

Huit mois au 584^{ème} BT



André Amadeuf

Mise en page par Pierre Jarrige

PROLOGUE

Le 228^{ème} Bataillon d'Infanterie, formé dans l'Eure et l'Eure-et-Loir avec des rappelés, embarque à Marseille le 20 mai 1956 et rejoint la région de Tizi-Ouzou. Il prend le nom de 584^{ème} Bataillon du Train le 1^{er} novembre 1956 par changement d'appellation et s'installe à Bordj-de-l'Agha et à Aïn-Rich (secteur de Bou-Saâda). Il relève une compagnie de Tirailleurs Sénégalais, le fort est rudimentaire, il doit construire et améliorer les fortifications.

Après le départ des rappelés, le Bataillon est composé majoritairement d'appelés du contingent. À sa création, le Bataillon comprend un état-major et trois compagnies d'infanterie, en tout moins de 450 hommes. Peu de moyens de transport, au point que le Bataillon est ravitaillé en partie par parachutage. Peu de matériels de transmission fiables. L'habillement est inadapté aux conditions climatiques. L'encadrement est insuffisant. La plupart du personnel n'a suivi qu'une formation spécialisée dans l'arme du Train (gradés compris). C'est un de ces bataillons de circonstance mal préparés à la campagne.

La CCAS (Compagnie de commandement d'appui et des services) et la Première Compagnie sont à Bordj-de-l'Agha, puis cette dernière est déplacée à Aïn Mellah.

La Deuxième Compagnie est à Ben S'Rour en 1956, puis déplacée à Bordj-de-l'Agha en mai/juin 1957

La Troisième Compagnie est à Aïn-Rich.

La Section d'Appui est à Bou-Mellal (proche de Bordj-de-l'Agha).

Son encadrement dénonce le manque de matériels et de formation. Les choses vont s'améliorer sous les ordres du commandant Pouget. Lorsqu'il devient opérationnel, le Bataillon comprend une CCAS comprenant elle-même un peloton blindé, un peloton de mortiers et de canons sans recul, un élément de transport en 6x6 et quatre compagnies de combat. Son effectif va atteindre rapidement un millier d'hommes auxquels viendront s'ajouter une harka de 120 membres, une harka à cheval et un commando de chasse.

Appartenant au Commandement opérationnel du Sud-Algérois (COA), le 584^{ème} BT couvre les secteurs de Djelfa, Bou-Saâda et la zone allant des monts Ouled-Nails au djebel Amour.

Le Bataillon est très sollicité, son principal fait d'arme est la mise hors de combat en 1959 (en collaboration avec le 6^{ème} RPIMa) des deux chefs de wilayas : Amirouche et Si Haoues que l'Armée pourchassait depuis des mois.

Le 584^{ème} BT rejoint ALGER au quartier du 9^{ème} Tirailleurs, le 28 janvier 1961, pour y accomplir une mission de maintien de l'ordre.

Le 8 mars 1962, le 584^{ème} BT embarque à Oran pour la France. Il est dissous le 1^{er} avril 1962 à Sissonne pour former immédiatement le 258^{ème} Compagnie de circulation routière.

En six ans d'opérations continues, le 584^{ème} Bataillon du Train a perdu trente-trois de ses hommes au combat.



Pierre JARRIGE

www.aviation-algerie.com

Janvier 2019

ISBN 979-10-97541-09-5

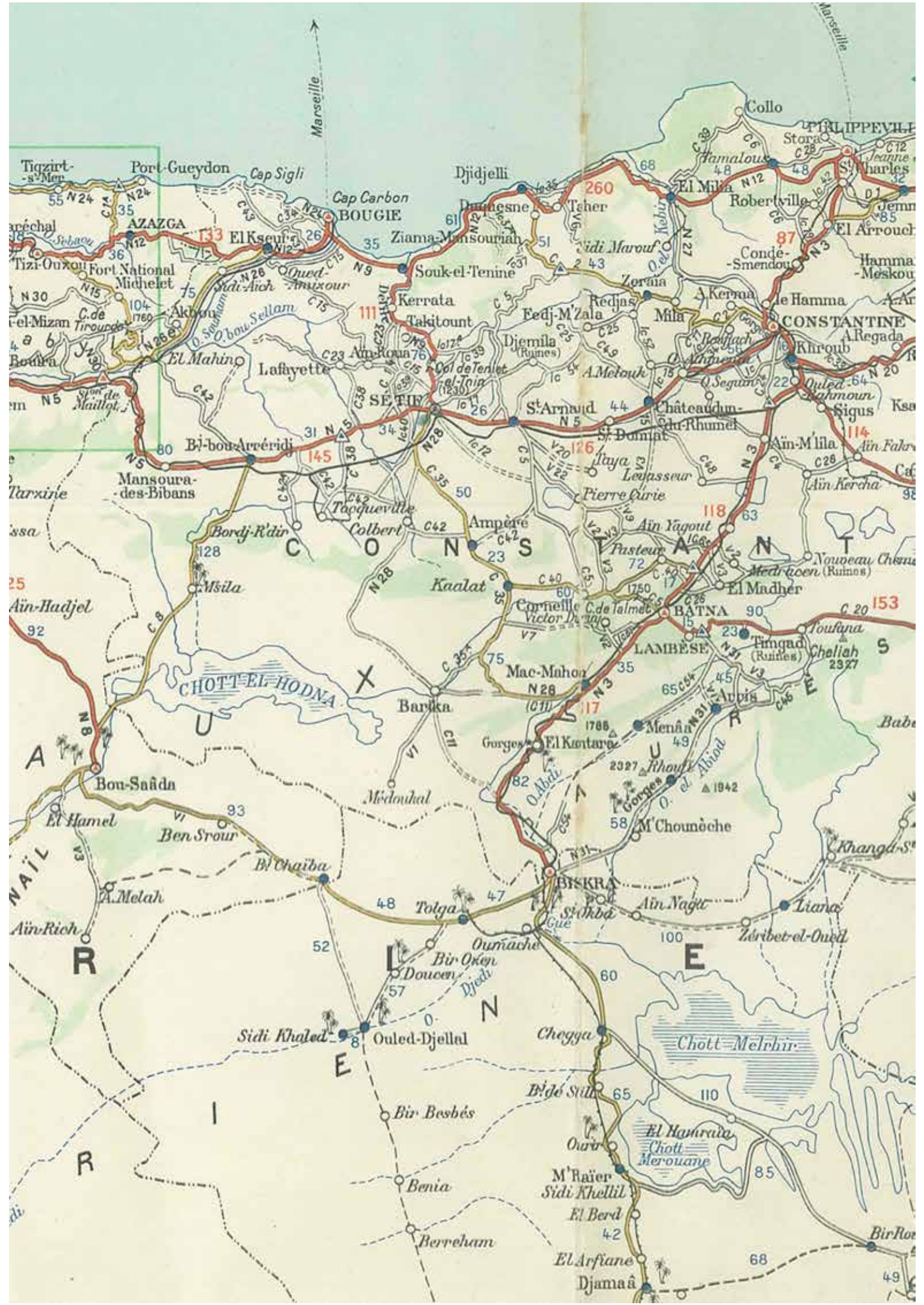
Reproduction autorisée

Publication gratuite - Vente interdite

Sommaire

Prologue

À Sidi-Bel-Abbès et à l'EAT	1
À Constantine au 513^{ème} GT	2
Au 584^{ème} BT	8
Souvenirs pêle-mêle	67
52 ans après	70
Unité territoriale 583	72
Le Train et les Bataillons de marche	73
Le commandant Jean Pouget	74
Aviation à Bordj-de-l'Agha	78



À Sidi-Bel-Abbès et à l'EAT

Mon père étant militaire de carrière, je fus bercé dès ma plus tendre enfance par les musiques des régiments dans les villes où papa était en garnison. J'avais huit ans lorsque le sort fit qu'il fut nommé à Sidi-Bel-Abbès en tant qu'adjutant-chef du Génie. Son travail consistait à suivre l'état des bâtiments militaires, leur entretien et les constructions nouvelles tant à Sidi-Bel-Abbès que dans une circonscription qui devait couvrir un bon tiers de l'immense département d'Oran en Algérie.

Un logement de fonction lui fut attribué avenue du Général Rollet, il était situé entre les différents casernements de la Légion étrangère. Tous les jours, du matin au soir, j'étais dans un bain de soldats de tous grades, dès l'âge de six ans j'envisageais de faire carrière militaire et de devenir général. Dès mes 18 ans révolus je voulus m'engager dans l'armée, mais mes parents me refusèrent leur autorisation.

Sage décision, l'un de mes cousins qui avait le même âge que moi s'engagea et fut tué quelques mois après en Indochine, là où les combats faisaient rage.

Alors que j'étais en classe de seconde au collège Leclerc de garçons de Sidi-Bel-Abbès, il nous fut conseillé de suivre les cours de la préparation militaire élémentaire afin de faciliter éventuellement l'obtention d'un sursis pour poursuivre des études. On nous présenta aussi un argument de poids : en suivant la préparation militaire puis la préparation militaire supérieure on pouvait accéder par la suite au grade d'officier et suivre un service militaire plus agréable, confortable et mieux rémunéré que celui du soldat de base. Je fus convaincu et décidai de tenter l'aventure. Les cours nous furent dispensés par des sous-officiers de la Légion Etrangère sous contrôle d'un officier et ce avec le sérieux et la discipline qui règne dans ce corps d'élite. Reçu en fin de première année, je suivis avec succès deux années de suite la préparation militaire supérieure. Un très bon classement à l'examen final me permit de commencer mon service militaire directement dans l'école d'officiers de réserve de mon choix.

Au moment venu de choisir une école je n'eus aucune hésitation. Pas la Marine (je souffre du mal de mer), pas l'Artillerie qui nécessitait de sérieuses connaissances en mathématiques que je maîtrisais modérément, pas d'Aviation (garder une base ou devenir *gonfleur d'hélice* (nom donné aux rampants de l'aviation par les paras) très peu pour moi, Le Génie, l'Intendance, le Matériel, encore moins.

Surtout pas l'Infanterie, *pas de marche à pied, j'insiste la-dessus*. Marcher avec un sac à dos n'étant pas du tout ma passion. Pas l'Arme Blindée, car je ne tenais pas à être enfermé dans une boîte de conserve. Il restait le Train des équipages qui sert à transporter par la route les hommes et la logistique d'une armée.

Finalement, je me décidai à suivre les cours de l'École d'application du Train dans la bonne ville de Tours, désormais j'apprendrai à conduire des automobiles, à moi les transports, les convois, je recevrai d'excellentes leçons de mécanique et je voyagerai bien assis dans un véhicule et ce jusqu'à la fin de mes obligations militaires.

J'entrai le 15 octobre 1955 à l'École d'application du Train, directement avec le grade de maréchal-des-logis, pour y suivre les cours destinés aux élèves officiers de réserve. J'y obtins, le 9 mars 1956, le brevet de chef de peloton qui me donna le droit de porter les gallons d'aspirant.





À Tours, en plus de l'enseignement spécifique destiné à gérer une unité de transport du Train, nous eûmes droit, au camp du Ruchard, à un stage d'infanterie de 15 jours. Tactiques d'attaque et de défense avec une maxime que j'ai encore en tête et répétée tous les jours par l'instructeur : *Fixer, déborder, se couvrir*, organisation de patrouilles, topographie et j'en passe. J'avais déjà appris parfaitement le tout avec les instructeurs de la Légion étrangère lors des cours de préparation militaire. Je n'en voyais pas tellement l'utilité pour diriger un convoi. Pourtant, ce complément de formation allait bigrement me servir dans les mois à venir.

Volontaire pour le Train aéroporté, j'ai rejoint le GT 513 basé dans le Gers, à Auch. J'y fis un très bref séjour. Auch n'était qu'une base arrière, en réalité, le groupe était cantonné en Algérie, à Constantine, rattaché à la 25^{ème} Division parachutiste.

À Constantine au 513^{ème} GT

Après une traversée mouvementée entre Marseille et Philippeville en compagnie d'une cinquantaine de soldats du contingent, j'arrivai le 19 mars 1956 à Constantine.

Le GT 513 était installé sur les hauts de Sidi-Mabrouk, la première compagnie et la compagnie des services (administration et ateliers) tenaient leurs quartiers dans la caserne du 25^{ème} Train tandis que la 2^{ème} compagnie (la mienne) était logée quartier Welvert dans une caserne d'artillerie dont le porche d'entrée était pratiquement en face de l'entrée du 25^{ème} Train.



2/513 Philippeville Avril 56, les nouveaux brevetés paras
5 Amadeuf 7 Daubet 10 Claverie

En tant que futur officier, j'aurais dû suivre les cours de saut et être breveté parachutiste à Pau. Le manque de cadres et de temps fit que je passai rapidement mon brevet parachutiste au centre para de Philippeville.

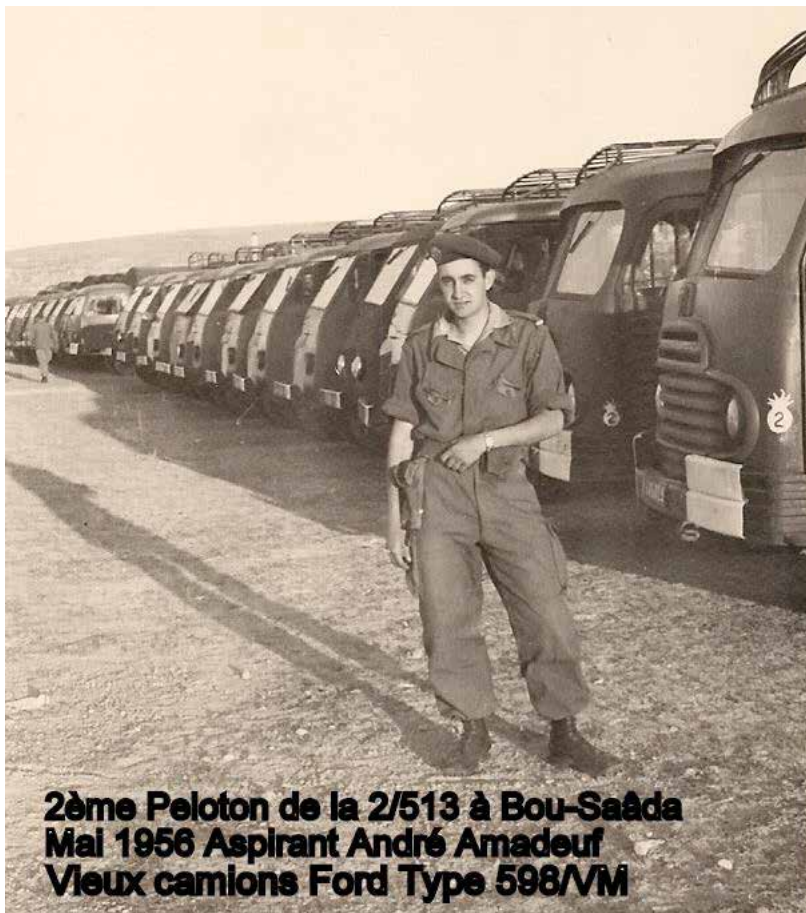
Le GT 513, avait un statut spécial de Réserve Générale qui l'autorisait à opérer dans toute l'Algérie, alors que certains GT avaient un rayon d'action restreint.

A mon arrivée, le GT 513 était commandé par le colonel Marcajous qui nous quitta bientôt pour commander le Train du département de Constantine et peu de temps après, toutes les unités du Train d'Algérie. Le colonel Marcajous était maladivement économe et rognait sur l'habillement avec des treillis souvent rapiécés et aux couleurs folkloriques.

Après avoir été breveté parachutiste, je fus affecté à la deuxième compagnie sous les ordres du capitaine Marcel, vieux soldat devenu capitaine par le rang sans passer par les grandes écoles militaires. Il était à la fois sévère, juste et paternel et il m'apprit à commander des hommes pas toujours prêts à obéir et à coopérer. Imprégné de l'esprit amical et de coopération que j'avais

connu à l'Ecole d'officiers de Tours, j'eus tendance à être trop copain avec mes subordonnés appelés du contingent. Je compris vite qu'il fallait redresser la barre, ce que je fis rapidement avec l'aide du capitaine et celle de mon adjoint, très vieux sous-officier, le maréchal des logis-chef Cambournac, engagé à 16 ans dans les FFI, ayant fait la campagne de France, deux séjours en Indochine et surtout ancien du bataillon de Corée. Un vrai baroudeur, meneur d'hommes décoré de la tête aux pieds. En quelques mois ils firent de moi un chef rigoureux, attentif et entreprenant, respecté (c'était mon ressenti) et respectueux de ses hommes.

Le groupe était équipé de camions Ford type 598WM à un seul pont moteur, 13 tonnes de poids en charge. Ces véhicules étaient totalement inadaptés aux pistes sablonneuses et à celles qui pouvaient être très chaotiques (lors du transport du bataillon Bigeard entre Tébessa et Kenchela, par le col de Zoui, plusieurs des véhicules eurent les radiateurs crevés par les pales des ventilateurs en raison de fortes torsions subies par les châssis qui souffraient des dénivellations d'une piste épouvantable). Les commandants de compagnie et les chefs de peloton étaient dotés d'une jeep française Delahaye à la tenue de route excellente, contrairement à la Jeep USA. Deux GMC ateliers munis d'une chèvre (un par compagnie) et un Wrecker muni d'une grue complétaient l'ensemble des véhicules.



**2ème Peloton de la 2/513 à Bou-Saâda
Mai 1956 Aspirant André Amadeuf
Vieux camions Ford Type 598/VM**

Notre travail principal consistait à transporter des troupes, soit pour les emmener en opérations (de préférence des unités parachutistes), soit pour les changer de cantonnement. En un an, avec mon peloton de vingt camions, je parcourus toutes les routes du département de Constantine, transbordant des unités de combat du nord au sud, de l'est à l'ouest et inversement. Une fois pour qu'elles changent de cantonnement, une autre pour les transporter dans les coins les plus retirés et inhospitaliers afin qu'elles aillent faire du ratissage de terrain et parfois combattre.

C'est ainsi que je me déplaçais de la côte à Djijelli, Collo, Philippeville et Bône pour aller vers Bou-Saâda, Tébessa et même dans l'extrême Sud, le long de la frontière tunisienne à Négrine et Bir-El-Ater. D'autres fois, nous nous rendions dans les ports de Bône ou Philippeville pour ramener: mobiliers, vêtements, vivres, pièces mécaniques, pneus, etc. dans différents dépôts de l'Intendance ou du Matériel.





2/513 Anciens et nouveau camions



2/2/513 Sidi-Okba



J'eus même l'occasion de participer de loin à la Bataille d'Alger avec toute ma compagnie. Nos camions ayant été mis à la disposition des différentes unités d'infanterie parachutistes afin de les conduire dans les quartiers de la ville, mais aussi pour transporter les suspects pris lors des rafles. Je ne vis rien de ce qui se passait, mon seul rôle consistant à dispatcher mes camions chaque matin selon la demande et à veiller à leur entretien et aux réparations. Durant la quinzaine de jours que dura notre présence, je fus cloué au CIT 160 de Béni-Messous.

Belle organisation de l'Armée française :

Courant 1956, lors de l'affaire de Suez, le GT 513, faisant partie de la 25^{ème} DP, fut pressenti pour intervenir en Egypte comme groupe de transport des Paras fantassins. C'est alors qu'en haut lieu on se rendit compte que nos camions n'étaient pas des véhicules tous terrains, qu'ils n'étaient pas aérotransportables et encore moins largables. L'Etat-Major mit un béret rouge sur la tête des officiers et soldats du GT 507, alors que pas un seul d'entre eux n'était Para. Mais le GT 507 était équipé de GMC. Ils embarquèrent et restèrent plusieurs semaines en mer au large de Chypre pour finalement revenir en Algérie sans avoir participé au débarquement en Egypte.

Le Ministère des Armées, conscient du ridicule de notre dotation, remplaça promptement nos vieux 598 WM par des camions Simca-Ford aérotransportables et à deux ponts moteurs, nous permettant de mieux accomplir nos missions.

Nos ennuis cependant n'étaient pas terminés. A raison d'un peloton par jour, nous nous rendîmes à Bône dans l'enceinte du port. Nos vieux camions furent alignés sur une petite route, devant chaque camion les lots de bord (caisse à outils, extincteur, jerricans, etc.) étaient étalés à même le sol comme dans un souk. Des gradés du Matériel effectuèrent un inventaire tatillon, il fallut justifier la perte d'un tournevis ou d'une quelconque clé à écrous. Un peu plus loin, les vingt camions neufs, eux aussi alignés avec le même déballage d'outils, étaient remis après inventaire et signature de l'inventaire à leurs conducteurs respectifs.

Revenus à Constantine, nous attendions les ordres pour partir en mission. C'est alors qu'un des camions de mon peloton eut une panne bénigne (fissure de la tête de delco).

Il fut remorqué à l'atelier de la compagnie en attente de la pièce de rechange. Mais, si nous avions perçu des véhicules neufs, les services du Matériel n'avaient pas reçu de pièces de rechange.

Mon camion fut immobilisé plusieurs semaines en plein air devant l'atelier. Le camion d'un autre peloton en opération sur un terrain difficile dans le Sud cassa un demi-arbre de roue. Mon camion fut amputé et la pièce de rechange prélevée permit à son homologue de terminer sa mission.

Dans les jours qui suivirent, la bâche, les arceaux, d'autres pièces du moteur, la batterie, une ou deux portières, des ressorts et encore j'en oublie, furent prélevés sur mon camion complètement cannibalisé. Les pièces défectueuses des véhicules réparés étaient disposées en vrac dans la caisse du sacrifié qui à la longue était méconnaissable tant il était désossé et recouvert d'une épaisse couche de poussière.

C'est alors qu'arriva la nouvelle : Un planton vint me prévenir que les pièces de rechanges étaient enfin arrivées et qu'un Wrecker arrivait pour soulever le malade afin de l'amener au performant atelier du GT. Quelques minutes plus tard, le même planton vint m'annoncer que le commandant R., nouveau patron du GT 513 qui avait succédé au colonel Marcajous, me convoquait d'urgence à l'atelier du GT.



**Aspl Amadeuf Philippeville Avril 1956
Sur D.Z. après le premier saut**



À peine eussè-je le temps de me présenter que je fus agressé verbalement par le commandant qui me reprocha pendant plusieurs minutes l'état du véhicule. Chaque fois que je voulais me justifier pour lui expliquer que je n'étais absolument pas responsable de l'état du camion que j'avais déposé à l'atelier de la compagnie, il me coupait la parole, me donnant en exemple une unité du train composée de Marocains qu'il avait connu au Maroc.

Il me fit savoir que ces gens-là étaient plus soucieux du matériel qui leur était confié que moi. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je me mis au garde à vous en claquant les talons, je le saluai, et profitant de sa surprise, je lui fis savoir qu'il pouvait se mettre mon camion là où je pensais. Je tournai alors les talons et je rejoignis ma compagnie.

La sanction ne se fit pas attendre, j'écopais de 15 jours d'arrêt de rigueur que je ne fis jamais, car le jour même un ordre venant du ministère des armées me mutait en urgence au 584^{ème} Bataillon de Marche du Train.

Lors du pot de départ des officiers et sous-officiers du 513 qui, comme moi, allaient rejoindre un Bataillon de Marche, je lui fis savoir que je n'avais pas apprécié son intervention de la veille. Je m'attendais à une réplique cinglante mais il n'en fut rien.

Après le pot, j'appris que le capitaine commandant ma compagnie m'avait soutenu fermement lors d'une altercation violente qui l'avait opposé au commandant R. Peu après, en me présentant à Bordj-de-l'Agha au commandant Jean Pouget, je m'attendais à subir mes 15 jours d'arrêt de rigueur disciplinaire, ce qui aurait fait mauvais effet pour une prise de contact. Il n'en fut rien, le commandant R., conscient de son erreur, avait-il annulé ma punition ? Le capitaine Marcel, mon commandant de compagnie, oublia-t-il volontairement de faire suivre le *pet* ? Pour moi le mystère perdurera toujours.

J'avais mes petites habitudes à Constantine. Je faisais parti d'un groupe d'excellents copains célibataires du GT 513, tous lieutenants, sous-lieutenants ou aspirants avec qui nous expérimentions en général une fois par semaine les différents menus des restaurants de la ville. Menus que nous arrosions copieusement avant de commencer le repas par quelques apéritifs, puis par du *Rabelais* vin rouge local de 14 degrés et d'excellente qualité, enfin pour terminer nous finissions par quelques digestifs.

Nous nous étions trouvé quelques copines de la bonne société et nous ne manquions pas, lorsque c'était possible, d'organiser chez l'une ou chez l'autre une gentille surprise-partie avec, bien sûr, l'assentiment des parents. Des idylles se nouaient.

Une ou deux fois par mois, lorsque notre emploi du temps le permettait, nous allions à Philippeville faire un saut en parachute.

Je me rendais régulièrement chez ma cousine Jeanine, son mari Jean-Pierre et Alain leur jeune bébé (bien que m'ayant invité, Jeanine n'était pas toujours présente chez elle, car anesthésiste à l'hôpital civil elle était souvent appelée en urgence pour soigner des blessés par balles ou explosions).

Le seul inconvénient majeur de Constantine était que, pratiquement chaque jour, un attentat endeuillait la ville, une grenade par-ci, une bombe par-là, une fusillade quelque part.

Avec mes copains du GT 513, lorsque nous nous déplaçons à pieds, nous nous arrangeons pour que la moitié du groupe soit sur un trottoir et l'autre moitié sur le trottoir d'en face afin de nous protéger mutuellement. Bien qu'il fût interdit de porter une arme en dehors des missions officielles, nous avons tous notre pistolet rangé dans un holster ou tout simplement glissé sous la ceinture du pantalon. Bref, j'endurai une routine qui avait ses inconvénients mais qui somme toute n'était pas des plus désagréables.

C'est alors, qu'un matin que je ne trouverai pas beau pour le reste de la journée et non un beau matin, Je fus convoqué dans le bureau de mon capitaine, ainsi que l'aspirant Palmade et les maréchaux des logis-chefs Rouget et Thimoléon.

Perplexes, nous nous demandions bien pourquoi nous étions convoqués.

Le capitaine nous reçut et nous prévint avec ménagement qu'il avait une mauvaise nouvelle à nous annoncer : Le gouvernement avait créé des bataillons de marche du Train. Pour les renforcer, on y expédiait des cadres du Train, tous brevetés parachutistes. Nous étions quatre gagnants et nous étions mutés au 584^{ème} Bataillon du Train à Bordj-de-l' Agha (maréchaux des logis-chefs Rouget et Thimoléon et moi-même).

Pour faire bonne mesure et nous montrer que nous n'étions pas les seuls concernés, il nous annonça que l'aspirant Eono faisait parti du lot, il était partant pour le 585^{ème} BT basé à Loverdo, du côté de Médéa, ainsi que l'aspirant Palmade.

Les ordres venaient du Ministère des Armées, il était impossible de chercher un expédient pour refuser la mutation, il nous fallait prendre la route la plus rapidement possible.

Le 584^{ème} Bataillon de marche du Train faisait partie du groupement opérationnel du Sud-Algérien. Le groupement était commandé par le colonel Katz, futur général et commandant à Oran où il se distingua particulièrement le 5 juillet 1962 en laissant pendant cinq heures les sympathisants du FLN massacrer environ 600 Français et Françaises, sans oublié un nombre certain mais incontrôlable de Musulmans favorables à l'Algérie française. Le 584^{ème} BT eut 33 morts au combat de 1957 à 1961 et décima, en liaison avec d'autres unités, plusieurs katibas du MNA et du FLN entre Bou-Saâda et Djelfa, entre autres celles du général Abderhamane et des colonels Amirouche et Si-Haouès.

Le capitaine n'était pas très heureux, il n'était pour rien dans le choix imposé, il perdait quatre cadres expérimentés et se demandait s'il recevrait des remplaçants et quand ils arriveraient.

Nous sortîmes anéantis de son bureau, c'était comme si le ciel nous était tombé sur la tête, cependant nous n'avions qu'un seul choix : obéir.

Remarque : Curieusement, mon ordre de mutation est adressé au sous-lieutenant Amadeuf, alors que je suis toujours aspirant et que je devrais être sous-lieutenant depuis environ 6 mois par promotion automatique. Je donnerai un peu plus loin dans mon récit des explications à ce sujet. Notre première préoccupation fut de savoir où était Bordj-de-l' Agha. Il était situé dans le Sud-Algérois, quelque part entre Bou-Saâda et Djelfa. Pour s'y rendre, il fallait passer par Aumale et saisir au vol un improbable convoi qui nous déposerait à Bou-Saâda.

Au 584^{ème} Bataillon du Train

À partir de maintenant, mon récit va être consolidé par des extraits des lettres que j'expédiais à mes parents (lettres pieusement conservées que j'ai retrouvées dans leur coffret souvenir après leur décès) en occultant la partie familiale et personnelle de ma correspondance.

Certaines lettres adressées à mes parents, sont des lettres *bidon*. Pour les rassurer, lorsque que je savais que nous partions en opération pour plusieurs jours, j'écrivais des lettres assez impersonnelles que je confiais à une âme charitable restant au poste. La dite âme ayant pour mission de poster régulièrement les lettres en fonction de la date inscrite légèrement au crayon à l'emplacement du timbre.

Si j'avais été occis, mes parents auraient reçu des lettres écrites après ma mort. Dans la mesure du possible, je n'en tiens pas compte dans mon récit. Sachez que pour eux, j'étais toujours en bonne santé et en pleine forme.

Personnellement, je ne pris aucune note pendant la durée de mon service (par exemple : le nom des hommes sous mes ordres, les faits marquants, etc.) ce que je regrette et déplore profondément.

SP. 86037 - 22 mars 1957 (Constantine)

Maintenant je vais vous apprendre une nouvelle qui m'a touché sur le moment et que je commence seulement à digérer. Mardi une note de service venant directement de Paris est arrivée au GT, je suis muté au 584^{ème} Bataillon du Train qui se trouverait à 100 kilomètres au sud de Bou-Saâda et à Aïn-Rich et ce à compter du premier avril : Drôle de poisson !

C'est une véritable catastrophe pour moi et j'ai bien l'intention de faire des pieds et des mains pour aller à la Compagnie de livraison aérienne N° 2 ou en désespoir de cause au 28^{ème} Train.

Je ne suis pas le seul à subir le même sort (j'ai cité les noms plus haut).

Avec Palmade et Eono nous étions les plus anciens officiers de réserve du groupe. Le capitaine qui commande la compagnie est désolé, cette mesure n'est pas disciplinaire mais s'explique par la libération de la classe 54/2C courant avril, ce qui va engendrer des trous énormes dans certaines unités, trous qu'il faut combler. C'est fou ce qu'il arrive comme aspirants et sous-lieutenants de France. Tous les planqués ont été envoyés en Algérie et j'en connais qui font un nez bien plus long que le mien.

S.P. 86037 - 28 mars 1957

Encore deux jours à Constantine avant de partir pour ma nouvelle affectation, j'espère que vous ne vous êtes pas trop bilés. J'ai réfléchi ces derniers jours. C'est normal que les privilégiés dont j'étais aillent un jour un peu remplacer les camarades défavorisés.

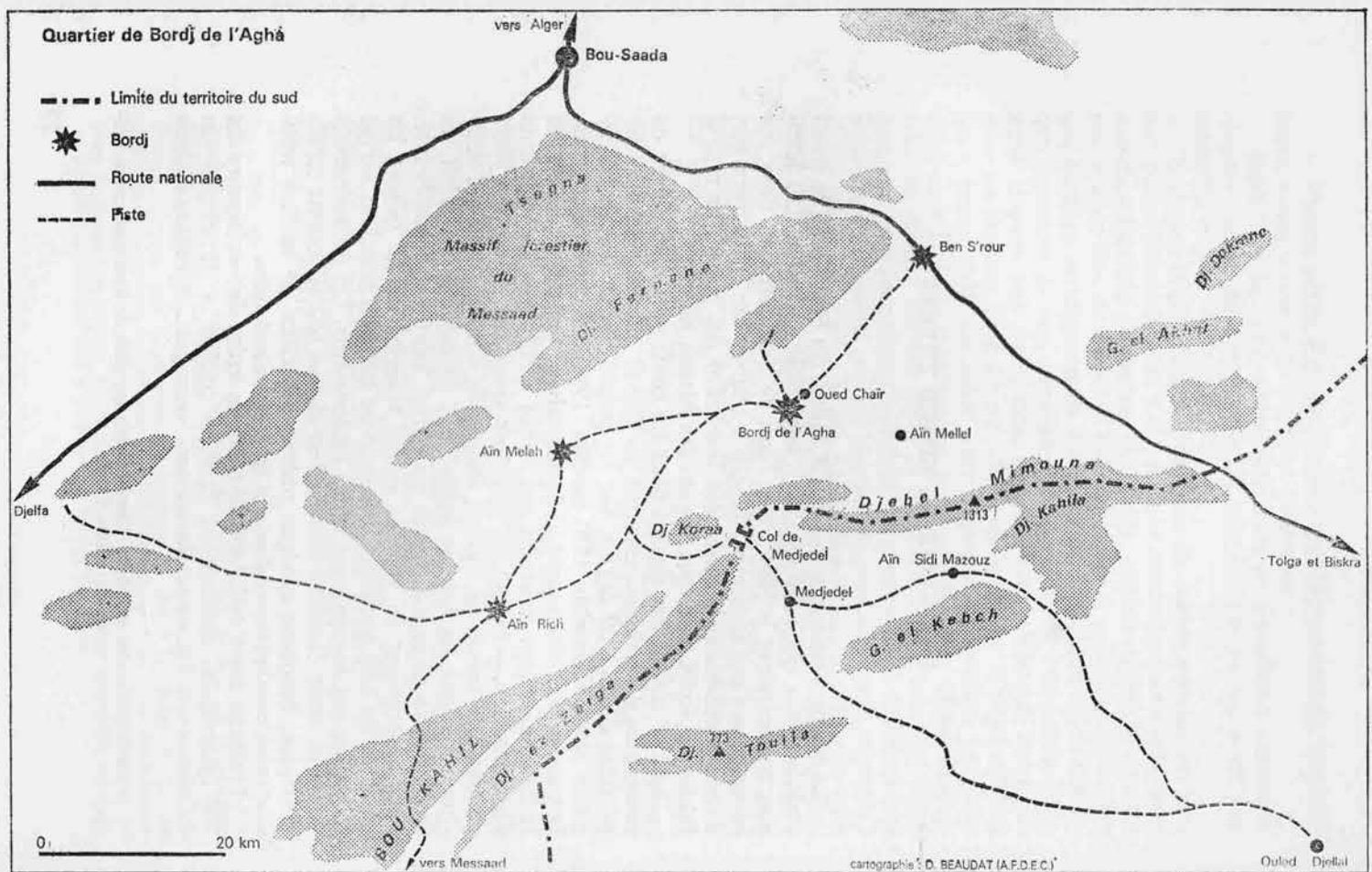
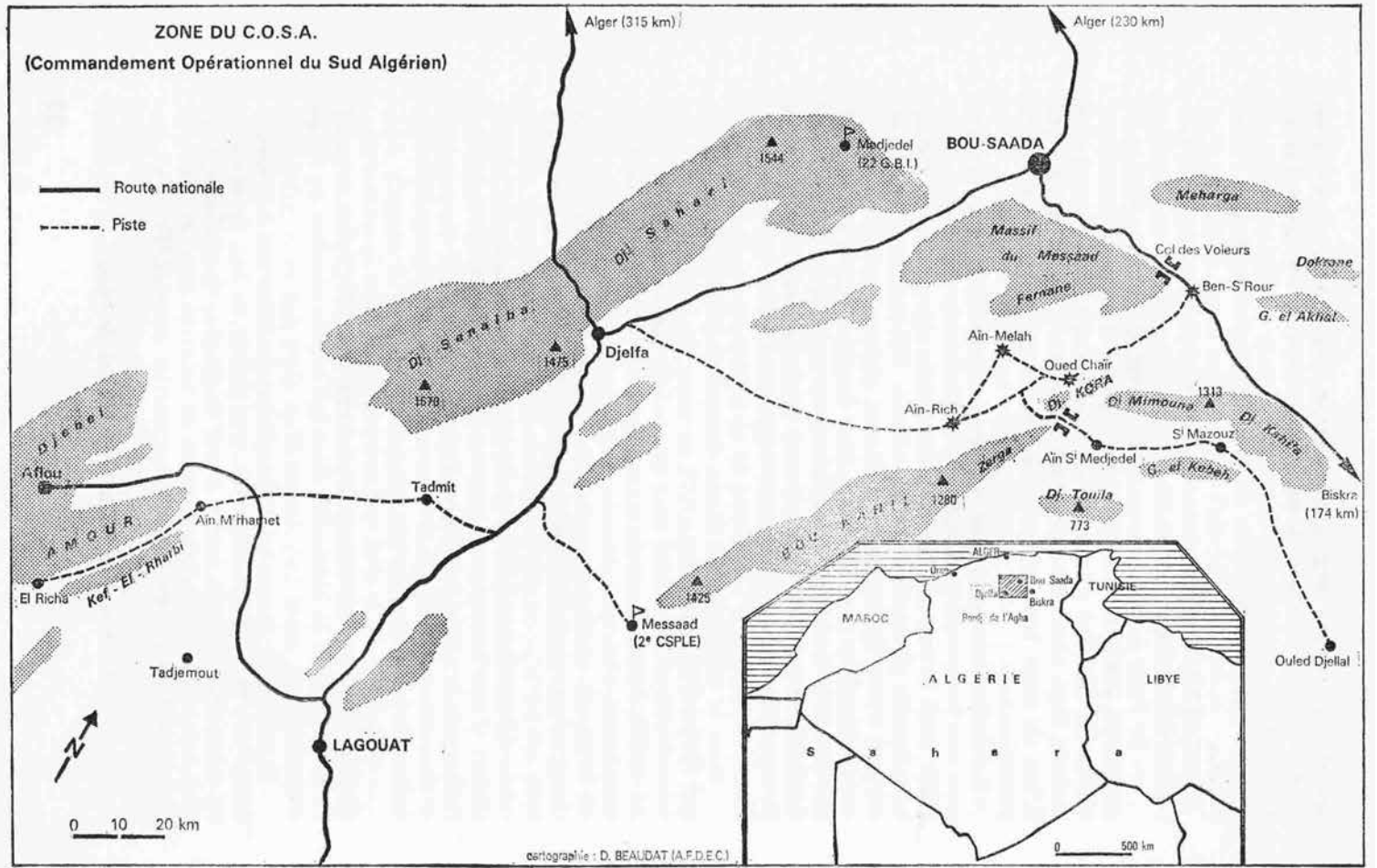
Avant-hier soir, nous avons eu la visite du colonel Coche qui commande le train de la 10^{ème} Région Militaire. D'après lui, le 584^{ème} BT est le meilleur du Train et l'on n'y envoie que les meilleurs.

Remarque: Vous venez donc de lire qu'après mon désespoir en apprenant ma mutation, je commence à raisonner plus sainement.

Petits arrangements entre amis !

Cela fait 16 mois que je suis sous les drapeaux et je n'ai pas eu la moindre permission pour me rendre à Sidi-Bel-Abbès. J'ai hâte de voir mes parents, aussi vais-je profiter de ma mutation pour aller faire un rapide aller retour chez moi en jouant sur les difficultés de transport entre Constantine et Bou-Saâda. Je vous fais une petite confidence.

Surtout que cinquante trois après les faits il y a prescription.



Au GT 513 j'ai de très bonnes relations avec le brigadier-chef Daubet (nous avons suivi ensemble le stage de préparation parachutiste qui nous a permis d'obtenir le brevet parachutiste), un appelé employé à l'administration de la compagnie. C'est lui qui est chargé de remplir les ordres de mission et surtout d'établir les titres de permission. Un apéritif, quelques bonnes paroles et nous faisons affaire.

Il me fabrique un vrai faux titre de permission avec cachet et tout et tout. Je me contente de le signer d'un vague gribouillage censé être la signature du commandant de compagnie.

Le 30 mars je prends le train pour Sidi-Bel-Abbès, via Alger et Oran. Le soir du 1^{er} avril j'arrive chez moi sans avoir prévenu quiconque, j'entre dans notre minuscule jardinet, je frappe à la porte, heureux de la surprise que je vais faire à mes parents. Ma mère suivie de mon père ouvre la porte, elle me reconnaît et aussitôt, elle qui n'a jamais été malade, nous fait une belle syncope. Vous parlez d'une surprise, elle est plutôt pour moi !

Peu à peu tout rentre dans l'ordre, je leur explique que je suis en défaut et que je n'ai pas prévenu par mesure de précaution. Je reste deux jours chez nous sans sortir et je profite au maximum de leur affection.

Le 3 au petit matin, je reprends le train pour Alger, j'y arrive vers 12 heures et je mange chez mon oncle, officier de cavalerie à la retraite.



Avec mes parents, dans le jardin public de Sidi-Bel-Abbès

L'après-midi, je vais rendre visite au colonel Marcajous, ancien commandant du 513^{ème} GT. C'est un personnage étonnant, très volubile et haut en couleurs. Sa devise : *Tous des c. !* du moment que les autres militaires ne sont pas Parachutistes. C'est lui le nouveau patron du Train pour toute l'Algérie, il regrette que son ancien groupe soit démantelé.

Bou-Saâda - Vendredi 5 avril 1957

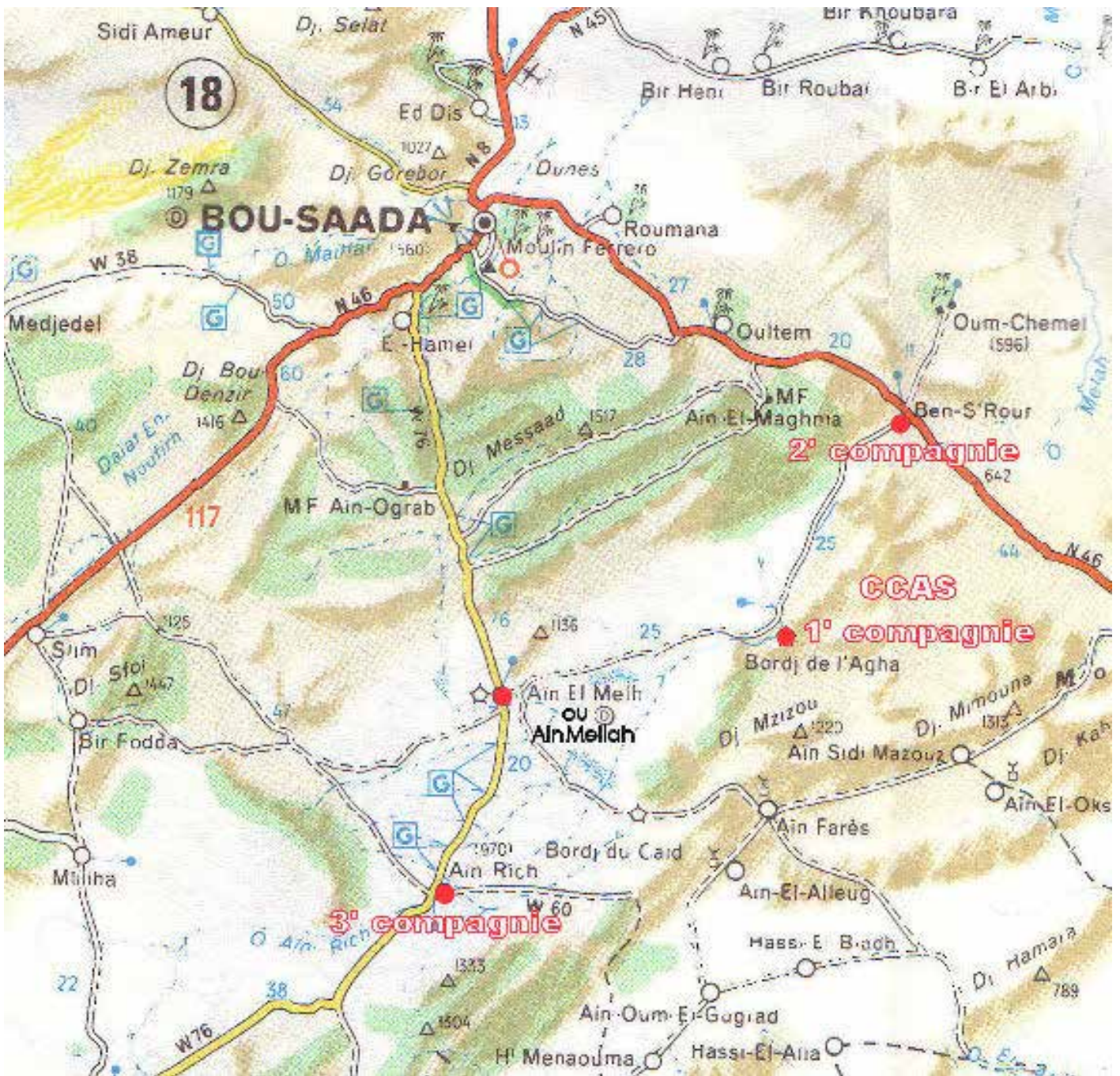
Me voilà à Bou-Saâda depuis hier soir 18 heures. Il paraît que j'ai battu un petit record de rapidité puisque je n'ai mis qu'un jour pour rallier Alger à Bou-Saâda. Tout est bien qui finit bien et j'ai rattrapé le temps perdu.

Jeudi, c'est à dire hier, j'ai pris à Alger le train de Constantine à 7 heures gare de L'Agha. J'y ai retrouvé Palmade (originaire d'Alger) et Eono qui l'a accompagné dans sa famille. Eux aussi se rendaient à leur nouveau corps. Nous avons fait route jusqu'à Bouira où nous sommes arrivés à 10 heures 30 avec une heure de retard.

En sortant de la gare, j'eus la chance de trouver un convoi qui m'amena jusqu'à Aumale où je déjeunais. Après m'être restauré, je me mis à la recherche d'un convoi pour Bou-Saâda. Le hasard faisant bien les choses, j'étais rendu à Bou-Saâda à 18 heures.

Je descendis à l'hôtel Transat en attendant de trouver une liaison pour Bordj-de-l'Agha.

Remarque : L'hôtel Transat est hyper luxueux pour l'époque, de style arabo-mauresque de toute beauté, resplendissant de voûtes, du stuc partout à l'intérieur et à l'extérieur, des salons immenses, des jardins fleuris, des arbres, des palmiers, une piscine, des serviteurs un peu partout.



La répartition des compagnies entre Bordj-de-l'Agha (Compagnie de commandement), Ben-S'Rour et Ain-Rich



L'hôtel Transat de Bou-Saâda

D'après eux, les postes ne sont pas trop mal, le bataillon en occupe trois à Ben-S'rour, Bordj-de-l'Agha et Aïn-Rich.

En ce moment, beaucoup d'anciens cadres s'en vont et sont remplacés pour la plupart par des cadres parachutistes, ceci afin de faire du 584^{ème} BT un bataillon hélicoptère et peut-être même parachutiste. L'avenir me le dira.

Bordj-de-l'Agha - 6 avril 1957

Me voici enfin à Bordj-de-l'Agha, j'y suis arrivé le soir à 19 heures et en Banane ! Ainsi j'ai eu mon baptême d'hélicoptère.

Il lui a fallu 40 minutes pour parcourir la distance relativement courte à vol d'oiseau entre Bou-Saâda et le Bordj. Nous avons survolé le djebel Fernane, des vents rabattants puissants ont ralenti la progression de l'appareil qui prenait de l'altitude avec une lenteur désespérante. Aussitôt passé la crête assez boisée nous avons piqué en quelques minutes sur le Bordj.

Que vous dire du nouveau coin ? Le Bordj est situé à quelques encablures d'un petit douar dans une grande plaine assez aride, il fait assez bonne impression.



Bordj l'Agha
S-I Amadeuf (béret bleu) aspl Jean S-I Laquel plus S-off de la 2/584

Avant la guerre, c'était un endroit recherché par les gens riches en mal d'exotisme. De nos jours, en 2010, il aurait été classé avec quatre ou cinq étoiles.

Comme je suis encore, théoriquement, aspirant, les frais de séjour sont pris heureusement en charge par l'Armée.

Je fais la connaissance de quelques gradés du 584^{ème} BT qui quittent l'unité.

Je ne peux vous dire ce que je pourrais ressentir sur mes futurs chefs. Ils sont absents du cantonnement car le Bataillon est en opération. J'ai su que j'allais être affecté à Ben-S'Rour à la 2^{ème} Compagnie du Bataillon.

Sur ce, le groupe électrogène qui nous alimente en électricité va être arrêté et je dois terminer ma lettre.

Me voici enfin sur mon lieu d'affectation définitive.

Laissez-moi vous dire que c'est le poste le mieux loti du Bataillon, nous possédons l'eau courante, des lavabos et des WC car une partie de la compagnie est logée dans les locaux d'une école neuve. J'ai une chambre dans l'appartement de l'instituteur. Je suis beaucoup mieux logé qu'à Constantine.

Devant ma fenêtre s'étend un pseudo terrain d'aviation enclavé au milieu d'une plaine caillouteuse parsemée d'arbustes rabougris et de touffes d'alfa, à l'opposé un millier de Musulmans vit dans les maisons basses d'un petit village presque adossé à des collines qui nous surplombent. Le seul bâtiment qui possède un étage est la gendarmerie.

Quelques milliers de nomades vivent dans les environs.

Notre poste est composé de 150 hommes du 584^{ème} BT, s'y ajoutent onze Gendarmes et une vingtaine de Goumiers de la SAS.

N'ayez aucune crainte pour ma santé, un avion nous parachute deux fois par semaine viande et légumes, de plus il y a des jardins à Ben-S'Rour et même une boulangerie qui nous fournit en pain frais. Le boulanger local est aidé par un soldat de notre unité lui aussi boulanger et qui a été dénommé Ptit Pain par ses copains.

Le lieutenant Testud qui commande la compagnie est très chic, je suis d'autant mieux avec lui que c'est un ancien du GT 513. Il est Para, tout comme le commandant Pouget qui dirige le Bataillon. A ce sujet, ce dernier fait son possible pour avoir le plus possible de cadres parachutistes.

Comme ils ont conservé tous deux le béret bleu, je vais conserver également le mien tout comme les autres paras récemment mutés.

Revenons en arrière : Le 7 avril, j'ai donc fait la connaissance du commandant du bataillon, c'est un ancien Hussard parachutiste tout heureux de recevoir un Para. Pour me prouver sa joie, il m'a aussitôt proposé de partir en opération lundi à titre d'observateur, ce que j'ai fait non sans appréhension.

Donc, lundi matin je suis parti avec ma nouvelle compagnie. Je suis resté en permanence à côté du lieutenant qui la commande et qui m'a expliqué comment nous fonctionnons lorsque nous ratissons le terrain. J'ai effectué de 20 à 25 km de marche dans la journée sans être fatigué et ce à ma grande surprise.

Vers le soir nous avons accroché avec les fellaghas, il y a eu pas mal de coup de feu tirés de part et d'autre, mais sans résultat.

La nuit j'ai couché à la belle étoile sur un piton à 1000 mètres d'altitude et hier matin plus un seul fell. L'aviation les a retrouvés et ils se sont fait étriller par le 1^{er} RCP venu spécialement d'Alger par la voie des airs.

Hier soir, j'ai couché dans un lit et j'étais tout aise de prendre du repos après deux jours de marche.

Commentaire : J'ai remplacé le sous-lieutenant Rivoire qui avait suivi en même temps que moi les cours de l'École d'Application du Train, il était entré aux EOR après avoir déjà fait huit ou dix mois de service et il venait d'avoir la quille).

Ce que j'ai caché à mes parents : De très bonne heure nous sommes allés ratisser le djebel Mimouna, le 584^{ème} BT traque depuis plusieurs jours une bande. Le commandement est presque certain qu'elle se cache dans ce djebel.

Dans la matinée je me trouve, avec le lieutenant Testud, nez à nez non pas avec un combattant du FLN mais avec une énorme vipère heurtante d'un mètre de longueur, grosse comme un bras,

dressée sur sa queue à quelques centimètres devant nous, prête à frapper. Nous nous immobilisons. Le lieutenant Testud, avec une lenteur calculée qui me paraît durer un siècle, sort lentement de son étui son pistolet, il l'arme et tire à bout portant sur la tête du reptile. La tête du serpent est pulvérisée. N'ayant pas encore reçu mon arme de service, je ne pouvais qu'assister à la scène sans intervenir.

Nous continuons à progresser et nous apprenons avec tristesse par la radio qu'une *Banane*, prise pour cible par les fellaghas, s'est écrasée en flammes.

J'apprendrai le soir que l'équipage a péri et que le capitaine Scherrer qui le pilotait était le type éminemment sympathique et compétent qui m'avait transporté deux jours plutôt de Bou-Saâda à Bordj-de-l'Agha.

Par la suite, lorsque nous devons partir en opération et que le matin ma section me voyait arriver armé d'une carabine USM1 en lieu et place de mon pistolet, j'observais les visages interrogateurs et inquiets des gars, aussitôt une question m'était posée :

— *Mon lieutenant allons-nous être hélicoptérés ?*

Ma réponse positive entraînait quelques réflexions peu amènes envers l'état-major et surtout quelques jurons bien sentis que la bienséance m'empêche de retranscrire.

La surprise passée, tout ce petit monde prenait l'air, prêt à faire face courageusement et sans rechigner à un adversaire potentiel. Ce comportement était typique de l'esprit frondeur et combatif qui régnait au 584^{ème} BT.

En fin d'après-midi le ratissage en cours est stoppé, la 2/584 est transportée au pied d'une arête rocheuse du Mimouna.

Je ne suis pas très fier. Comment vais-je me comporter si je suis canardé ? Quelques claquements secs de balles qui passent le mur du son à ras de nos têtes font que je plonge à terre comme le reste de la compagnie.

Nous suivons un cheminement, une ravine sèche qui nous amène à proximité des scout-car du peloton blindé. Nous nous abritons derrière les engins. Le commandant Pouget nous rejoint, les premiers Harkis qui l'accompagnent (trois ou quatre ex-fellaghas qui se sont ralliés à lui et qui lui servent de garde prétorienne) nous signalent des emplacements de tir que nous ne décelons même pas avec des jumelles.

Dès que l'un d'entre nous bouge un peu les balles claquent autour de nous. J'ai soif, je saisis ma gourde personnelle qui n'est pas entourée de tissu, elle doit briller.

Me suis-je découvert légèrement ? La gourde a-t-elle attirée l'attention des tireurs embusqués, ça chauffe autour de moi ? Je me planque du mieux possible.

L'après-midi traîne en longueur, des tirs assez nourris se font entendre derrière la crête qui nous surplombe, je crois que c'est la 1/584 ou la 3/584 qui tiraille (c'est loin aujourd'hui).

L'ordre nous est donné de foncer. Je m'élance avec toute la compagnie, les mitrailleuses du peloton blindé nous appuient, nous arrivons tous en bon état en bas d'une falaise pratiquement infranchissable, nous sommes à l'abri des tirs ennemis. La nuit tombe, nous passons la nuit sur place. Par chance il ne fait pas froid.

Si j'ai eu peur au début, je me suis vite repris. Avant de m'endormir je réfléchis et trouve que les *distractions* que nous avons au 584^{ème} BT sont beaucoup plus exaltantes que les longues journées passées à convoier hommes ou matériel.



▲ *Le H-21 F-MAAK touché par un tir rebelle au décollage à vide, lors d'une opération à Bordj-de-l'Agha. L'hélicoptère explose en vol, se coupe en deux, l'avant tombe dans les arbres. Les deux occupants, le capitaine Scherrer et l'adjudant Gorgol, sont tués*

▼ *Héliportage en H-21, couramment appelé Banane*





L'ambiance de notre bivouac improvisé est agréable, je ressens la symbiose qu'il y a entre les hommes et les gradés, les petits gestes amicaux se succèdent, c'est la cigarette qu'on offre, la friandise qu'on partage, le quart d'eau que l'on donne à celui dont la gourde est vide. Les commentaires sur les péripéties de la journée vont bon train, ils sont accompagnés de rires, d'exclamations. Je suis conquis.

Cela me change de ma première nuit à mon arrivée au Bordj. J'avais été logé en catastrophe dans la chambre d'un sous-lieutenant d'active extrêmement sympathique mais très triste. Au milieu de la nuit, je suis réveillé par des sanglots, il se confie à moi. Il est en pleine déprime, il a été piégé par le faste des défilés du 14 juillet à Paris, très jeune il s'est engagé, il a suivi les cours de Saint-Cyr puis ceux d'une école d'application. Il vient de se marier et l'absence de l'aimée le perturbe, il n'a pas trouvé dans l'Armée ce qu'il recherchait (dans son livre *RAS* le commandant Pouget évoque son comportement en opération). J'apprendrai quelques temps plus tard qu'il a fait une demande pour entrer dans la police sans passer par la voie hiérarchique.

Sa demande reviendra visée par le Ministère des Armées avec en prime soixante jours d'arrêts de rigueur. Il sera renvoyé du bataillon et nous n'aurons plus jamais aucune nouvelle de lui.

Dès mon arrivée à Ben-S'Rour, j'ai pris le commandement de ma section et j'ai ordonné une revue d'armes le lendemain matin. A l'heure dite, je passe la revue et je m'aperçois que les canons de plusieurs armes n'ont pas été nettoyés. La sanction est immédiate, les deux chefs de groupe, les maréchaux-des-logis S. et Q. écotent chacun de deux jours d'arrêt de rigueur qui passent à huit après visa du commandant de Compagnie et celui du commandant du Bataillon. Je n'ai pas sanctionné les soldats de base. Je n'aurai plus jamais l'occasion de punir qui que ce soit dans ma section. J'espère qu'avec le temps que mes deux anciens maréchaux-de-logis m'ont pardonné.

Ben- S'Rour - 13 avril 1957

Maintenant, je vais vous parler de mon travail et de mon emploi du temps.

Cela consiste à faire de temps à autre une ouverture de route et quelques fois à aller en opération, ce qui est très rare (délicat euphémisme). Le reste du temps, réveil à 6 h 45, à 7 h 15 départ pour le sport, à 8 h corvées et autres contraintes, à 8 h 30 lever des couleurs et travail jusqu'à 11 h.

Le travail consiste à améliorer, sans trop se presser, les installations défensives du poste.

À midi, nous mangeons, je vous rassure tout de suite, nourriture excellente avec légumes et pain frais, seule la viande est frigorifiée (de nos jours nous dirions surgelée, les temps changent).

Repos à midi, à 15 h rassemblement et travail jusqu'à 17h. A 18h30 souper, ensuite nous jouons aux cartes ou nous nous lançons dans d'interminables discussions. Les copains sont au poil, je ne regrette pas le GT 513 car ici on a la paix et la tranquillité. Je ne sais pas si à la longue je ne vais pas en avoir marre.

Lundi nous allons faire une grosse nouba pour l'installation de la commune de plein exercice de Ben-S'Rour. Un méchoui est prévu au programme.

Je ne regrette pas d'avoir acheté mon gros poste radio à pile à Constantine, il est le seul lien que nous avons avec la civilisation.

Ben-S'Rour - 16 avril 1957

Je resplendis de santé en ce moment, la marche me fait du bien, mais au train où ça va, je me demande ce que vont devenir mes rangers. Vous ne pourriez pas les reconnaître, entre mon passage à Sidi-Bel-Abbès et aujourd'hui, la semelle a diminuée de moitié. Le cuir du dessus est affreusement râpé au point qu'il ressemble à du daim, la région est très montagneuse et entre les rochers il y a d'énormes touffes d'alfa qui usent la tige des chaussures.

Hier matin, nous sommes partis à 9 heures pour faire ce qu'on appelle de la nomadisation. J'avais sur le dos un sac de près de quinze kilogrammes, le bidon d'eau, mon poste radio, l'armement et sur la tête un magnifique chapeau de brousse qui me va aussi bien que des lunettes à un cochon. Nous avons marché toute la journée, nous avons simulé l'installation d'un bivouac à la tombée de la nuit, vers 21 heures nous nous sommes éclipsés pour aller monter une embuscade, rien ne s'étant passé nous sommes rentrés nous coucher à 2 heures du matin. Nous avons dû parcourir en tout entre 30 et 50 km.

J'ai écœuré tout le monde, tant les copains que les gars de ma section. En effet, j'ai toujours marché avec aisance. J'ai redonné du courage à ceux qui étaient fatigués et je suis arrivé le premier à Ben-S'Rour avec ma section au complet. Mes hommes commencent à se faire du mauvais sang car ils se demandent ce que je vais leur faire subir quand j'aurai de l'entraînement.

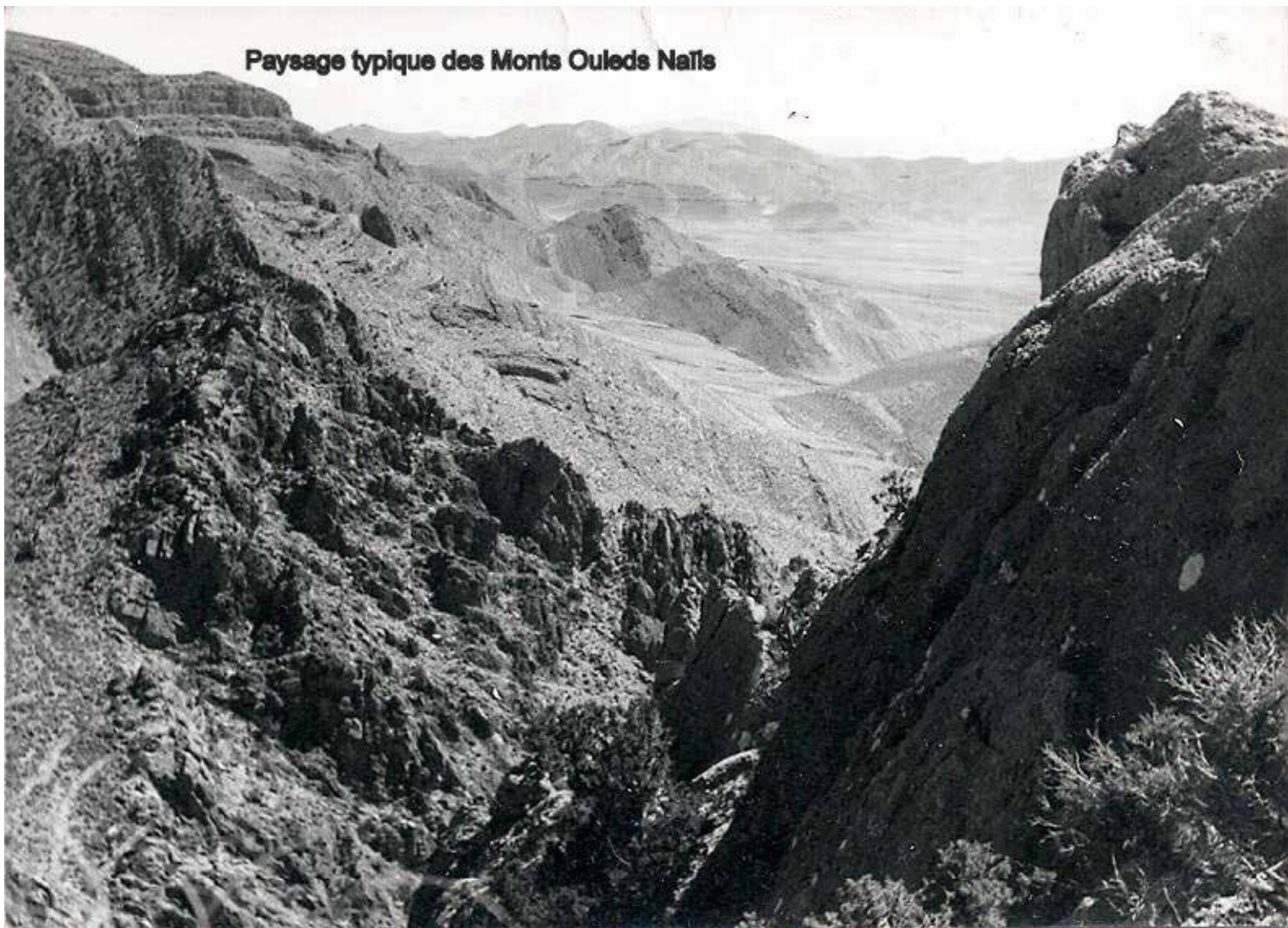
Ben-S'Rour - 19 avril 1957

Le courrier arrive en principe deux fois par semaine par parachutage avec les vivres. Quant au futur bataillon para ou hélicopté, maintenant que je commence à connaître la boutique, je crois que c'est du vent.

Pour ma permission, pas question pour le moment, les tours sont déjà prévus, je crois que j'aurai une chance en juillet. Il faudra attendre la rentrée de permission de mon commandant de



Paysage typique des Monts Ouled Naïls



Compagnie. En ce moment il est remplacé par le lieutenant Primet qui est marié à une fille du colonel François qui a eu un commandement à la Légion. Sa femme habite à Sidi-Bel-Abbès dans le nouvel immeuble du pont Péri, à deux pas de chez nous.

Chers parents, ne voyant plus rien à vous dire sinon que je vais faire l'architecte afin que ma section construise un mirador sur le toit de l'école.

Ben-S'Rour - 23 avril 1957

Je vous donne mes impressions sur l'hélicoptère. C'est un engin assez stable qui, comme les avions, monte par paliers. Il a l'inconvénient d'être bruyant, il avance relativement lentement. Il transporte au niveau de la mer 22 combattants avec armes et munitions, tandis qu'ici il n'en prend que 10 en raison de l'altitude et de la densité de l'air.

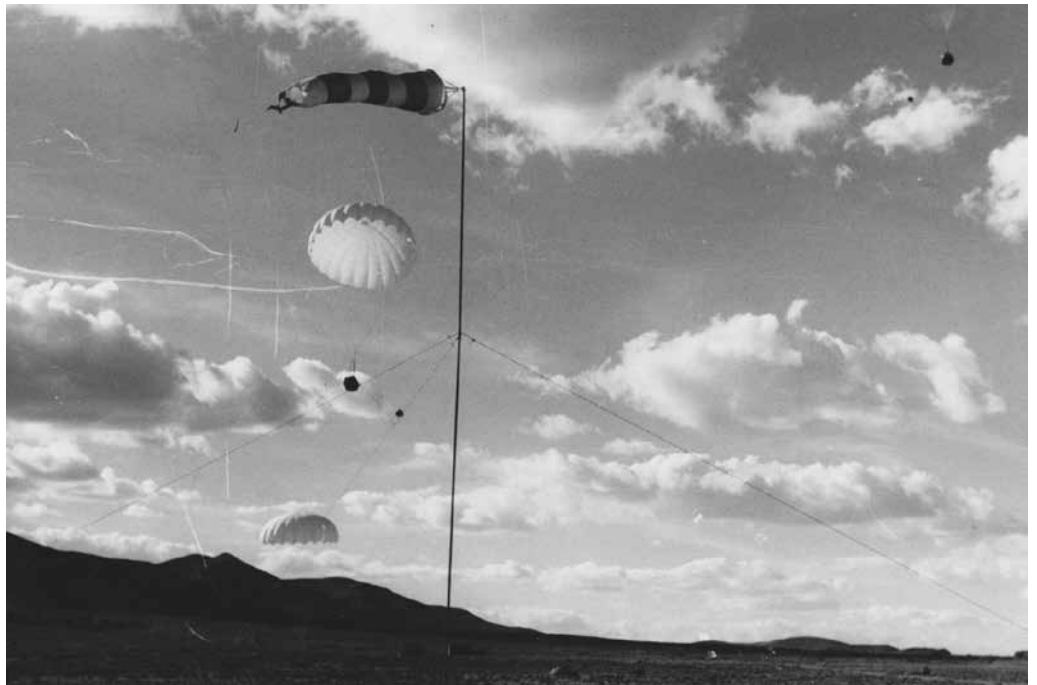
Le petit journal du Bled comme vous dites, dit la vérité en précisant que l'on est mieux à Ben-S'Rour qu'à Bordj-de-l'Agha, d'autant plus que le commandant Pouget qui aurait une humeur versatile est loin de nous. Nous avons donc la paix !

Je suis arrivé à Ben-S'Rour par la route, le douar est à 25 km de Bordj-de-l'Agha. Ce que j'ai appelé pompeusement route n'est qu'une piste parsemée d'ornières.

L'école est dirigée par un instituteur musulman. Pour la garde, je peux vous assurer que c'est du sérieux. Les sentinelles ne s'endorment pas d'autant plus qu'il y a des gradés de quart qui visitent sans arrêt les factionnaires.

Je serai heureux de recevoir mon survêtement afin de pouvoir le mettre sous mon pantalon lors des embuscades de nuit ou pour effectuer les rondes lorsque je suis officier de permanence.

*Ravitaillement de Ben-S'Rour
par la Compagnie de livraison
par air n° 2 - Parachutages de-
puis un Noratlas*





Nous devons partir en opération, mais le mauvais temps a tout fait annuler. Voilà deux jours qu'il pleut et que le temps est exécrable. Les constructions faites en pisé et en terre fondent comme du beurre. Dans ma chambre il y a une grande cheminée, actuellement je fais un peu de feu.

Ben-S'Rour - 26 avril 1957

Ici le poste est calme au possible. Le Bataillon est parti en opération du côté d'Aflou et comme ma section est de repos, c'est moi qui suis resté. Je suis chef de poste avec une cinquantaine de gars sous mes ordres. J'ai un maréchal des logis-chef comme adjoint, nous allons nous relayer chaque nuit pour assurer la permanence.

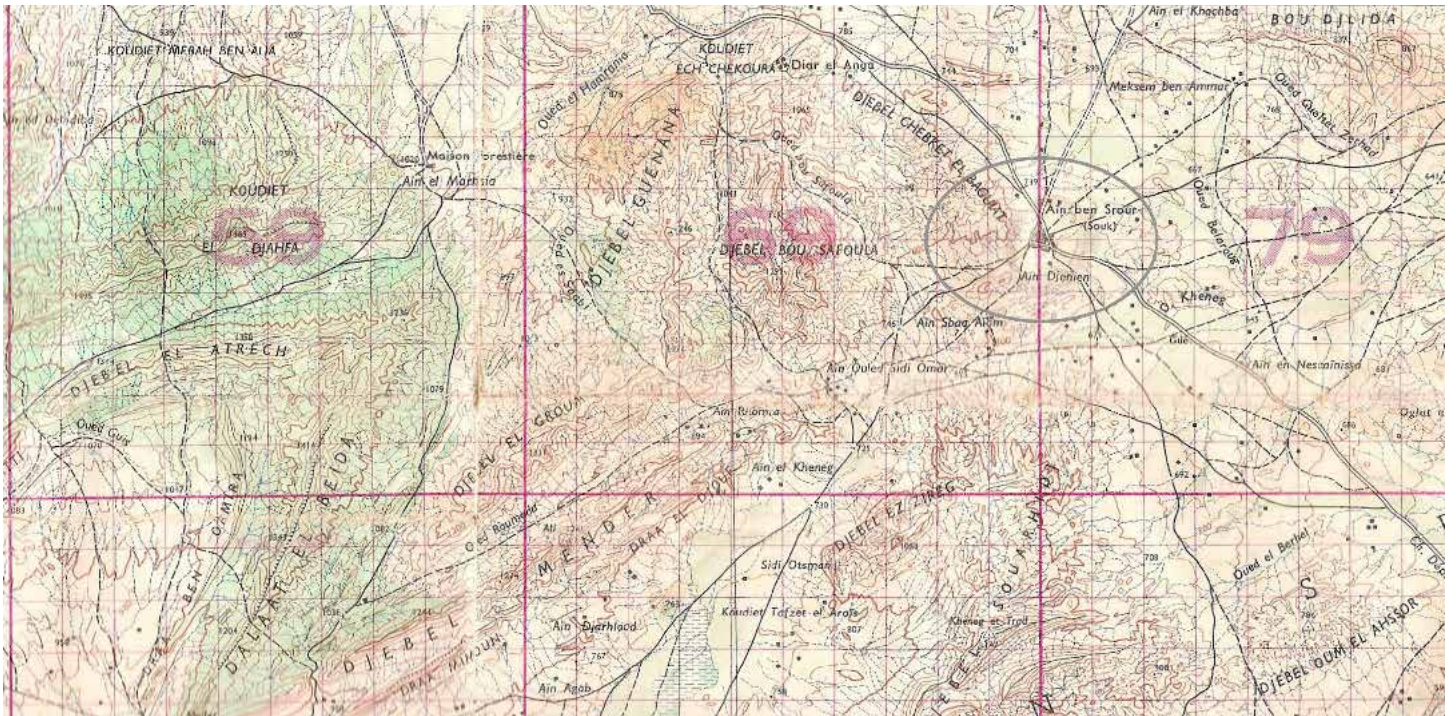
La compagnie étant partie avec tous les véhicules de la dotation, je me suis débrouillé à réparer un vieux camion que nous avons en fourrière (il a été saisi il y a plusieurs mois par une patrouille dans un endroit interdit). Il va me permettre de faire vider les ordures, d'aller chercher des pierres et demain d'aller ramasser le parachutage.

Ben-S'Rour - 29 avril 1957

Ce matin il fait soleil, la température est fraîche et le vent violent, je suppose que cela tient à la bourrasque de grêle qui a recouvert tout Ben-S'Rour en un moment. Nous avons mesuré l'épaisseur de la couche, elle oscillait entre 8 et 12 cm. Ce fut un vrai hachoir. Le peu d'arbres des environs ne laisse voir que des branches nues et meurtries, Ils ont perdu leurs feuilles qui jonchent le sol. Pour nous, les tentes et certains bâtiments ont été partiellement inondés.

Hier soir pour couronner le tout, j'ai eu des invités surpris en la personne du colonel Moisney qui commande le secteur d'Aumale. Comme il était accompagné de sa suite, j'ai eu beaucoup de mal à loger tout ce monde. Il repart ce matin.

Les camarades sont toujours en opération, j'espère pour eux qu'ils ont passé la nuit à l'abri.



▲ *Ben-S'Rour*

▼ *Ben-S'Rour vu du piton voisin, au fond : la route de Biskra.* Photo de Bernard Gautier, Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



Ben-S'Rour - 2 mai 1957

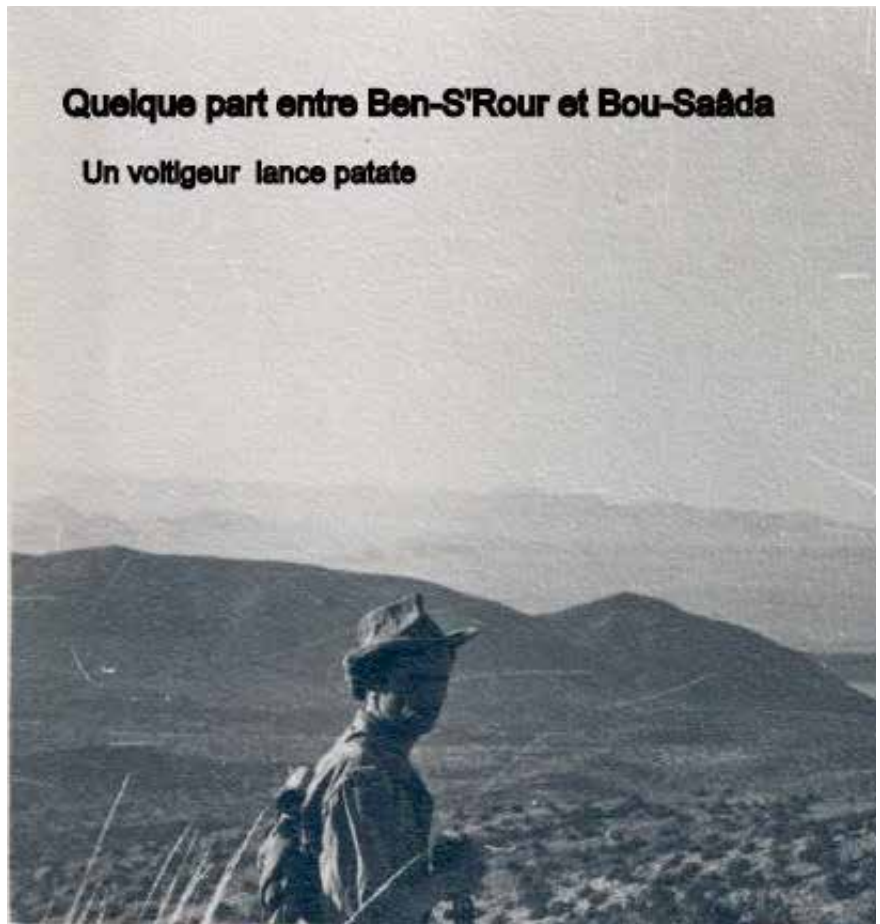
Pluie, vent, soleil se succèdent, nous ne sommes pourtant pas au mois de mars.

La compagnie est rentrée d'opération avant-hier.

Hier, comme c'était la fin du Ramadan, la SAS a invité les anciens combattants et les militaires de Ben-S'Rour. Nous avons dégusté un excellent méchoui accompagné d'un bon couscous. Cela nous a changés agréablement de l'ordinaire.

Après le repas, j'ai procédé à une ouverture de route avec ma section, nous sommes rentrés à la tombée du jour.

Ci-contre : Le voltigeur lance patate, sur son dos des grenades à charge creuse projetées grâce à un dispositif spécial placé au bout du canon de son fusil.



Ben-S'Rour - 7 mai 1957

Me voilà rentré d'opération hier soir.

En effet, vendredi nous sommes allés du côté de Slim afin de fouiller un massif montagneux. Nous avons passé la nuit de vendredi à samedi à Aïn-Rich, samedi nous avons fouillé le terrain. La progression a été très pénible, la terre était détrempée et nous avons beaucoup de mal à progresser. Le soir, nous n'avons rien trouvé et nous sommes rentrés à Aïn-Rich pour la nuit.

Rien de spécial à vous dire sinon que j'ai «avalé» les kilomètres sans trop de mal et que je commence à m'y faire sérieusement.

Ne m'envoyez pas de bonbons, je suis rassasié.

Je vais toucher un rappel de solde et de solde à l'air de sept mois (pour sauts en parachute). Je compte percevoir 650 000 Fr, de quoi acheter la voiture.

*Remarque : Les services administratifs du GT 513 avaient manqué la lecture du *Journal Officiel de la République* mentionnant mon passage du grade d'aspirant à celui de sous-lieutenant. Il m'avait fallu faire plusieurs courriers afin de faire valoir mes droits.*

En tant qu'aspirant appelé, j'avais la solde d'un appelé de base avec une majoration symbolique plus quelques paquets de cigarettes, le grade de sous-lieutenant me donnait droit à percevoir une solde égale à celle d'un officier de carrière de même grade, d'où l'importance du rappel de solde.

Par la suite, en 1958 ou 1959, la solde des sous-lieutenants de réserve fut sévèrement rognée par le gouvernement par mesure d'économie.

Ben-S'Rour - 9 mai 1957

Hier, à l'occasion de l'anniversaire du 8 mai, il y a eu une petite prise d'armes à la compagnie et un repas amélioré.

J'ai fait la sieste en attendant le parachutage. La nuit dernière, j'étais de permanence, j'ai été obligé de donner une punition à un brigadier de la compagnie qui n'assurait pas correctement ses consignes de garde. Il va prendre 15 jours de taule.

Ce matin, le convoi de ravitaillement est allé à Bou-Saâda, les copains ont assuré l'ouverture de route, ma section a assuré la sécurité pour le retour, rien à signaler sinon que j'ai pris une bonne douche. Détail amusant, le camion fellagha dont je vous ai déjà parlé m'a servi à transporter ma section. Je l'ai conduit, il marche assez bien mis à part que les vitesses sautent si l'on ne tient pas en permanence dans la main le levier de vitesse.

J'ai fait astiquer la mitrailleuse de 12,7, ensuite je l'ai réglée, nous avons tiré quelques cartouches sur le flanc de la montagne qui domine Ben-S'Rour, distante de 1 500 à 1 800 mètres, en prenant quelques repères pour un tir de nuit éventuel.

Papa me demande la copie des plans que j'ai établis pour la construction du mirador, mais je n'aurai pas le temps de la réaliser.

Pour les grenades, pas de danger, le mirador est sur le château d'eau qui se trouve lui-même sur le toit de l'école à 10 mètres de hauteur.

Remarque : Nous devions avoir dans le mirador un fusil lance grenade et une réserve de grenades, j'avais dû en parler dans une lettre que je ne retrouve pas et mon père s'en était inquiété.

Je ne me souvenais pas d'avoir fait les plans du mirador, j'avais une assez grande expérience en dessin technique, de plus pendant plusieurs années, durant mes heures libres, j'avais secondé mon père qui après avoir pris sa retraite du Génie s'était établi comme métreur en bâtiments.

Quelques mois plus tard, alors que la 2/584 avait déménagé pour aller à Bordj-de-l'Agha, le capitaine Pothier me mit à contribution pour établir les plans de l'immense dortoir destiné à la troupe et me fit surveiller sa construction (dortoir situé dans le prolongement du préfabriqué et derrière la cuisine de la popote des officiers).



L'école de Ben-S'Rour et son mirador

Ben-S'Rour - 13 mai 1957

Ce matin, nous sommes allés à une quinzaine de kilomètres de Ben-S'Rour pour récupérer des matériaux dans la maison forestière abandonnée de Moghnia qui a été brûlée par les fellaghas. Elle est située à l'entrée est du djebel Fernane. Nous ramènerons des poutres métalliques, des briques et des portes blindées.

Pour ma permission, je dois attendre le retour de mon commandant de Compagnie qui est en permission en ce moment.

Remarque : Lettre *bidon* de 17 lignes car nous sommes en opération. La récupération de matériaux servira à construire le mirador sur l'école, par la suite, nous finirons de démanteler la maison forestière pour construire la grande chambrée de Bordj-de-l'Agha.

Ben-S'Rour - 17 mai 1957

Ce matin, j'ai reçu le colis aux chaussettes, comme les autres il est arrivé en bon état (j'avais demandé à mes parents l'envoi de chaussettes en laine, la dotation de l'armée étant trop restreinte). Mardi nous sommes partis en opération dans le djebel Fernane, à l'ouest de notre poste, en deux jours nous avons bien parcouru 60 kilomètres.

Le deuxième jour j'ai eu un peu mal aux pieds, aujourd'hui, je ne ressens plus rien.

Mardi soir à 18 heures, la Compagnie a accroché, grâce à l'appui des canons des EBR du 1^{er} REC nous avons délogé les fellaghas d'une falaise sur laquelle ils s'étaient retranchés, ils se sont sauvés en emportant morts, blessés et armes.

La compagnie a récupéré en tout et pour tout un mort sans arme, une musette de chargeur FM et des sacs à paquetage. Personnellement j'ai trouvé une couverture et une musette vide, j'aurai préféré récupérer une arme, mais tant pis.

Le lendemain nous avons fouillé dans les environs, mais la bande avait disparu. En tout elle a eu une dizaine de tués et six prisonniers capturés par les différentes unités ayant participé à l'action. Les unités françaises n'ont eu qu'un blessé léger.

Remarque : Le 13 mai, la compagnie a été transportée à Bordj-de-l'Agha pour y passer la nuit et faire croire qu'elle risquait de partir pour Djelfa ou pour ?

Le 14 vers trois ou quatre heures du matin, nous revenons vers Ben-S'Rour en camion tous feux éteints, nous sommes déposés entre Bordj-de-l'Agha et Ben-S'Rour, au pied d'un petit douar situé dans une ravine pentue assez proche de notre poste. Nous fouillons les maisons, nous montons sur les crêtes de l'éperon montagneux qui longe l'axe routier Ben-S'Rour - Bordj-de-l'Agha. Nous ratissons la crête de l'est vers l'ouest, nous descendons vers le nord, nous remontons toujours vers le nord un des versants sud du djebel Fernane, nous redescendons pour retrouver vers la maison forestière abandonnée de Moghnia les camions qui doivent nous ramener au cantonnement.

Nous sommes assoiffés et harassés, par chance nous buvons à satiété, l'un des camions remorquant une citerne d'eau, nous faisons le plein des gourdes en attendant le départ. Nous allons savourer un repos bien mérité après au moins 10 heures de marche.

C'est alors que nous apprenons que la bande de Si Haouès (je ne suis plus certain que ce soit sa bande) a été accrochée dans la partie nord du djebel Fernane. Elle est coincée à l'ouest par une unité de Tirailleurs, au nord et à l'est par le 226^{ème} RI, les Légionnaires avec leurs EBR assurant de loin tout en bas de la montagne le bouclage sud en contrôlant la piste qui traverse le massif.

Nous rejoignons la Légion et nous voilà parti à l'assaut d'une pente très raide, un dénivelé d'environ 600 à 800 mètres nous sépare du sommet.



▲ ▼ *La place du marché de Ben-S'Rour.* Photos de Michel Bergandi et Bernard Verger, Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



La 3/584 loin sur notre gauche, en renfort des Tirailleurs, a du mal à progresser sous un feu nourri. C'est à nous de débloquer la situation.

Le lieutenant Primet, qui remplace provisoirement le lieutenant Testud le temps de sa permission, se lance en avant avec deux sections (Laquel et Jouhate). La mienne est en couverture rapprochée. Bien que le terrain soit très difficile, la compagnie fonce. Rapidement elle se trouve au contact. La situation est bloquée, nous sommes pris sous le feu, outre les fusils, de plusieurs armes automatiques dont une mitrailleuse allemande MG39 ou 42 (1 200 coups minute).

Les EBR, en bas, ont réalisé des acrobaties pour pouvoir tirer presque à la verticale sur la falaise sommitale. Les obus passent au-dessus de nous et explosent sur les emplacements de tir supposés des fellaghas, nous recevons çà et là des éclats d'obus et de pierre qui vrombissent de tous côtés. Dès l'arrêt de la canonnade, le sous-lieutenant Jouhate avec sa section s'élanche dans une faille, ils arrivent sur la crête, les rebelles s'enfuient. Je m'avance alors moins prudemment avec le brigadier ou brigadier-chef Gressot, suivi par le radio du commandant de Compagnie que nous venons de rattraper et le reste de mes hommes.

Nous sommes grisés par les tirs qui partent de partout, par l'odeur de la poudre brûlée, par celle que l'on sent lorsque deux morceaux de silex entrent violemment en contact, par les cris que nous poussons, nous fonçons, pressés d'arriver au sommet et d'en finir.

Une sorte de bruit rappelant du papier que l'on déchire, mais en beaucoup plus fort, parvient à nos oreilles en même temps que des fragments de bois déchiqueté se plantent sans gravité dans une de mes joues. Une petite branche d'arbuste pend brisée juste au bout de mon nez.

Nous venons d'être arrosés par une MG.

La mitrailleuse allemande MG est capable de tirer de 1 000 à 1 200 cartouches à la minute. Depuis ce jour, je pense que pas un seul goal de foot-ball n'a plongé aussi vite que nous. Le soleil se cache, il fait très sombre.

Nous passons la nuit à au moins 1400 mètres d'altitude, le froid nous surprend, nous qui ne sommes vêtus que de la veste et du pantalon de notre treillis. Il fait si froid que nous allumons des feux pour nous réchauffer. A peine deviennent-ils visibles de la vallée que le commandement nous ordonne de les éteindre. Avec le lieutenant Primet et les sous-lieutenants Laquel et Jouhate, nous nous allongeons serrés les uns contre les autres, la mince couverture que j'ai trouvée va un peu nous protéger. Le sol est si dur qu'au bout d'un quart d'heure au maximum nous sommes endoloris. En cœur, nous nous tournons tous les quatre en même temps, des brochettes sur un gril ne feraient pas mieux : un coup à droite, un coup à gauche, un coup sur le dos, ensuite ceux qui sont sur les bords passent au milieu et inversement. La nuit est un calvaire pour toute la compagnie. Personne ne dormira.

Remarque : Il y eut des pertes tués et blessés parmi nos forces engagées (aucun à la 2/584), mais je ne me souviens plus du nombre. Je souffris tellement du froid que jusqu'à la fin de mon service où que j'aie quoi qu'on fasse, je fis l'escargot en transportant un duvet dans mon sac à dos.

Au petit jour, il nous faut ratisser la crête en direction de l'est, descendre dans la vallée, remonter le flanc opposé et redescendre en direction de Bordj-de-l'Agha. Nous sommes épuisés, nous n'avons plus rien à boire ni à manger, je me demande comment nous faisons pour arriver à Bou-Ferdjoun (sous réserve que ce soit le bon nom ?). Les camions nous rapatrient au cantonnement.

Un fait marquant : Nous avons trouvé un obus de 105 en état de marche avec sa charge et sa fusée bien en place (comment est-il arrivé là ?) nous n'avons rien pour le faire exploser, nous relevons les coordonnées de son emplacement, des gens frais et équipés d'explosifs le feront sauter dans l'après midi.

Nous apprenons alors pourquoi la bande de fellaghas n'a pas été anéantie. La ruée du 2/584 a été si dissuasive que pour nous fuir les rebelles ont foncé sur le 226^{ème} RI qui s'est débandé en laissant à l'ennemi plusieurs armes dont certaines automatiques.

Nous sommes à la fois désolés et furieux, tous les risques que nous avons pris n'ont pas été récompensés.

Après la dure réalité, un peu de détente :

Le lieutenant Primet qui remplace notre commandant de Compagnie a été volontaire pour venir en stage chez nous. Il est monté en grade par le rang, il a débuté dans le Train du temps où il y avait encore des mulets pour transporter le matériel. C'est un spécialiste de l'entretien des cuirs et harnais, il va nous enseigner la méthode pour que nos godasses ressemblent à des miroirs.

Des brêles, il est passé à la mécanique, il est officier mécanicien dans un GT, c'est un homme très courageux (il nous le démontrera) et un bon chef. Son rêve est d'obtenir une décoration au feu.

Il s'est présenté à la Compagnie dans une combinaison américaine de mécanicien dont il est très fier. Elle a tellement été lavée et relavée quelle est devenue presque blanche.

Dans la compagnie, composée presque essentiellement de gens venant de la région parisienne, un Titi, lui trouve un surnom: ce sera : *Pyjama*. Pour nous tous il sera *Pyjama* et le restera. Il lui est conseillé par le groupe de sous-lieutenants de la 2/584 de s'habiller en treillis comme tout le monde pour ne pas être une cible. Il n'est pas convaincu et fera deux ou trois sorties sans qu'il y ait accrochage avec son *pyjama*.

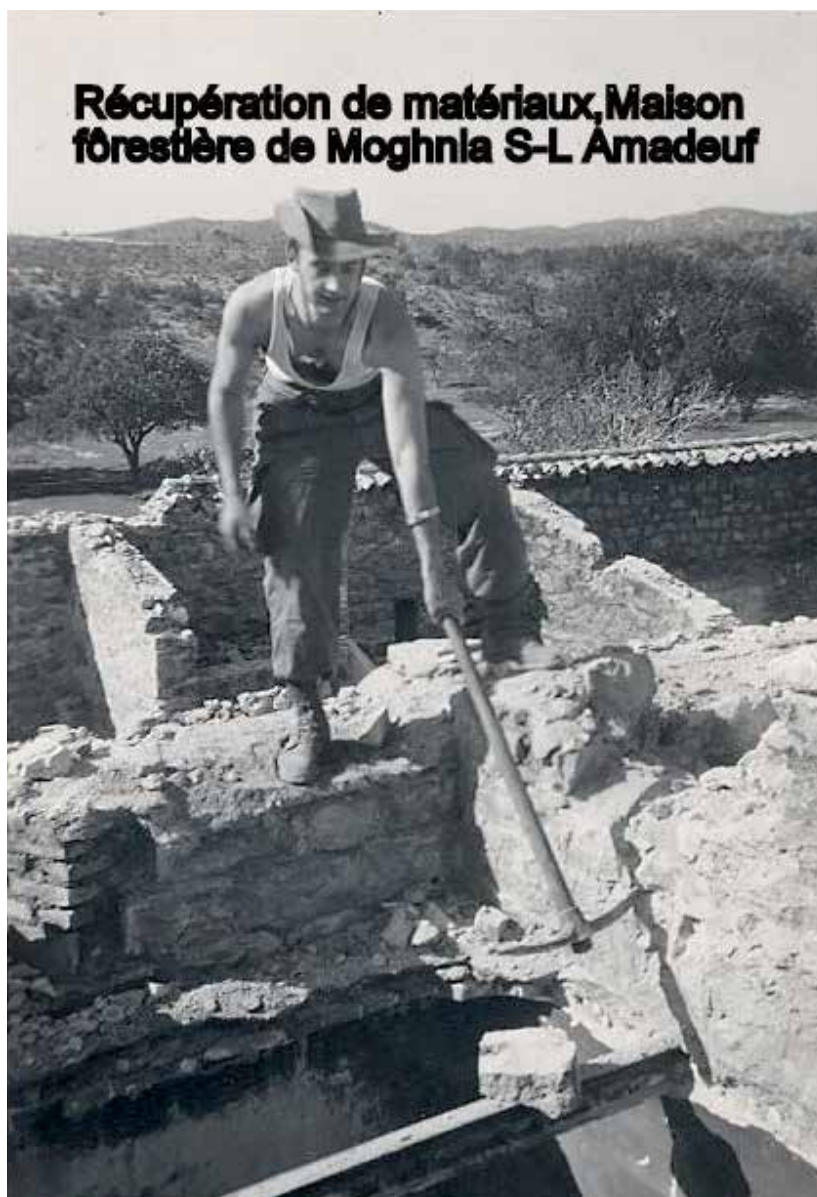
Le 14 mai au djebel Fernane, par une chance inouïe, il est passé à travers un déluge de balles sans être touché, conscient du danger son groupe de protection s'est écarté promptement de sa personne. Il ne remettra plus jamais sa combinaison ni en opération ni au cantonnement.

Pas du tout formé en topographie (il ne nous l'avait pas caché) quand *Limier* (le commandant Pouget) lui demandait où la Compagnie se trouvait sur le terrain, sa réponse était toujours la même :

— *Attendez une minute, je fais le point.*

Il appelait ses chefs de section pour que nous lui donnions les coordonnées qu'il retransmettait aussitôt.

J'ai gardé un très bon souvenir de lui et j'ai eu le plaisir de prendre plusieurs fois l'apéritif à son domicile de Sidi-Bel-Abbès pendant une permission, puis après que j'eusse terminé mon service militaire.



Boxe étrangère ? Boxe française ? Boxe trainglots ? !

Quelques semaines après le djebel Fernane, le 584^{ème} BT et le 1^{er} REC ont quartier libre à Djelfa la veille d'une opération. Dans la rue, des Légionnaires rencontrent un groupe de nos Trainglots qui sont invités séance tenante et honneur suprême, à boire un coup offert par la Légion. Les *Etrangers* ont été éblouis par la charge de la 2/584 au djebel Fernane et ils le font savoir.

Tout ce monde entre dans un bistrot. Le bar est noir de troufions du 226^{ème} RI. Qu'à cela ne tienne, nos assoiffés vont faire de la place, les Légionnaires traitent les fantassins du RI de lâches et de trouillards, ils crient bien fort pour encenser le 584^{ème} BT dans le genre: Les Trainglots sont des hommes, pas des gonzesses. Le ton monte, en quelques secondes Légionnaires et Trainglots font cause commune, les RI se retrouvent au complet passablement cabossés sur le trottoir, cul par dessus tête, en deux temps et trois mouvements. La place est libre, les héros vont boire au courage à l'amitié et vont bien arroser la victoire pugilistique du jour sur le 226^{ème} RI. Hasard ou grande prudence, la Police militaire n'interviendra pas.

Le lendemain, tout le 584^{ème} BT est au courant de la soirée de la veille et notre jubilation est grande, du deuxième classe au commandant.

Remarque : Le commandant Pouget dans son livre, mentionne la bagarre. D'après lui, les Légionnaires et nos 584 étaient dans le bistrot quand les hommes du 226^{ème} RI auraient voulu y entrer. Qui de nous deux a la bonne version? Probablement la mienne, puisqu'écrite dans ma lettre le jour ou le lendemain du déroulement de la bagarre.

Ben-S'Rour - 21 mai 1957

Le Bataillon qui comptait trois compagnies a été restructuré, il est passé maintenant à quatre compagnies. Pour cela, il a fallu prélever une section dans chacune des anciennes compagnies, ce qui fait que la troisième section de la 2/584 de Ben-S'Rour est partie au complet avec son chef de section (qui était-il ? Gros trou de mémoire). Comme le chef de section devait partir en permission entre juin et juillet, je prends sa place et je suis sûr de venir vous voir entre le 15 juin et le 31 juillet. Je pense que le mois de juillet est le plus intéressant et j'ai l'intention de prendre ma permission du 1^{er} au 20 juillet. J'attends votre avis afin que je puisse prendre mes dispositions.

Ben-S'Rour - jeudi 23 mai 1957

Lettre essentiellement familiale, j'évoque cependant une nuit et un jour pendant lesquels ma section est restée en embuscade au col des Voleurs sur la route de Bou-Saâda. Il fait chaud, notre tenue devient le torse nu. Je ne vais pas tarder à être transformé en petit nègre.

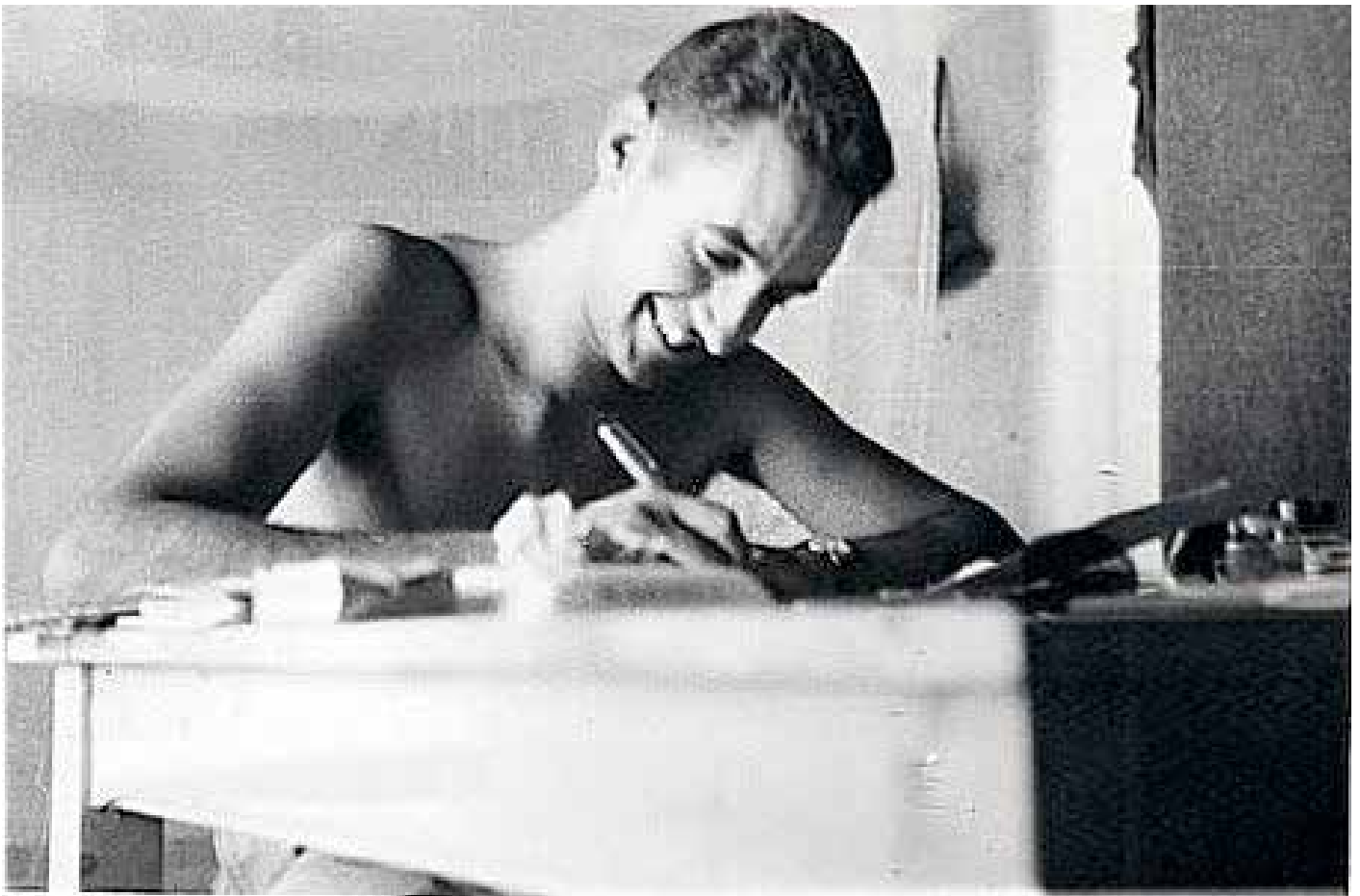
Je passe les journaux du département d'Oran que vous m'expédiez à quelques rares Oraniens de la compagnie et de la SAS.

Ben-S'Rour - 28 mai 1957

Je ne sais si c'est la chaleur qui en est la cause, mais on ne parle pas d'opération en ce moment. Pour remplacer cela nous faisons des sorties autour de Ben-S'rour et des embuscades de nuit. Hier soir je suis rentré à minuit, c'est comme si j'étais allé au cinéma.

Heureusement qu'il ne fait pas froid la nuit en ce moment et l'embuscade n'est pas une corvée. Depuis l'attaque du car de Bou-Saâda (vous l'avez donc lu dans le journal et encadré) nous ne remettons plus le courrier départ au car, ce qui fait que vous risquez de recevoir le courrier moins régulièrement que par le passé.

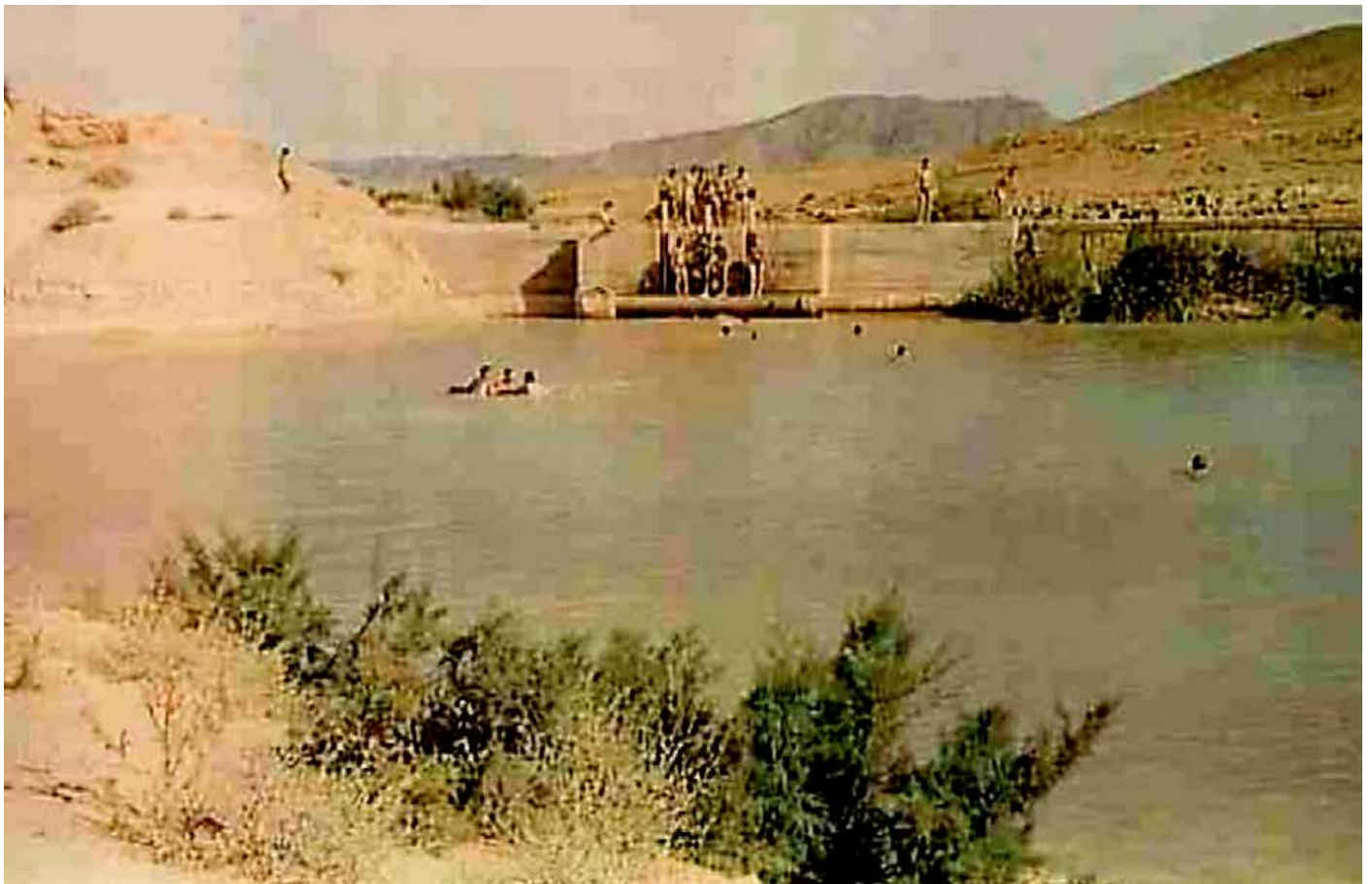
Remarque : J'avais totalement oublié l'attaque du car, y avait-il eu des victimes et des dégâts matériels ?



▲ *Le lieutenant Amadeuf dans sa chambre*

Photos de Robert Vincent, Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Le Barrage*





Bordj-l'Agha des copains S-off et S-I Amadeuf au geste douteux !

Ben-S'Rour - 31 mai 1957

Ce soir, je tombe de sommeil. La compagnie est partie en opération au nord de Bou-Saâda, le 28 au soir à minuit. Nous avons roulé jusqu'à 5 heures du matin. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Nous avons marché une grande partie du 29, passé la nuit dans un petit bled, coucher 9 heures, lever 4 heures et aujourd'hui marche de 5 heures 30 à 15 heures.

Au point de vue fatigue, j'ai bien tenu le coup, je me sens en forme ce soir, seulement j'ai sommeil. La température a été très chaude ce jour et je puis dire que ce doit être la plus forte depuis le début de l'année.

Mes Parisiens, si prolixes et si emm. d'habitude par les questions qu'ils posent sans cesse et leur baratin incessant, en ont eu le caquet coupé. Cela n'empêche en rien leurs qualités. Ils sont très attachants, courageux au mal et à la fatigue et toujours optimistes. L'esprit d'entraide qu'ils génèrent est fabuleux, les plus en forme portent les armes ou les charges des plus fatigués. Du coup, je fais comme eux, je passe mon petit poste radio à l'un des porteurs du lourd FM et il me passe son arme. Nous étions vraiment heureux d'arriver aux camions en fin d'après-midi.

Maman me demande si j'arrive à consommer le contenu des colis qui me sont envoyés. Evidemment, car nous recevons tous un colis par semaine. Par tous, j'entends les officiers de la compagnie. Nous mettons tout en pool, ce qui fait que chacun recevant un peu de tout, nous améliorons le menu et tout y passe. D'ailleurs il en est de même entre les hommes au sein des sections.

Remarque : La compagnie était accompagnée par deux maîtres-chiens. Ils n'eurent pas assez d'eau à fournir à ces pauvres bêtes assoiffées. Bien que tous les manuels prétendent que les chiens ne transpirent que par la langue, ce jour-là ils transpiraient par la peau et avaient de l'écume sur le pelage. Devant leur détresse, chaque membre de la compagnie donna quelques gouttes de sa précieuse eau pour désaltérer nos compagnons d'infortune.

Ben-S'Rour - 4 juin 1957

Demain je vais aller à Bordj-de-l'Agha avec ma section afin d'y chercher du ravitaillement. Nous transporterons le courrier qui partira avec le Noratlas du ravito.

Je ne sais ce que nous allons devenir après le massacre de Mélouza et l'attentat d'hier soir à Alger. J'espère que le gouvernement va réagir, à moins qu'il y en ait un qui vende l'Algérie comme ont été vendus l'Indochine, la Tunisie et le Maroc (prémonition !).

Remarque : Jeune, passionné, éduqué dans le milieu colonial dans lequel j'avais été élevé, je ne pouvais qu'avoir ce raisonnement. Ayant mûri, un an plus tard je préfèrai entrer dans l'enseignement et éduquer plutôt qu'opprimer ou réprimer. Je refuserai catégoriquement par la suite de m'engager dans l'aventure de l'OAS.

Je vous demande de ne pas ébruiter ce que je vais vous dire. Je crois savoir qu'on pense au napalm. Il paraît que l'autorisation de l'utiliser a été signée en haut lieu, ce n'est pas trop tôt.

Cet après-midi, nous avons effectué un exercice de tir à la mitailleuse 12,7 mm en utilisant des balles traçantes sur les collines surplombant Ben-S'rour.

Ben-S'Rour - 11 juin 1957

La compagnie est partie de Ben-S'rour vendredi à 4 heures du matin à la recherche des fellaghas. Nous avons marché tout vendredi, samedi et dimanche. Il y a eu un accrochage dont la radio a parlé.

Comme nous avions fait les rabatteurs pendant deux jours et que la fatigue se faisait sentir, nous avons été remplacés par les Paras Bigeard du 3^{ème} RPC. Avec ma section, nous avons assisté de loin à la bataille. Nous avons été héliportés à la tombée de la nuit pour remplacer sur un piton ceux de nos camarades qui y étaient restés de jour.

Ayant été le mois dernier échaudé lorsque nous avons passé la nuit sur le djebel Fernane, disons plutôt très refroidi, j'avais pris mes précautions et j'ai dormi bien au chaud dans mon duvet.

Au matin, tous les salopards s'étaient sauvés en emmenant leurs blessés et leurs morts.

Le commandement a annoncé 14 tués chez eux et 15 prisonniers, mais leurs pertes sont plus lourdes. Au cours de la fouille du terrain nous avons retrouvé de nombreuses taches de sang.

Ils sont partis en abandonnant leur cuisine et j'ai ramené une boîte de conserve (de la harissa) ainsi qu'une louche, c'est tout ce que j'ai trouvé.

Nous sommes rentrés chez nous hier soir et je puis vous dire qu'il n'a pas fallu me bercer.

Aujourd'hui nous sommes au repos, j'ai repris des forces et suis prêt à repartir.

Ce que j'ai occulté à mes parents :

La 2/584 qui a été en pointe lors des précédentes sorties est mise en réserve à côté du centre de commandement opérationnel installé dans la plaine à quelques kilomètres (trois ou quatre) des contreforts du djebel Kaïfoufa. Dès le début de la matinée, les fellaghas sont encerclés par les autres compagnies du 584^{ème} B T, par des éléments de la Légion étrangère et par, me semble-t-il, une unité d'artilleurs à pieds genre bataillon de marche. Nous entendons distinctement des tirs nourris. Le peloton blindé du 584^{ème} B T s'avance au maximum sur le flan de la montagne pour essayer d'appuyer nos combattants avec ses mitrailleuses de 12,7.

La radio que nous écoutons avec anxiété nous apprend que nos troupes commencent à avoir des pertes. En l'air, c'est un balai incessant de T-6 et des B-26 qui par vagues successives mitraillent ou bombardent les fellaghas invisibles, bien camouflés dans des trous entourés de pierres sèches et de buissons.

Les premiers de nos blessés arrivent par hélicoptère à l'ambulance à côté de laquelle nous attendons les ordres. Si il y a bien une ambulance, il n'y a aucun médecin pour donner les premiers soins. Par hasard, le jeune aspirant dentiste itinérant qui devait soigner la dentition des gars du 584^{ème} BT n'a pas de client puisque nous sommes en opération. Il a donc sollicité par curiosité l'autorisation de suivre le 584 sur le terrain.

Il se tient en observation avec nous. Il prend aussitôt en charge les blessés dont certains le sont très gravement. Il est bientôt débordé et me confie une tâche d'infirmier, je refais des pansements, je donne à boire, je prends le pouls. je console, j'encourage, je fais patienter en attendant une évacuation vers un hôpital.

Moi qui en voyant une goutte de sang avait tendance à tourner de l'œil, je vais être servi. Mal à l'aise au début, je vais m'endurcir en raison de la nécessité. A partir de ce jour, je n'aurai jamais plus de malaise en voyant une plaie et du sang qui coule.

Je pense le MdL-chef Thimoléon que je connais bien, nous venons tous deux de la même compagnie du GT 513 en garnison à Constantine, de plus nous logions dans la même chambre.

Je suis navré pour lui, cependant il a une bonne blessure (délicat euphémisme). La balle est entrée dans le muscle au-dessus de la clavicule gauche et est ressortie dans le haut du dos. A quelques centimètres près, c'était la tête ou le cœur. Il souffre un peu mais il est content, il va bénéficier d'un mois de congé de convalescence.

Je ne me souviens plus du nom de l'officier qui dirige les opérations. Ses ordres nous paraissent contradictoires. En fin d'après-midi, le bataillon Bigeard, spécialement venu d'Alger, atterrit à Bordj-de-l'Agha et il est aussitôt héliporté pour renforcer le dispositif et bousculer les rebelles.

Les *Bigeard* rejoignent une compagnie du 584^{ème} BT qui est au contact, mais clouée au sol sur un plateau dénudé parsemé de touffes d'alfa. Les *Bigeard* se moquent des gars du 584, un adjudant des Paras s'adresse à nos tringlots leur dit :

— *Debout les morts, on y va.*

Il se soulève en pivotant sur le côté, aussitôt il prend une balle qui lui traverse les fesses. Le commandant Pouget dans son livre est magnanime, il évoque une balle qui aurait traversé la cuisse de l'adjudant.

Ce jour là, ce sera la seule action glorieuse du bataillon Bigeard qui se terrera comme les copains. A la tombée de la nuit, la 2/584 est héliportée dans une sorte de combe pour relever la 3/584 et des Artilleurs qui ont bataillé toute la journée. Nous sommes mitraillés dès que sortis des hélicos, il fait presque nuit, par chance personne n'est touché.

Les hommes qui ont passé la journée sur le terrain montent dans les hélicoptères, nous les aidons à charger plusieurs morts et des blessés, Tringlots, Artilleurs et surtout Légionnaires (qui ont lancé un assaut qui a fait des dégâts des deux côtés).

Nous occupons aussitôt le terrain, le lieutenant Testud appelle à lui les chefs de section pour faire le point et donner des consignes. L'aspirant X, chef d'une section de la 2/584 a disparu. Ses hommes sont là, lui pas.

Nous pensons au pire. Après de très longues minutes de recherche nous le trouvons. Il est tout seul, caché en contrebas à au moins 200 mètres de la zone d'héliportage. C'était son baptême du feu, il a été pris de panique. Sa section le regarde d'un air goguenard.

Dans les deux ou trois jours qui suivirent, il fut transféré à l'état-major à Alger.

Nos pertes, toutes unités confondues, devaient s'élever à 12 ou 13 tués et 24 ou 25 blessés.



▲ *Le commandant Pouget, à gauche, en opération*

Photos de Pau Seveau et Michel Bergandi, Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *En opération avec le lieutenant Testud*



Ben-S'Rour - 14 juin 1957

Une bonne nouvelle pour nous, ma permission est signée par le commandant et je serai à Si-di-Bel-Abbès pour juillet.

Depuis le retour de la dernière opération c'est le repos complet.

Pour les colis, malgré que je vienne en permission, envoyez-les toujours comme d'habitude, cela fera plaisir aux copains.

La compagnie va déménager de Ben-S'Rour pour cantonner à Bordj-de-L'Agha. Nous serons remplacés par un escadron du 1^{er} Etranger de Cavalerie. Nous remplacerons nous-mêmes la compagnie du 584 qui était à Bordj-de-l'Agha et qui vient de s'installer à Aïn-Mellah. Cela nous chagrine bien un peu de quitter Ben-S'Rour car nous y étions peignards à tout point de vue : fella-ghas et commandement, alors qu'au Bordj il y a le commandant et tous les emm. de la création. Enfin, je pars en permission et à mon retour je n'en aurai plus longtemps pour être libéré.

Bordj de l'Agha - 19 juin 1957

Me voilà installé dans mes nouveaux «appartements».

Je suis logé dans la même pièce que le sous-lieutenant d'active Jean Laquel et le sous-lieutenant de réserve Jean Jouhate avec qui nous partageons la même chambre à Ben-S'Rour.

Les murs sont en pisé et le toit en tôle ondulée, ce qui fait qu'il y fait bon la nuit et en début de matinée, par contre l'après-midi il y fait très chaud. Nous allons remédier à ce problème en recouvrant les tôles d'une bonne couche d'alfa.

Le plus embêtant c'est l'eau. Le puits est à sec, il faut se laver avec l'eau de l'oued et boire des eaux minérales ou des sodas.

Le déménagement s'accompagne d'un grand bouleversement. La compagnie va être portée. Nous allons percevoir deux camionnettes Dodge 6/6 à trois ponts moteurs et une jeep par section. En cas d'urgence, nous pourrions intervenir rapidement sans avoir à attendre l'arrivée tardive de camions.

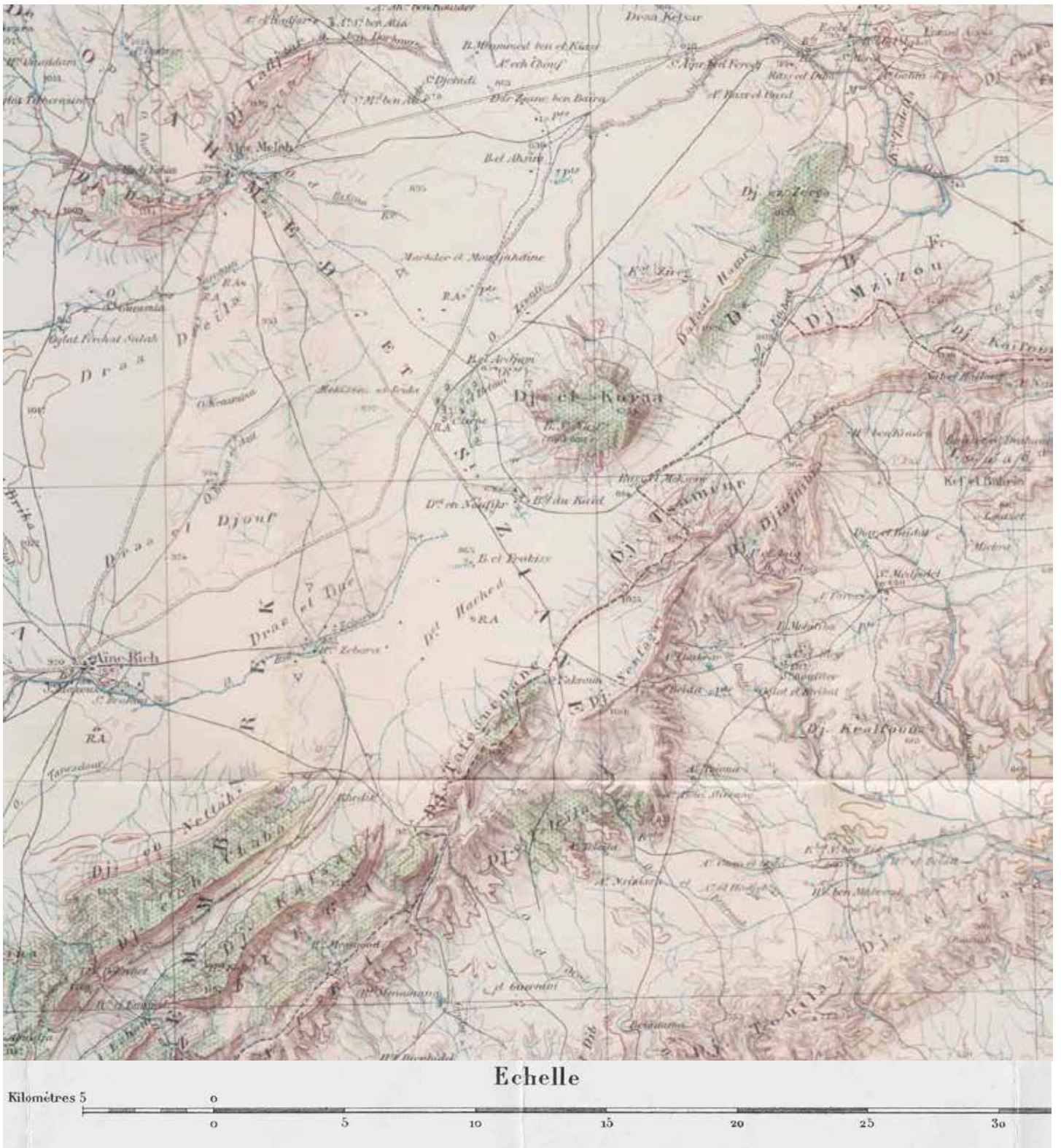
Avec mon copain de chambre Jean Jouhate, nous allons recevoir un armement lourd chacun : un canon de 75 mm ou 57 mm sans recul, une mitrailleuse lourde et un mortier afin d'appuyer les combattants des premières loges. Théoriquement, nous allons certainement moins marcher qu'avant, c'est déjà ça de pris. Cet après-midi, nous commencerons à nous familiariser avec ces armes nouvelles pour nous.

Vous m'annoncez que le lieutenant Primet vous a rendu visite. Je suis flatté de ses appréciations sur mon compte.

C'est avec plaisir que nous avons retrouvé le lieutenant Testud au retour de sa permission, calme et décidé, c'est un excellent camarade qui est quand-même service-service quand nécessaire.

Coïncidence, au cours d'une conversation j'ai appris qu'il avait eu sous ses ordres il y a quelques mois au 28^{ème} Train le 2^{ème} classe Henri Bastié. Quand je lui ai fait savoir que c'était un petit cousin, il m'a parlé de lui. D'après lui c'était un assez bon soldat mais il avait cru que Riri était un simulateur tellement il tirait mal au fusil. La réception du dossier médical l'avait fait revenir sur son appréciation. J'ai confirmé qu'il avait mauvaise vue.

Digression : Mon cousin avait un champ de vision très restreint vers le bas et sur les côtés, il trébuchait souvent à cause de sa mauvaise vision, en 1967 il périt avec ses parents dans un horrible accident d'automobile alors qu'il conduisait leur voiture, Il se pourrait que sa vue en fût la cause. La Nation ayant besoin d'hommes à partir de 1955, il n'avait pas été réformé.



▼ Photo de René Hervé, Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



Remarque : la 2/584 eut en dotation deux mitrailleuses de 12,7 mm si mes souvenirs sont bons, j'en devint le responsable avec ma 2^{ème} section. Le sous-lieutenant Mazet (Para qui venait lui aussi du GT 513 et qui était arrivé après moi) fut responsable d'une section d'appui avec mortiers de 60 ou 80 mm et peut-être d'un canon de 75 mm sans recul. Paradoxalement, jusqu'à ma libération nous ne sommes jamais intervenus en appui de nos fantassins avec l'armement que je viens de citer et pourtant leur aide aurait été précieuse lors des accrochages.

Pour parquer nos jeep et 6/6 qui allaient arriver, il fallut niveler un terrain côté sud du Bordj entre le mur d'enceinte et le canal qui venait du barrage. Pendant les terrassements effectués manuellement, nos hommes détruisirent des dizaines de scorpions. Des scorpions il y en avait partout et le matin, avant de s'habiller, il fallait secouer les vêtements et retourner les chaussures par précaution.

Je crois me souvenir qu'alors que ma section bouchait des trous sur le terrain d'aviation, le soldat Guyot ou Guillot fut piqué au pied à travers les courroies de ses nails (sandalettes faisant partie de la dotation de certaines unités qui opéraient dans le sud de l'Algérie ou au Sahara).

Bordj-de-l'Agha - 22 juin 1957

Les nuits sont fraîches, ce qui fait que je dors bien. C'est une juste compensation de ce que nous endurons dans la journée.

Pour le moment pas d'opération en vue, il semblerait que l'on nous laisse souffler un peu.

Hier, je suis allé à la corvée d'eau avec ma section. J'ai pris mes précautions, ensuite nous nous sommes baignés, un tiers de l'effectif à la baignade, les deux autres tiers en surveillance. Ce n'est pas déplaisant.

Je crois que le récit de la dernière opération vous a bouleversés, cependant ce n'était pas bien méchant. En conclusion de cette opération, je crois que l'on va se décider à employer les gros moyens.

Le champ de tir ne chôme pas, les explosions d'obus de mortier, de canon sans recul, de bazooka, de mitrailleuses de 12,7 se succèdent. Je vais passer section lourde avec ces armes plus puissantes, je vais être moins exposé qu'avant.

Bordj-de-l'Agha - 26 juin 1957

Ici calme plat si ce n'est que quelques embuscades de nuit comme celle que j'ai montée la nuit dernière. Partis hier soir à 21 heures nous sommes rentrés à 7 heures. J'ai récupéré un suspect qui avait allumé trois grands feux en nous entendant approcher de chez lui. Sans doute était-ce pour prévenir des «amis». Interrogé par l'officier de renseignements quelques minutes pour expliquer son geste, il a été relâché.

Nous avons pris possession de nos véhicules, j'en aurai moins qu'à Constantine, mais cela va m'occuper.

Aujourd'hui, les futurs conducteurs passent leur permis de conduire. Comme j'ai passé la nuit dehors, je ne fais pas parti des examinateurs.

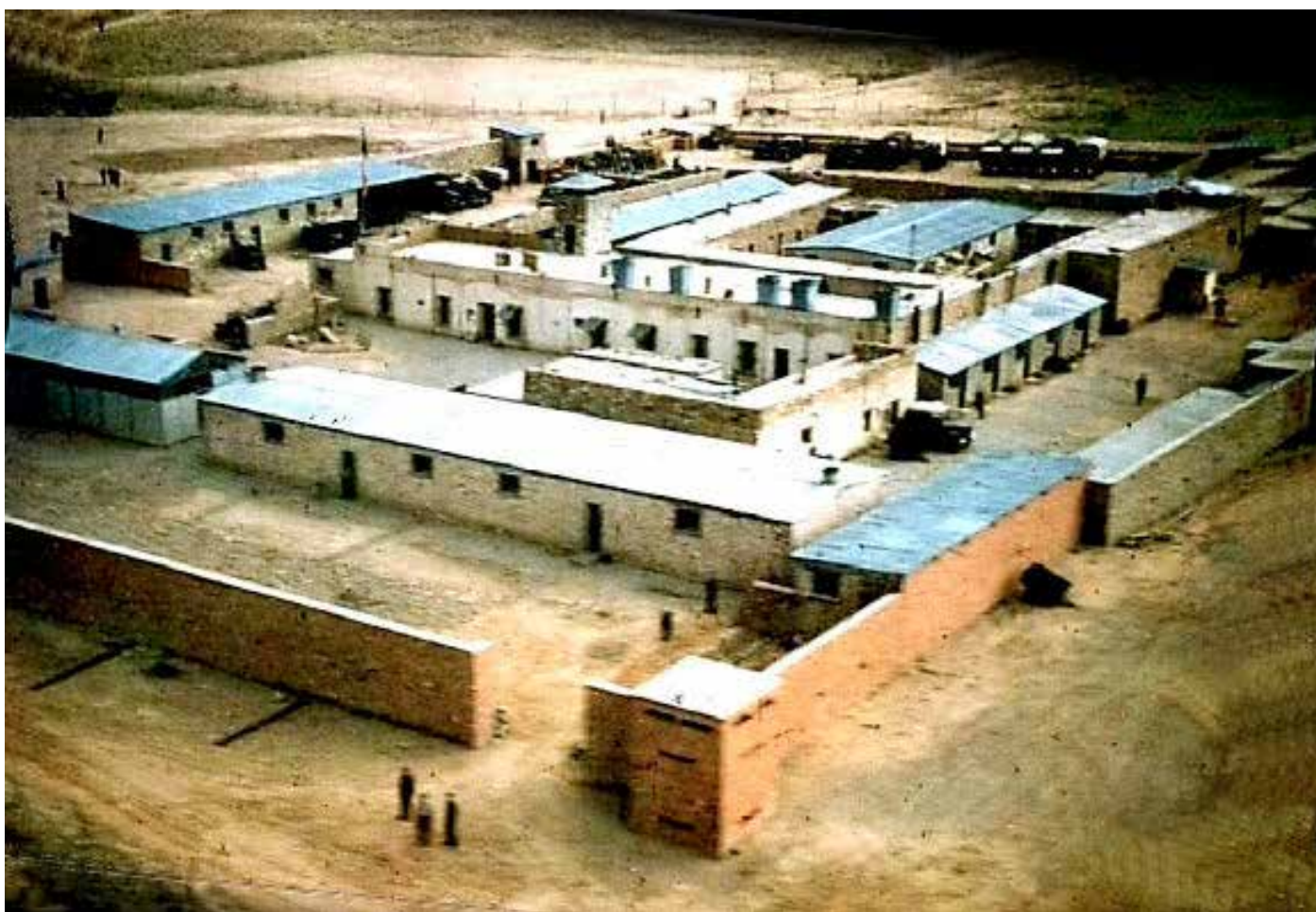
Sitôt à Alger, je vous aviserai du jour de mon arrivée à Sidi-Bel-Abbès.

Bordj-de-l'Agha - 29 juin 1957

Depuis ce matin, j'ai mon titre de permission en poche, signé, tamponné et ce en toute légalité. Il ne me reste plus qu'à attendre le retour d'un copain qui a terminé ses vacances (s'agissait-il du sous-lieutenant Laquel ou du sous-lieutenant Jouhate?). Son arrivée est proche et je compte quitter le Bordj au plus tard samedi 6 Juillet.



▲ ▼ *Bordj-de-L'Agha*. Photos Paul Seveau et Bernard Mamy, Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



Bordj-de-l'Agha - 3 juillet 1957

Aujourd'hui nous sommes de repos, en effet nous rentrons d'opération. Opération qui a fait chou-blanc. En trois jours, nous avons trouvé trois campements mais les oiseaux s'étaient envolés. Partis du Bordj samedi à 22 heures, nous sommes arrivés à 2 heures sur le lieu de départ du ratissage et nous avons marché jusqu'à 11 heures du matin. Retour au Bordj en camions.

Dimanche soir même chose, départ à 23 heures dans les camions, débarquement à 3 heures, marche jusqu'à 10 heures, puis départ sur Medjedel où nous avons passé une nuit entière à dormir.

Hier, marche toute la matinée, nous sommes rentrés hier soir et c'est avec plaisir que nous avons retrouvé nos petites habitudes surtout qu'en ce moment avec la chaleur il est très dur de marcher après 9 heures du matin.

Intermède tragi-comique : Probablement la veille de l'opération que je viens de décrire et en prévision de cette opération, plusieurs gros hélicoptères se posent à Bordj-de-l'Agha. *Banane* ou H-34 ? En soirée, un adjudant-chef de la compagnie de commandement et des services arrose son départ du Bordj et surtout sa mise à la retraite. En premier, il invite au mess des sous-officiers les officiers du bataillon qui sont présents. Quand l'apéro, qui ne dure pas longtemps, est terminé c'est au tour des sous-officiers à être invités. Notre homme a bien fait les choses et comme il est généreux, il invite aussi les sous-officiers des hélicoptères. La soirée est des plus animées, rires et chants se succèdent, l'alcool coule à flot. Personne ne peut dormir tellement ils sont excités. Lorsque le groupe électrogène est arrêté comme tous les soirs pour l'extinction des feux, ils se retrouvent dans le noir et la fête cesse. Les personnels des hélicos se dirigent vers les appareils pour y passer la nuit. Ils se sont rendus à l'apéritif avec leurs armes pour éviter qu'on les leur vole. L'un d'entre eux, bourré à fond, a perdu sa lucidité, il croit entendre du bruit dans son hélico, il imagine qu'un fellagha est dans l'appareil. Aussitôt il lâche une belle rafale de MAT 49 à l'intérieur de sa machine. Tout le Bordj est en émoi, ceux qui dormaient sont réveillés, chacun s'empare de son arme personnelle pensant que nous sommes attaqués. Après quelques minutes d'incertitude et de confusion, nous apprenons ce qui s'est passé.

Je ne sais absolument pas comment les dégradations subies par l'hélicoptère ont été justifiées et si le fautif a été sanctionné.

Du 3 juillet, le courrier passe à :

Bordj-de-l'Agha - 7 août 1957

Me voilà à bon port après un excellent voyage en avion. Tout va bien, je vous embrasse bien fort.

Remarque : C'est l'intégralité de ma lettre. Quel jour suis-je parti en permission ? Pour le retour j'ai dû mettre deux jours. Au verso de ce petit mot ma mère a écrit :

Après permission du 12 juillet au 5 août 1957.

Premier jour de permission : Arrivé tard par le train en fin d'après-midi, je dois me présenter le lendemain matin au commandant d'armes de la ville de Sidi-Bel-Abbès pour y faire viser mon titre de permission. Les bureaux sont installés dans la caserne de la Légion étrangère.

Mon père, qui a terminé sa carrière militaire comme adjudant-chef du Génie, connaît une grande quantité d'officiers et de sous-officiers de la Légion. Bien qu'ayant pris sa retraite en 1952, il fait parti des meubles et il a ses entrées partout dans la caserne. Il est très sobre et ne fume plus. D'ailleurs il vivra jusqu'à 99 ans et demi.

Alors que je m'apprête à partir, il me fait savoir qu'il tient absolument à m'accompagner. Je crois savoir ce qui m'attend, je traîne les pieds. Rien à faire, il faudra que je l'accepte comme accompagnateur si je veux rester tranquille pour le reste de mon séjour.



▲ 14 juillet 1957 - Décorations de la Croix de la Valeur Militaire - Avant mon arrivée la 2/584 a livré plusieurs combats, plus d'une centaine de rebelles ont été tués ou faits prisonniers, des dizaines d'armes de guerre récupérées ▼ 14 juillet 1957 - Belle présentation de la 2/584 avec jeeps et Dodge 6/6. Le lieutenant Testud commandant la compagnie, premier plan à gauche, est au garde-à-vous



14 Juillet 1957 Présentation de la 2/584

À chaque coin du casernement, nous rencontrons l'une de ses connaissances. Présentations :

— *C'est mon fils, il est sous-lieutenant, il a fait mieux que moi taratata, taratata, etc.*

On le félicite ! On me félicite ! On nous félicite !

Il nous faut arroser ma présence, ma réussite, mes gallons. D'autant plus que le bar du mess est ouvert.

Nous sortons de la caserne nous rendons visite à notre ancien voisin, l'adjudant-chef Zoïs retraité de la Légion qui tient le *Bar de la Légion*, il faut bien là aussi arroser l'événement.

De là nous allons au marché et au centre-ville. Comme à l'église lors du chemin de croix, il me faut faire encore plusieurs stations dans les bistrotts de la ville. Nous ne rencontrons plus de militaires, mais des amis du Club de pêche à la ligne ou des partenaires à qui mon père offre ses services de métreur en bâtiment.

Nous rentrons à pieds mais pas très frais à la maison. Heureusement que nous ne possédions pas encore de voiture sinon elle aurait fini contre un arbre ou dans le fossé.

Je retire aussitôt mon uniforme et je ne le remettrai que quelques minutes avant de partir pour Bordj-de-l'Agha.

Autre souvenir : J'ai toujours été sportif, je suis largement au-dessus de la moyenne tant en sport individuel que collectif (je faisais partie de l'équipe de hand-ball de l'EAT de Tours, quart de finaliste du championnat de France militaire en 1956, champion d'Algérie junior par équipe de cross-country de sport universitaire). Pendant ma permission, j'ai appris que le Rectorat d'Alger a ouvert un CREPS qui forme de futurs professeurs d'éducation physique. En passant à Alger, je me rends au Rectorat. Je suis reçu par un inspecteur des plus aimables qui m'annonce que les cours vont commencer au début de janvier 1958. Je saute de joie, mon service arrivant à échéance à cette date. Il me refroidit aussitôt à l'annonce que le concours d'entrée avait eu lieu en septembre et qu'il ne pouvait rien pour moi. Il me fallait attendre encore un an avant d'avoir la possibilité de me présenter au concours d'entrée. Ma déception fut immense, finalement en octobre 1958, j'entrai par la petite porte dans l'enseignement primaire comme instructeur du plan de scolarisation. Quatre ans plus tard, après avoir passé plusieurs examens dont le CAP, j'étais titularisé instituteur.

Bordj-de-l'Agha - 13 août 1957

Dans le prochain colis, faites-moi parvenir des graines de fleurs qui peuvent pousser en ce moment, vous y ajouterez des graines de poids de senteur (une bonne poignée) que nous planterons plus tard.

C'est la seule préoccupation que nous avons en ce moment. C'est le repos à outrance.

Bordj-de-l'Agha - 16 août 1957

Si il fait chaud à Sidi-Bel-Abbès, il en est de même ici, mais en lieu et place de la pluie nous avons cette nuit un fort vent de sable ce qui fait que l'on en prend dans tous les trous pour pas un rond.

La nuit dernière nous sommes sortis pour récolter quelques suspects. Rentrés à 9 heures, nous sommes repartis en reconnaissance pour rentrer dans l'après-midi. Nous remettons ça demain, cela ne nous fait pas de mal et nous change les idées.

Pour passer le temps, je viens de me mettre à l'équitation. Cela me rappelle le temps où j'en faisais chez Jean-Pierre.

Digression : Jean-Pierre est le meilleur copain que je n'ai jamais eu à Sidi-Bel-Abbès. Je suis allé à ses obsèques le cœur brisé le 3 mai 2010. Il me faisait monter à cru sur le dos d'un vieux



▲ *Défilé du 14 juillet 1957 à Bordj-de-l'Agha*

Photos de René Hervé et Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Progression dans le djebel*



cheval placide qui tirait la carriole de son père qui faisait vivre sa famille grâce à une douzaine de vaches qui mangeaient de la luzerne cultivée dans un champ irrigué d'un hectare. Je dis bien un hectare, il n'y avait pas en Algérie que des riches colons.

Tous les lieutenants s'y sont mis ou presque et je ne suis pas le plus cloche. Le lieutenant Mollet qui monte admirablement à cheval nous conseille.

Remarque : Les chevaux, un gris pur sang qui avait fréquenté les hippodromes et un alezan anglo-arabe, avaient été saisis chez un notable algérien des environs qui était passé à la rébellion. C'était des bêtes magnifiques vives, nerveuses et explosives, difficiles à maîtriser. Une fausse manœuvre, un peu de relâchement et c'était un galop échevelé en tout terrain autour du Bordj. Il y eut quelques chutes spectaculaires. J'eus droit une fois à une série de ruades provoquées par l'attaque d'un chien. A l'heure actuelle, je me demande encore comment j'ai fait pour ne pas tomber ce jour là.

Le commandant Pouget était intéressé par nos essais équestres d'autant plus qu'il envisageait de mettre en place une harka à cheval.

Température : Je crois me souvenir que nous avons relevé sous les tentes aux heures les plus chaudes des températures approchant les 60 degrés.

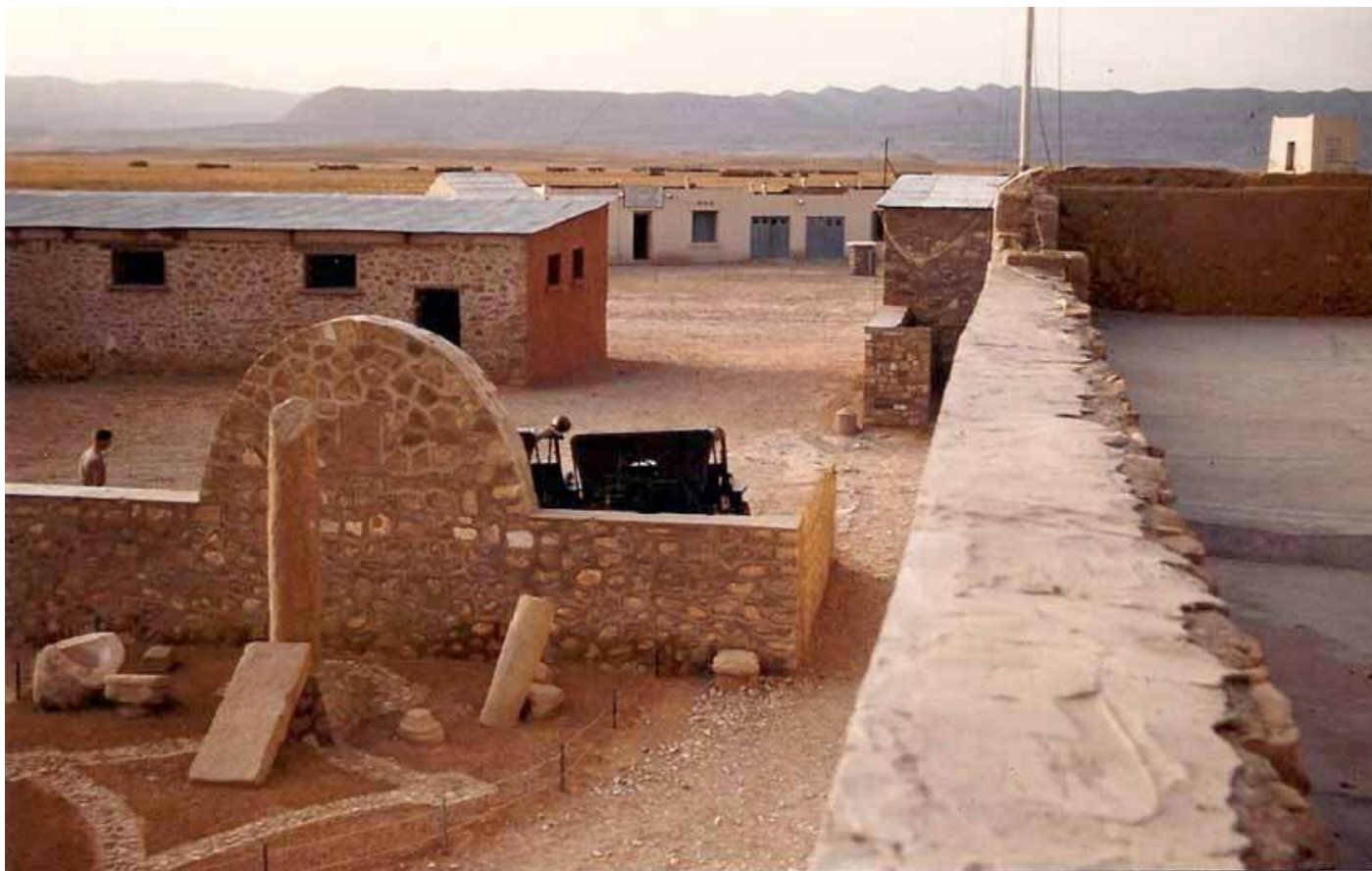
Les hommes de troupes essayaient de faire la sieste sous les arbres du verger abandonné qui jouxtait le Bordj. Les aspirants et les sous-lieutenant se réfugiaient dans la maison arabe où logeait le sous-lieutenant Picandet. En raison de ses murs épais et de son toit recouvert d'une bonne épaisseur de terre, il y faisait une fraîcheur toute relative. Nos chambres recouvertes de tôle ondulée étaient à peine moins chaudes que l'intérieur des tentes.

Bordj-de-l'Agha - 20 août 1957

Ces derniers jours nous avons effectué quelques fouilles dans la région mais sans succès. Hier, la pluie a fait une brève mais violente apparition ce qui fait que le temps s'est légèrement refroidi en particulier vers midi aujourd'hui. Nous protégeons un groupe d'ouvriers qui réalisent des travaux sur une piste, je m'étais mis torse nu à l'ombre d'un arbuste, je n'ai pas pu tenir ainsi et il a fallu que je remette ma veste de treillis. Je suppose que c'est assez rare ici et que le fait doit se renouveler rarement.

Remarque : À propos des chevaux, le chef de chantier des travaux sur la piste est un Pied-Noir exubérant et vantard, il sait tout faire mieux que tout le monde. Il voit que nous montons à cheval, il prétend que l'alezan est plus rapide que le pur-sang, à condition que ce soit lui qui le monte. Des paris sont ouverts, le bouche à oreille fonctionne. Une bonne centaine de troufions, tous grades confondus, vient assister au spectacle. Le lieutenant Mollet monte le pur-sang. Les deux cavaliers s'éloignent d'un bon kilomètre, le départ leur est donné, le lieutenant Mollet arrive avec plusieurs longueurs d'avance.

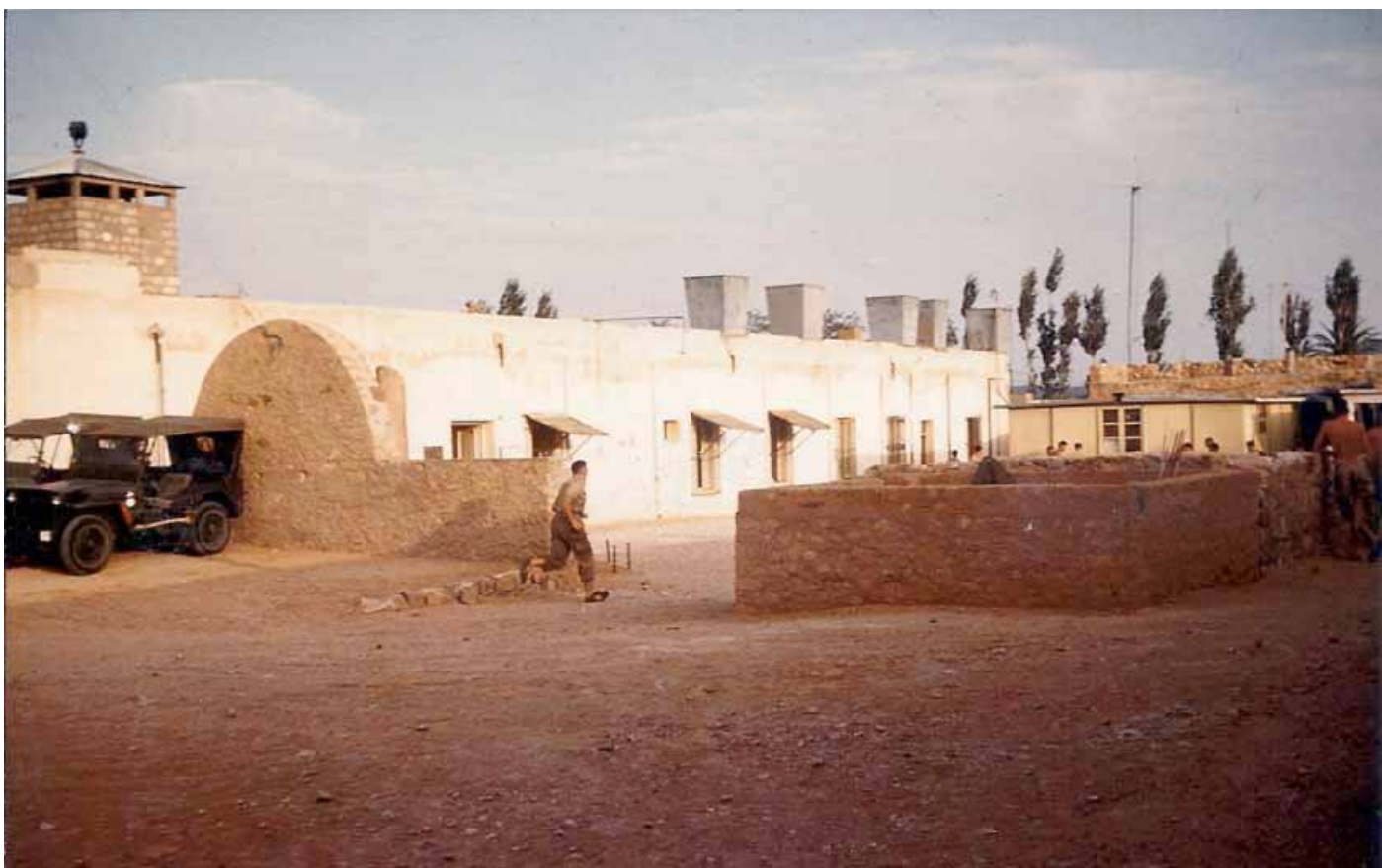
Le chef des travaux qui a perdu une somme rondelette en arrivant second est furieux, pour nous montrer qu'il est tout de même un bon cavalier, il décide en arrivant vers les spectateurs d'arrêter presque sur place son cheval lancé à pleine vitesse. Le cheval freine des quatre fers, le cavalier non. Il passe par-dessus l'encolure, effectue une gracieuse courbe d'une belle amplitude dans les airs et s'affale lourdement comme un crapaud sur le sol sec et caillouteux du terrain de foot-ball. Stupeur de l'assistance, inquiétude, puis rires, quolibets, moqueries de toutes sortes lorsque l'homme se relève, il a bien quelques écorchures, mais c'est surtout son amour-propre en a pris un sacré coup. Il suit piteusement le docteur qui le conduit à l'infirmerie pour soigner les plaies.



▲ *Bordj-de-l'Agha. Au premier plan, le monument du souvenir, puis le foyer et l'école au fond*

Photos de René Hervé. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Le PC de Bordj-de-l'Agha*



Bordj-de-l'Agha - 23 août 1957

Je continue à faire du cheval et hier soir j'en ai fait tellement que je me suis tout raclé la peau des cuisses et des mollets. Aujourd'hui, j'en serai quitte pour me passer du talc avant l'équitation.

Et maintenant le gros boum !

La France est en ce moment en pourparlers avec le MNA : Nous les mettons de notre côté. Il y a une bande d'environ 1 500 hommes qui grenouille dans la région. Leur chef est un dénommé Bellounis. Elle est ravitaillée et armée par notre pays et elle fait la guerre au FLN.

Plusieurs accrochages se sont produits et le FLN en est sorti vaincu. Les journeaux ne sont pas au courant de cet état de fait. Ici, la compagnie d'Aïn-Rich a vu un élément de cette bande et a fraternisé avec eux.

Pourvu que cela ne nous retombe pas sur le nez. Je vous demande de garder cette nouvelle pour vous, sachant cela vous ne serez pas étonnés d'apprendre la nouvelle officiellement un de ces jours. J'ai autre chose d'important à vous raconter: il paraît que le bataillon va déménager pour aller à Castiglione.

Remarque : À l'époque, Castiglione est une station balnéaire sur la méditerranée pas loin d'Alger. Nous nous voyions déjà sur la plage, nous subodorions d'aimables rencontres avec de jolies filles. À nous les sorties à Alger, le retour à la civilisation. Le Bataillon était en émoi.

Encore un tuyau crevé, nous resterons à Bordj-de-l'Agha plage et ses environs.

Bordj-de-l'Agha - 27 août 1957

Quant aux menus de la popote de notre mess, j'aime mieux ne pas en parler car je commence à en avoir assez, nous mangeons toujours la même chose. Je me suis débrouillé et par l'intermédiaire d'un copain de la Compagnie de livraison par air, nous allons avoir de temps en temps du poisson de mer.

Pour les graines de fleurs, cela tient toujours. À propos de menus, Maman expédie-moi la recette du riz au poulet avec au besoin dans le prochain colis quelques épices. Si tu as des idées au sujet d'un plat facile à faire et surtout bon, envoie-moi aussi la recette, cela nous changera.

Lundi, j'ai accompagné dans les environs un chef MNA (Si Larbi, Si Miloud ?) qui faisait une tournée de propagande dans la région et probablement une recherche de renseignements concernant des sympathisants FLN. Il était lui-même escorté par une vingtaine de « cocos » (dans notre famille, un coco bel œil était une personne à l'air patibulaire, rien à voir avec le même mot désignant dans certains milieux des militants communistes) qui le suivaient dans un car brinquebalant. Tout s'est très bien passé, mais je n'étais pas rassuré.

Première remarque : Arrivé avec le grade d'aspirant à Ben-S'Rour, j'avais aussitôt été bombardé popotier du mess officier. Les copains avaient apprécié mes efforts pour améliorer l'ordinaire.

A Bordj-l'Agha, le popotier est un jeune aspirant fraîchement nommé qui n'a pas l'habitude du commandement. Il a été nommé (je crois me souvenir) à la compagnie des services et a une fonction administrative. Il est brave au possible et ne peut ni ne veut sanctionner quiconque.

La 2/584 doit être à Bordj-de-l'Agha depuis un mois lorsque notre popotier nous présente la facture de restauration, plus que gonflée, elle est exorbitante. C'est un tollé général, ce que nous devons régler est inversement proportionnel à ce que nous avons mangé et bu.

Le commandant Pouget est celui qui râle le plus fort. Je vous dois donc quelques explications : La coutume veut qu'un aspirant n'ait rien à déboursier pour la nourriture améliorée de la popote, ce sont les autres officiers qui prennent en charge le supplément de la somme versée pour lui à la

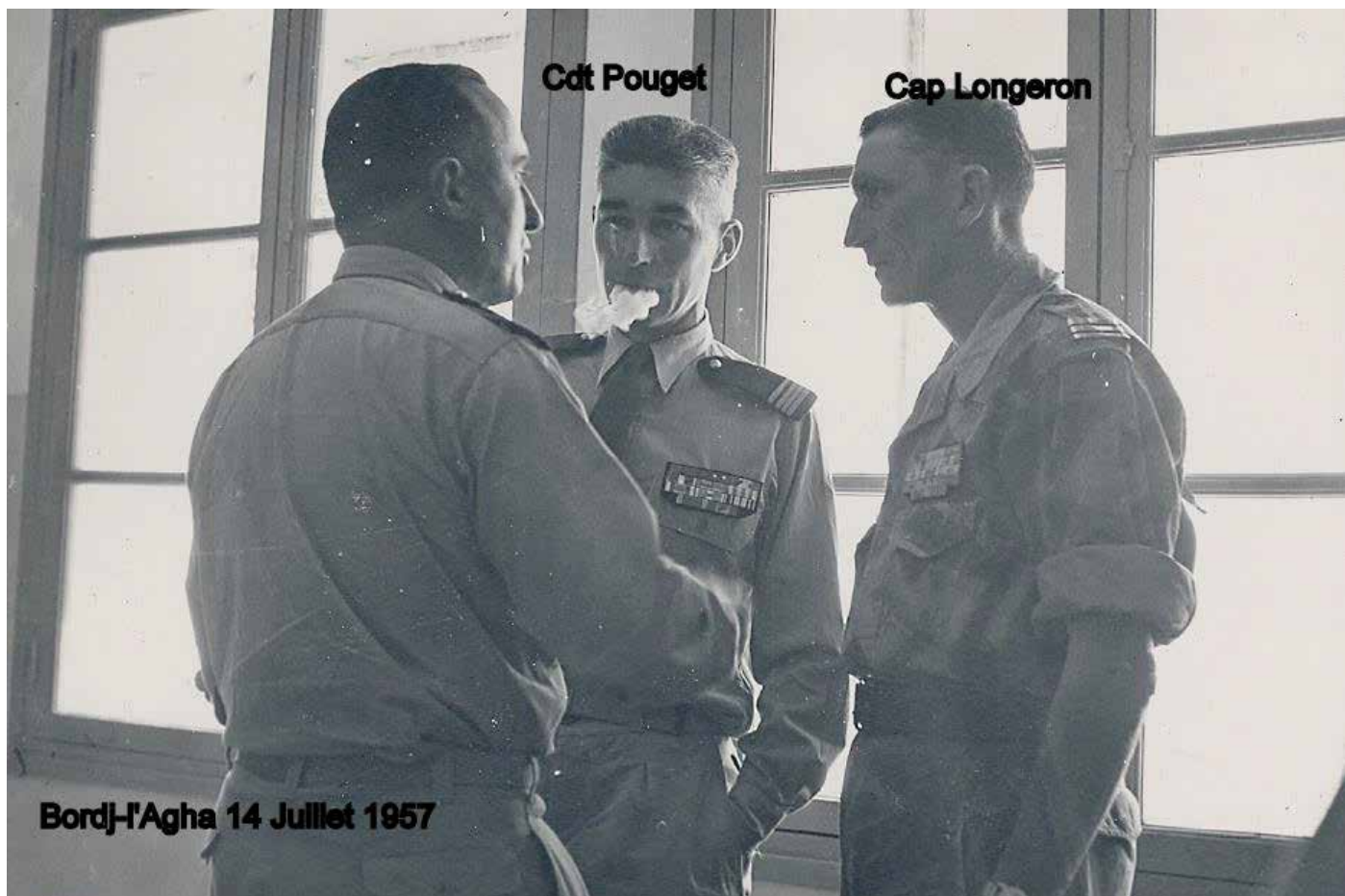


▲ *Le lieutenant Mollet, Si Miloud (du MNA), le commandant Pouget et un Harki*

Photos de Michel Bergandi et Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT)

▼ *Camion du MNA*





Commandant Jean Pouget, chef de bataillon du 584^{ème} Bataillon de marche du Train

popote par l'officier gestionnaire (somme égale à celle réglée pour la nourriture d'un homme de troupe). Les sous-lieutenants payent moins que les lieutenants, les lieutenants moins que les capitaines, etc. Le *popotier* a un barème qu'il applique. Le plus gradé, qui a une paye plus conséquente que les autres, est celui qui règle la facture la plus importante de la popote. C'est ce qui arrive à notre commandant.

C'est cependant très démocratique.

Une longue discussion s'engage entre nous, nous essayons de comprendre pourquoi la note est si conséquente.

Tout y passe : Prix d'achats des marchandises ? Manque de compétences du cuisinier ? Préparation de nourriture en trop grande quantité d'où gaspillage ? Trop d'achats ? Copinage des subordonnés ? Nous tournons en rond.

Le commandant Pouget qui n'est pas homme à s'éterniser sur un sujet aussi terre à terre pose directement au lieutenant Testud une question :

— *Testud, vous qui y étiez, qui était le popotier à Ben-S'rour, en étiez-vous content ?*

Testud répond ;

— *C'était André Amadeuf et il donnait satisfaction.*

La décision du patron est immédiate et sans appel : Amadeuf vous voilà *popotier* de Bordj-de-l'Agha. J'essaie bien de passer la fonction à un autre, mais rien à faire pour lui faire changer d'avis. Je vire aussitôt de la cuisine de la popote tout un panel de braves troufions qui venaient prendre leurs repas ou des extras payés par les officiers.

Ils font presque tous parti de la compagnie de commandement et des services et sont copains du cuisinier, de son aide et du serveur qui eux mangent la même nourriture que les officiers. La



▲ Hélicoptère en H-34

Photos de Paul Seveau. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ Départ en permission en Noratlas



simple menace de les faire muter dans une section combattante fait que je ne les reverrai plus dans les parages.

Vous avez lu que dans une lettre à mes parents, je sollicite l'envoi de recettes et d'épices, ce doit être le début de ma fonction de *popotier*.

La CLA 2 (Compagnie de livraison par air du Train) est basée à Blida, c'est elle qui assure notre ravitaillement, soit directement par avion, soit par parachutage. Le brigadier-chef Garcia que j'ai eu sous mes ordres comme chef de rame au GT 513 et avec qui j'ai toujours eu d'excellentes relations est le responsable de notre ravitaillement par avion à la CLA 2. A chaque atterrissage, je lui donnerai de l'argent afin que la semaine suivante il nous apporte du poisson : Sardines fraîches, rougets, dorades, mais aussi toutes sortes de denrées introuvables à Bou-Saâda.

Le cuisinier apprit à confectionner des plats particuliers de la cuisine pied-noir et se promit de les faire connaître quand il aurait terminé son service militaire.

Le mois suivant, la facture de la popote redevint normal à la grande satisfaction des participants. Je gardai ma charge jusqu'à mon départ en permission libérable, le 1^{er} décembre 1957.

Seconde remarque : Quand je fus chargé avec ma section d'escorter le groupe de MNA, je ne fus pas enchanté, mes hommes non plus. Nous nous demandions comment aborder la suite des événements.

Ma décision fut vite prise :

Ma jeep derrière la voiture du chef MNA, un groupe de combat derrière moi dans un 6/6 devant le car, le deuxième groupe de combat dans le second 6/6 derrière le car.

À chaque arrêt devant une mechta, les deux groupes de combat sautaient à terre aussitôt, les fusils-mitrailleurs mis en batterie prenaient en tenaille le car et ses occupants avec ordre d'ouvrir le feu en cas du moindre mouvement hostile.

Finalement, nous revînmes à Bordj-l'Agha sans problème.

Bordj-de-l'Agha - 3 septembre 1957

Vous n'avez pas reçu de courrier par l'avion de samedi. En effet, je suis allé à Bou-Saâda pour escorter Si Larbi, un chef MNA. En même temps, j'accompagnais le convoi de ravitaillement ce qui fait que j'ai passé les journées de vendredi et samedi à Bou-Saâda. Je suis parti précipitamment et je n'ai pas pu vous écrire.

J'ai une montre qui vient d'Allemagne, elle marche bien, n'est pas vilaine et me coûte 6 000 francs (le sous-lieutenant Laquel s'était rendu en Allemagne pour ramener au Bordj un renfort de 60 à 80 hommes. Nous en avons profité pour lui demander de nous ramener ce dont nous avons besoin. Il avait même ramené un jeune berger allemand pour le lieutenant Testud).

La température ici commence à fraîchir. Nous avons eu quelques orages ces temps derniers, cela nous change un peu du sable.

J'ai recommencé à m'entraîner et à faire du sport pour préparer l'examen d'entrée du CREPS.

Dans le prochain colis, je serais heureux que vous y mettiez mes chaussures à pointes avec les pointes de rechange, ainsi que les caoutchoucs mousse pour m'éviter les talonnades lorsque je saute (je n'avais donc pas renoncé à mon projet de devenir prof de gym).

Je demande à papa de m'expédier du fil de pêche, des hameçons comme ceux que nous employons à Sidi-Bel-Abbès, une ou deux petites plumes ainsi qu'un peu de plomb. Le tout m'est nécessaire pour attraper des barbeaux dans le tout petit barrage situé à quelques centaines de mètres du Bordj en allant vers Aïn-Rich.



▲ *Le Foyer de Bordj-de-L'Agha. Photos de Paul Seveau. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT*

▼ *Le colonel Katz, futur Boucher d'Oran, et le commandant Pouget*



Les barbeaux : Avec le sous-lieutenant Jean Jouhate, nous étions des fanatiques de la pêche en rivière. Ayant appris que des barbeaux peuplaient le barrage, nous décidâmes de joindre l'utile à l'agréable. Nous irions à la pêche et alimenterions la popote en poisson frais. Avec deux branches de peuplier coupées sur un arbre planté au bord de l'oued et le matériel de pêche que mon père m'expédia, nous fûmes fin prêts.

Nous pêchions pendant que deux ou trois sentinelles surveillaient les environs.

Les premières séances furent fructueuses. Puis subitement plus rien. Les barbeaux ne mordaient plus quels que soient les appâts présentés.

Un copain, sous-lieutenant à la 3/584, nous donna l'explication de nos bredouilles répétées. Ayant appris qu'il y avait du poisson dans le barrage, lors d'une ou plusieurs liaisons entre Aïn-Rich et Bordj-de-l'Agha, des éléments de la 3/584 avaient balancé des grenades dans le barrage et pris en se baignant les poissons assommés par les explosions.

Une curiosité : Le contingent d'hommes que le sous-lieutenant Laquel a convoyé depuis l'Allemagne arrive à Bordj-de-l'Agha. Ils sont logés dans de grandes tentes presque à l'extérieur du Bordj. Ils sont pris en main par des gradés expérimentés qui vont les recycler pendant une quinzaine de jours environ, peut-être plus (53 ans après, la mémoire peut avoir des failles). En effet, beaucoup d'entre eux étaient secrétaires, plantons, conducteurs, cuisiniers, etc. et non formés au métier de fantassin.

Un programme rigoureux leur est appliqué, entraînement journalier à la marche, séances de tir, maniement d'armes, démontage et remontage des armes, réglages et nettoyage des dites armes, tactique, etc.

La brève mais intense histoire du bataillon leur est enseignée, afin qu'ils s'imprègnent de nos valeurs. Ensuite ils sont dispersés dans les compagnies en fonction des besoins de celles-ci.

Je récupère un nouvel arrivant. C'est un solide gaillard aux cheveux blonds, il a un corps d'athlète, des muscles saillants. Je ne me souviens plus de son nom. S'il lit ces lignes peut-être se reconnaîtra-t-il ? Il cultive ses muscles journellement au moyen de toute une batterie de sandows. Cela n'échappe pas aux anciens de la section qui le surnomment aussitôt *Gonflette*.

Dès la première sortie avec la section, *Gonflette* traîne lamentablement. Nous sommes obligés de l'attendre tous les quarts d'heures. C'est fastidieux, mais on ne peut absolument pas le laisser seul dans la nature.

Aux sorties suivantes, cet état de fait perdure, je me fais houspiller par le commandant de compagnie parce que ma section est à la traîne. J'ai une conversation personnelle avec mon traînard, je lui suggère qu'il se fatigue trop avec ses élastiques et je lui ordonne fermement d'arrêter ses exercices de musculation, ce qu'il fait sans objection car c'est un gars obéissant, très gentil et très poli. À la sortie suivante, bien qu'il se soit reposé, il est encore derrière. Avec mes chefs de groupes de combat nous en parlons lors d'une pause, chacun ayant donné son avis, je prends une décision.

J'appelle *Gonflette*, je lui confisque son fusil et je l'avertis que s'il ne peut ou ne veut pas nous suivre, nous ne nous arrêterons plus pour l'attendre et qu'il risque de se trouver seul en présence d'un fellagha qui lui sera armé.

Ce jour-là, *Gonflette* ne nous lâcha pas d'une semelle, ne se sentant plus en sécurité sans son arme, il suivait le mouvement de très près. Il nous avait donné la preuve qu'il pouvait nous suivre. À la patrouille suivante, il récupéra son arme et devint un excellent voltigeur.



▲ *Revue de la 2^{ème} Compagnie par le capitaine Jolivet*

Photos de René Hervé. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Les prisonniers et les soldats lavent leur linge*



Bordj-de-l'Agha - 6 septembre 1957

Pour moi rien de changé, sinon que la température s'est rafraîchie. Mercredi nous avons fait une patrouille dans les environs et hier des travaux de piste. Il semble qu'avec la fraîcheur les opérations vont reprendre, mais rien ne semble certain pour le moment. Avec les copains nous discutons sérieusement de la libération, en effet nous sommes cinq sous-lieutenants de ma classe au bataillon.

PS : En ce moment je surveille une souris qui farfouille dans mon garde-manger. Je vais lui installer un piège.

Bordj-de-l'Agha - 10 septembre 1957

Quant au moral n'en parlons pas, ça va de mieux en mieux au fur et à mesure de l'approche de la libération.

Depuis lundi dernier, nous n'avons pas chômé. Patrouilles dans le Messad dans tous les sens. Je ne sais pas ce qui s'est produit, mais la bande à Bellounis a mis les voiles. On se demande encore pourquoi. Quand je pense que l'on aurait pu en occire 3 000 assez facilement, cela me laisse rêveur.

J'ai reçu votre lettre du 2 septembre avec les recettes du riz au poulet et ce matin le colis contenant toutes les épices pour les réussir. J'ai apporté tout cela au cuisinier de la popote en espérant qu'il s'en servira bien. Maman tu es toujours pareille ! Telle la mère poule avec tes conseils de prudence. Sois sûre que je me méfie sérieusement.

Pour les colis, je crois qu'il faudra envoyer les épices à part, car elles ont donné mauvais goût aux gâteaux secs et je crois qu'il en est de même pour le cake.

Je continue à faire du sport, ici le bataillon a acheté un poids, un disque et un javelot, ce qui me permet de passer le temps un peu mieux qu'avant.

Bordj-de-l'Agha - 17 septembre 1957

Vous devez vous demander ce qu'il m'arrive car vous avez dû vous rendre compte qu'il y a un trou dans le courrier. Comme entre temps j'ai reçu vos lettres, j'en ai quatre ce soir sur ma table.

Je vois que Sidi-Bel-Abbès s'agite et devient de plus en plus Texas-City (des civils français avaient été victimes d'une série de mitraillages).

Les Bellounistes qui avaient disparu ont fait une réapparition. Cependant nous nous méfions toujours autant d'eux.

J'ai acheté un appareil photo et une cellule photo-électrique, je vais pouvoir faire des photos en couleur. Je vois déjà Maman s'exclamer.

La période des orages bat son plein et nous sommes gâtés en ce moment. Cela ne nous fait pas de mal car nous avons besoin de la pluie.

Jeudi soir nous avons fait pas mal de choses entre autres une patrouille pour rechercher les troupes bellounistes.

Jeudi vers 23 heures, nous avons été réveillé en sursaut par des fellaghas qui nous ont offert un petit festival de 40 à 50 coups de feu. Le sous-lieutenant Mazet, responsable de la section mortiers, a fait aussitôt arroser l'endroit d'où venaient les tirs. Ces messieurs n'ont pas apprécié la plaisanterie, ils ont pris la fuite d'autant plus vite que plusieurs sections sont sorties pour leur courir après et en particulier le peloton blindé.

Comme j'étais de protection du Bordj, le lendemain, j'ai effectué une patrouille avec mes hommes. Nous avons retrouvé des traces que nous avons suivies dans un oued sur environ 5 à 6 km. Nous

avons fait jonction avec la section Jouhate qui venait à notre rencontre. Cette section avait effectué une embuscade de nuit au col de Medjedel, elle devait rentrer en camion, mais en raison des circonstances elle avait ratissé le terrain en venant vers nous. Elle était exténuée et surtout assoiffée, nous avons partagé notre eau avec eux.

Les tireurs de la veille n'étaient que quatre, ils avaient tiré d'un creux d'où il leur était impossible de nous atteindre, d'autant plus qu'entre leur position et le Bordj il y a 400 mètres d'arbres fruitiers.

Vendredi le bataillon est parti en opération du côté de Djelfa dans le djebel Amour. Nuit à Tadmit, accrochage samedi toute la journée. Accrochage qui va me valoir une citation (Croix de la Valeur militaire), je vous raconterai cela plus tard. Nuit sur le terrain, heureusement que j'avais traîné mon duvet toute la journée. Dimanche fouille, nuit à Aïn-el Amora, lundi retour au bercail.

Remarque : L'accrochage que je viens d'évoquer a eu lieu au djebel Mokna. Nous avons dû nous absenter de Bordj-de-l'Agha une semaine environ, peut-être plus. J'avais dû écrire à l'avance ma lettre du 10 septembre.

Le 15 septembre nous suivons en convoi une piste afin d'aller fouiller un djebel. Était-ce le Mokna ou un autre ? La piste est ouverte par des EBR du 1^{er} REC. La 2/584 est la compagnie de pointe du bataillon ce jour là, ma section est la section de pointe de la compagnie. Nous avançons lentement, une explosion violente nous fait sursauter. Un des EBR vient de sauter sur une mine, une de ses roues est arrachée, heureusement son personnel n'est pas en trop mauvais état, je crois me souvenir qu'il y a quand-même une jambe cassée.

Nous sautons des véhicules et nous mettons en protection de chaque côté de la piste. Ordre est donné à la 2/584 de s'emparer d'un surplomb broussailleux qui nous domine d'une centaine de mètres et d'où sont partis quelques coups de feu.

Le lieutenant Testud me lance en éclaireur dans l'aventure avec ma section, la compagnie nous emboîte le pas. La pente est très raide, avec le voltigeur de pointe Foisnel, un gars sympathique, nous nous engageons dans un sentier de chèvre et nous relayons tous deux en tête pratiquement en courant pour essayer de prendre les tireurs à revers. La section suit d'une manière admirable. Arrivés sur un petit plateau, nous nous trouvons à une vingtaine de mètres d'un fellagha debout qui cherche à savoir ce qui se passe, Foisnel hésite à tirer, je me saisis de son fusil, je tire et moi qui suis un excellent tireur, je manque notre homme (était-ce l'émotion, pas facile de tuer un homme de sang froid, ou bien étais-je tout simplement essoufflé et j'ai bougé au moment de tirer ?). Le fellagha à son tour nous tire dessus et nous rate, un tir nourri de la section qui nous suit le met définitivement à terre.

Plusieurs de ses compagnons s'enfuient, nous les poursuivons, deux d'entre eux au moins sont blessés, nous récupérons des armes de guerre (fusils Stati), nous arrivons au sommet d'un éperon rocheux. Nos hommes et les gradés de la Compagnie sommes chauds comme des bouillottes et prêts à aller de l'avant. Il nous suffirait de descendre d'une vingtaine de mètres et de remonter vers le sommet du djebel Mokna assez boisé à cet endroit. A ce moment là rien ni personne n'aurait pu nous arrêter.

C'est alors que l'ordre nous est donné, par le colonel du 1^{er} REC qui dirige l'opération, de stopper notre progression et d'attendre sur place. Va s'ensuivre pour le reste de la journée une suite d'ordres et de contre-ordres invraisemblables. Les Commandos de l'Air hélicoptés en bouclage sont accrochés sévèrement. Un tir d'artillerie est demandé, accepté puis annulé parce que les avions vont intervenir.

Les avions ne peuvent pas mitrailler parce que ceci ou cela, les mortiers ne peuvent pas tirer parce que le colonel survole le djebel en hélico pour paraît-il analyser la situation.

Une vraie pagaille. C'est le bouquet quand nous entendons à la radio qu'un élément à pied de la Légion a un blessé grave (balle dans le ventre) et que son chef demande une évacuation sanitaire d'urgence par hélicoptère. Voici la réponse du commandement :

– *Donnez le numéro du peloton, le nom et le grade du blessé.*

Son chef :

– *Peloton x, Légionnaire Untel*

Commandement :

– *Pas d'hélicoptère, le colonel en a besoin, évacuation à bras d'homme.*

Le blessé aurait-il été évacué en hélico s'il avait été gradé ? Tout le laisse supposer.

L'après-midi traîna en longueur dans la plus grande confusion, une section parachutiste du Premier Choc de Calvi, qui avait la particularité de servir de contact étroit avec les Bellounistes et qui avait une grande autonomie d'action, lança de sa propre initiative une attaque sur notre gauche. Personne ne la soutenant, l'assaut tourna court, la nuit arriva et nous la passâmes sur place, dévorés par la soif car contrairement aux jours précédents, il avait fait chaud dans la journée.

Au petit matin, sur notre insistance, un hélicoptère nous apporta une maigre quantité d'eau et des rations. Il nous fallut fouiller le terrain toute la journée, la bande s'était enfuie, nous arrivâmes épuisés le soir au point de rendez-vous avec les véhicules.

Quelques jours avant cette opération, le commandant Pouget m'avait proposé de rester dans l'Armée afin d'y faire carrière, mon comportement lui plaisait. J'avais été flatté et perturbé par la confiance qu'il me manifestait. Je me sentais bien au 584^{ème} BT. J'hésitais à prendre une décision. La pagaille organisée du djebel Mokna me dégoûta à jamais de l'Armée et fit que dans les jours qui suivirent je refusai sa proposition.

Pour rire maintenant :



Je porte une superbe moustache, explication ci-contre

Le lieutenant qui dirige les transmissions doit partir en permission. C'est un excellent copain, il a le cœur sur la main et il se met en quatre pour nous rendre service avec son équipe pour réparer un poste radio personnel, pour nous donner des piles usagées mais qui peuvent encore alimenter un petit appareil.

Début septembre, il décide de laisser pousser sa moustache. Les deux ou trois premiers jours elle est peu visible. À la veille de partir pour l'opération décrite ci-dessus, alors que les officiers sont au milieu du repas, le commandant Pouget, qui doit être de mauvaise humeur ce jour là et qui a tendance parfois à prendre un peu notre transmetteur pour tête de Turc, se rend compte que la moustache de notre ami est bien visible.

Il le prend à parti devant l'assemblée médusée, lui reprochant de ne pas avoir demandé l'autorisation de se laisser pousser la moustache. L'intéressé est sommé vertement de se raser dès le lendemain.

Sitôt le commandant parti, tous les sous-lieutenants et lieutenant du Bordj, y compris le toubib (Ameil ?) qui n'ont pas admis ce dictat d'un autre âge décident de se laisser pousser la moustache. Le lendemain, alors que nous sommes en opération pour au moins une semaine dans les environs d'Aflou, nous exposons notre décision aux copains des autres compagnies qui décident de nous emboîter le pas.

Nous rentrons au Bordj. Après nous être toilettés, nous arrivons au popote rasés de près mais avec nos bacchantes naissantes et bien visibles.

Tête du commandant Pouget ! Nous nous attendons à une réaction musclée. Rien ne vient, il fait semblant de ne rien voir. Finalement, je crois qu'il fût à la fois surpris par notre comportement et pas mécontent de voir la solidarité et l'esprit de corps qui nous unissait. La moustache des sous-lieutenants et des lieutenants deviendra, après le béret kaki, une sorte de particularité du Bataillon, particularité dont il n'était pas peu fier.

La moustache perdura jusqu'à mon départ pour la vie civile. Cette tradition se poursuivit-elle par la suite ?

Bordj-de-l'Agha - 21 septembre 1957

Hier soir, nous avons eu une séance de cinéma. Deux films au programme: Piedalu au centre d'accueil et Trois télégrammes, deux vieux films qui nous ont fait quand même passer un moment agréable.

Vous envisagez d'acheter une maison en France, je crois que ce ne serait pas une mauvaise idée. Avec tout ce qui se passe en Algérie en ce moment nous ne pouvons qu'être pessimistes.

Ici rien de changé, je vais faire une lettre au copain de Blida pour qu'il me fasse expédier par avion pour la popote quelques produits introuvables ici.

Bordj-de-l'Agha - 24 septembre 1957

Dimanche après-midi au lever de la sieste, avec mon camarade de chambre (sous-lieutenant Jean Jouhate), nous avons monté deux lignes de pêche. Nous avons trouvé des branches de peuplier qui serviront de cannes. C'est un peu lourd, mais ça tient bon.

En quelques instants nous étions au barrage. Après avoir tâtonné pendant une heure, nous avons trouvé un bon emplacement. Pendant l'heure qui a suivi nous avons sorti chacun une dizaine de poissons allant de 200 à 500 grammes. Nous avons remis cela hier soir et ça a marché. Nous aurons donc de temps en temps de quoi nous amuser.

À part la pêche rien de neuf, des petites patrouilles, des travaux de piste à surveiller et le calendrier de la Quille à mettre à jour.

Bordj-de-l'Agha - 27 septembre 1957

Un petit mot pour vous donner de mes nouvelles qui pourraient être meilleures si je n'avais pas une petite crise de foie qui me taquine depuis deux jours. Rien de grave et j'espère être remis dès demain.

À part ça rien de neuf par ici, nous sommes sortis en opération de nuit il y a trois jours, cela n'a rien donné. Je suppose que c'est là que j'ai pris froid sur la digestion, ce qui a occasionné mon mal.



Lieutenant Mollet, officier de renseignement, assassiné par le F.L.N le 27 septembre 1957

Remarque : Je crois me souvenir, sans être certain de la date, que c'est ce jour là que nous avons monté une opération de concert avec une centaine de Bellounistes.

Ils étaient arrivés au Bordj dans l'après-midi. Nous étions partis avec eux directement à pieds de Bordj-de-l'Agha pour nous rendre de nuit au djebel Kora pour y déloger une katiba du FLN qui nous avait été signalée par les Bellounistes. Je fus surpris de voir, plutôt d'entendre, avec quelle discrétion ils se déplaçaient. Ils étaient muets, pour s'arrêter ils provoquaient un léger claquement de doigts entre le pouce et le majeur, pour repartir, une légère tape sur l'épaule. Nous marchions en file indienne.

Notre compagnie et la leur étaient imbriquées l'une dans l'autre en une sorte d'alternance : deux ou trois Bellounistes suivis de quelques gars de chez nous et ainsi de suite. Nous étions en confiance de part et d'autre après que le 584^{ème} BT ait fait plusieurs sorties sans incident avec eux.

Nous avons marché rapidement pendant une ou deux heures, j'avais très chaud, la pause fut assez longue, je sentis le froid de la nuit me saisir.

À partir de là, jusqu'à 10 heures du matin, les vomissements et la diarrhée ne me quittèrent plus. Je ne sais comment je pus arriver au sommet du djebel Kora. Par une grande chance pour moi, le nid était vide.

En cas d'accrochage, je crois que j'aurais été totalement inefficace. Je me demandais comment j'allais faire pour redescendre à pieds. C'est alors que le commandant Pouget eut la bonne idée d'arriver au sommet en hélicoptère. Un simple regard de sa part lui fit comprendre que j'étais à bout. Il me fit évacuer jusqu'aux camions où nous attendait notre toubib qui me fit aussitôt une piqûre d'atropine, me posa une perfusion et me fit rapatrier en ambulance à l'infirmerie car j'étais complètement déshydraté.

Le commandant, qui avait envie de faire de l'exercice ce jour-là, décida de rentrer aux camions avec les marcheurs.

Bordj-de-l'Agha - 2 octobre 1957

Avant que de répondre à vos lettres, il faut que je vous donne de mes nouvelles.

Nous avons passé dimanche et lundi en opération sans autre résultat que deux ampoules sur mon coup de pied.

Hier je suis allé à Bou-Saâda pour effectuer une escorte, j'ai pris un excellent repas à l'hôtel Transat.

Ce matin, ma section arrange la piste d'aviation, je vais aller la surveiller afin que les gars ne fassent pas de bêtises par excès de zèle.



▲ ▼ *L'école de Bordj-de-l'Agha*

Photos de François Thomann et Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



Pour le 11 et le 12, nous attendons la visite du général Chappelle qui commande tout le Train de France. Je sens que nous allons faire pas mal de maniemment d'armes ces jours-ci.

À part cela rien de neuf, sinon que le MNA de Bellounis est toujours dans la région et qu'il grignote peu à peu tous les FLN du coin.

Pour ce qui est de l'accrochage, je suis tout simplement monté avec ma section sur un petit piton tenu par des fellas qui ont décroché lorsque nous sommes arrivés sur eux.

La section en a occis un et récupéré des armes, ce qui me vaut une citation et la Croix de la Valeur militaire. J'en ai été le premier tout étonné.

Hier, j'ai ramené le vaguemestre de Bou-Saâda, ce qui fait que nous allons recevoir des colis aujourd'hui.

J'ai reçu une lettre de Georges, il va bien et vous donne le bonjour.

Georges : Georges M. était un ami, nous nous étions connus dès l'âge de cinq à six ans, son père était un lieutenant de la Légion qui s'était particulièrement distingué lors de la conquête du Maroc. Nous avons fréquenté la même école puis le collège. Nous correspondions régulièrement. Georges s'était engagé quelques mois avant que je parte au service militaire. Il était maréchal des logis-chef dans une unité de Dragons, il s'était trouvé nez à nez en opération avec un fellagha armé d'une mitraillette. Georges avait tiré le premier avec sa carabine USM1. Bien que gravement blessé par plusieurs balles, le fellagha lâcha sur Georges tout le chargeur de sa mitraillette. Par chance, la rafale passa au-dessus de sa tête. Convaincu que l'USM1 avait une force d'impact insuffisante, j'emprunterai désormais une MAT 49 en cas d'hélicoptère.

Georges, avant 1962, passa officier après avoir suivi les cours à Coëtquidan. Nous nous sommes perdus de vue à cette date à partir du moment où tous les Français d'Algérie sont rentrés en catastrophe en métropole. Pour moi c'est encore une grande peine à ce jour, malgré de multiples recherches je n'ai pas retrouvé Georges.

Remarque : J'ai totalement occulté à mes parents l'assassinat, le dimanche 29 septembre 1957, du lieutenant Mollet, notre officier de renseignements, pour qu'ils ne s'inquiètent pas davantage pour moi.

Le lieutenant Mollet était pour nous tous un excellent camarade, sa mort nous toucha énormément. Il était, par ses actions de renseignements efficaces, un ennemi potentiel à éliminer par le FLN. Dans son livre, le commandant Pouget attribue à la 2/584 l'arrestation des assassins présumés. Les suspects ont été arrêtés en réalité par l'adjudant-chef Saillard, je suis formel sur ce point. Ils sont repérés, je crois, par la section du sous-lieutenant Laquel qui est trop loin pour intervenir, l'adjudant-chef Saillard qui patrouille dans les environs avec son scout-car est informé de la direction prise par les fuyards. Il fait un détour, leur coupe la route, saute à la volée de son blindé pistolet au poing, leur fait face en les menaçant de son arme. Les deux fellaghas, armés chacun d'une mitraillette (l'un d'une MAT 49 et l'autre d'une mitraillette allemande Smeicher) lèvent les bras, Saillard les désarme et les dirige vers le scout-car où ils sont pris en charge par l'équipage du blindé.

Saillard s'aperçoit alors qu'il n'avait pas de chargeur dans son pistolet !

Comme quoi la vie vous joue de drôles de tours. Le soir, Saillard racontait encore l'arrestation, il paye pas mal de tournées tellement il était heureux d'être encore en vie.

Ce jour-là, avec ma section, nous avons effectué un bouclage large et des fouilles de mechtas à plusieurs kilomètres du Bordj, dans la direction de Ben-S'Rour.

Bordj-de-l'Agha - 4 octobre 1957

En fait du froid, nous sommes au régime pluie et vent en ce moment et l'on peut dire qu'il ne fait pas très chaud surtout dans nos chambres à la toiture en tôle ondulée ce qui fait que sitôt après avoir mangé le soir je me glisse dans les couvertures afin de ne pas avoir froid.

Je ne manque donc pas de sommeil en ce moment.

J'ai bien reçu les deux Equipe (journal sportif), cela fait plaisir car il n'y en a pas d'autres au Bordj et on se les passe religieusement.

Calme plat pour l'instant.

Bordj-de-l'Agha - 9 octobre 1957

Le secteur est toujours calme. Dimanche, j'ai fait confectionner un riz au poulet pour la popote. Nous nous sommes léchés les babouines.

Avant hier, il y a eu méchoui à la Harka à l'occasion de la fête du Mouloud. Le mouton était un peu coriace, mais il était tout de même mangeable.

Je ne sais si vous avez lu les journaux, ces jours-ci, au sujet de la libération de ma classe. La date officielle est prévue entre le 25 novembre et le 5 décembre, ce qui fait qu'au pire j'aurai encore 58 jours à faire ce qui me fera huit mois au Bataillon.

Le Bordj est en ébullition car la visite du général Chappelle se rapproche. Nous accélérons les nettoyages, les constructions en cours, on lave le linge, on brique, on bouche les ornières.

L'été s'en va de jour en jour et la température se rafraîchit surtout la nuit. Heureusement que les journées sont belles. Mes moustaches poussent avec vigueur et lorsque je passe ma main dessus j'ai l'impression de toucher une brosse à dents, tellement les poils sont raides.

Dans quelques minutes je vais aller casser la croûte, pour trois nous avons deux perdreaux, ce qui est plus que raisonnable.

En ce moment, j'ai un appétit de loup inassouvi. Depuis quinze jours j'ai repris du poids, je suppose que la fraîcheur y est pour beaucoup, ainsi que le repos.

Les perdreaux : Le commandant Pouget adorait chasser. Comme il était matinal, il lui arrivait au lever du jour de partir chasser dans les environs du Bordj accompagné de deux ou trois Harkis qui assuraient sa protection. Il revenait vers huit heures avec plusieurs perdreaux qu'il déposait à la cuisine de la popote. A neuf heures, pour le casse croûte, nous avions du perdreau au menu ce qui était plus agréable à déguster qu'une tranche de saucisson ou un œuf sur le plat.

Bordj-de-l'Agha - 11 octobre 1957

Enfin l'avion est venu et nous avons reçu le courrier.

Pour le poisson du barrage, ça mord toujours mais il est très fade. Cela ne vaut pas celui que nous pêchons à Sidi-Bel-Abbès. La dernière fois, lorsque nous sommes allés pêcher, nous avons préparé une pâte avec de la mie de pain et du camembert. Les barbeaux se sont jetés sur les appâts.

En attendant, je fais toujours popotier et cela se passe assez bien. Je dois m'en tirer honorablement, car tout le monde est content.

Mon foie s'est remis dans le droit chemin et je suis en excellente santé en ce moment, à tel point que je me couche à 21 heures pour me réveiller péniblement à 6 heures 15.

Ce soir, avec mon camarade de chambre (Jean Jouhate), nous avons mis en portefeuille le lit du troisième sous-lieutenant (Jean Laquel) de la Compagnie. En ce moment nous attendons les résultats de notre intervention.

Ici tout est calme pour l'instant. Nous ne sommes pas sortis cet après-midi, j'ai emmené les fusils lance-grenades de la compagnie au champ de tir, afin qu'ils se familiarisent avec ces engins nouveaux pour eux. Ils n'étaient pas trop rassurés, mais tout s'est bien passé.

Remarque : Journée de détente par excellence, on chasse l'ennui et l'on s'occupe comme on peut.

Bordj-de-l'Agha - 15 octobre 1957

Voilà 24 mois que je débarquais à Marseille pour aller à Tours. Comme le temps passe. Il me semble que c'était hier. Cependant la libération n'est plus aussi lointaine qu'il y a deux ans.

Toujours en bonne santé. A part cela pas grand chose à dire sinon que nous devons partir en opération hier et que tout a été reporté.

Nous attendons des ordres mais la nouvelle n'a pas l'air de se confirmer.

Je vois que Sidi Bel-Abbès a souffert pour la première fois d'une vraie flambée de terrorisme. J'en ai pris connaissance par les journaux. D'après ce que j'ai lu, les lascars ont été arrêtés. J'ai parcouru la liste des blessés et des morts, je n'y ai pas trouvé des noms de ma connaissance. Je ne comprends pas qu'il n'y ait pas encore à Bel-Abbès des chicanes avec contrôle des véhicules comme cela se fait un peu partout.

Général Chappelle : Est-il venu au Bordj ? La compagnie effectuait-elle un ratissage lorsqu'il est venu ? Je ne retrouve pas trace de son passage, ni dans mon courrier ni dans mes souvenirs.

Bordj-de-l'Agha - 19 octobre 1957

Nous devons partir en opération mais comme le temps est mauvais, je crois que cela est remis.

Ici la vie continue son bonhomme de chemin.

Je suis promu au grade de commandant de compagnie tout au moins provisoirement, pendant l'absence du lieutenant Testud qui est parti pour huit jours de permission à Oran.

J'ai pas mal de travail, mais cela se passe bien.

Hier soir, je suis sorti avec ma section en embuscade de nuit. A part la fraîcheur, tout s'est très bien passé. Je ne risquais pas d'avoir froid, j'avais le pull ainsi que ma cachabia. J'avais tout à fait l'air d'un bédouin.

La semaine prochaine, je pense me rendre à Bou-Saâda afin d'y passer une visite médicale avant la libération.

Remarque : En l'absence du lieutenant Testud, c'est le sous-lieutenant de carrière Laquel qui aurait dû assurer l'intérim et nom moi plus jeune dans le grade. Où était-il ? Avait-il été chargé d'une mission ou était-il malade ?

Bordj-de-l'Agha - 25 octobre 1957

Me voilà rentré au bercail après exactement une semaine passée dehors. En tout 30 km à pieds et 1 000 km en véhicule.

Nous avons été poursuivis sans arrêt par la pluie et le vent, les pistes étaient coupées, il nous a fallu faire un détour immense pour rentrer.

Partis le samedi 19, nous avons passé la nuit à Bordj-Douis, au sud de Djelfa. Dimanche, opération sur les lieux de l'accrochage du mois dernier (djebel Mokna).

Nous n'avons rien trouvé, mais nous nous sommes fait copieusement doucher par l'eau du ciel. Le soir, nous avons couché à côté de nos véhicules et il a plu toute la nuit. Le lendemain, nous avons remis ça, toujours rien. Là-dessus, départ pour Aflou où nous avons passé la nuit de lundi à mardi sous une pluie battante.



▲ *En opération.* Photo de René Hervé. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Le sous-lieutenant Amadeuf en jeep*



S-L André Amadeuf à Bordj-l'Agha

Mardi matin, impossible de circuler sur les pistes, nous sommes descendus à Tiaret toujours sous la pluie. Nous avons couché à la Jumenterie (haras d'élevage). Comme il faisait presque nuit lorsque nous sommes arrivés, je n'ai rien vu de Tiaret. La région est assez accueillante.

Mercredi, nous avons fait route sur Djelfa en passant par Paul-Cazelle.

Jeudi, repos à Djelfa.

Nous devons continuer, mais il a fait si mauvais que nous sommes rentrés aujourd'hui. En somme, une vraie ballade touristique. Je suis en bonne santé et nullement déprimé en raison du mauvais temps. En arrivant au Bordj aujourd'hui, j'ai trouvé mon remplaçant, c'est un aspirant qui a 16 mois de service. Il n'est pas très enchanté d'avoir atterri ici, mais il fera comme moi, il s'adaptera, tout au moins je l'espère pour lui. Demain je sortirai avec lui pour le mettre au courant.

Quant aux moustaches, je vais les garder au moins un mois après avoir été libéré. Nous avons parié avec les copains que si l'un de nous se rasait les moustaches avant la date prévue, il en serait pour payer aux autres une caisse de champagne.

Je ne peux vous dire si elle me va bien, mais ce qui est sûr c'est que je commence à avoir l'habitude de la porter.

Remarques : Je suppose que nous avons parié de conserver les moustaches jusqu'au 31 décembre 1957, ma permission libérable commençant le 1^{er} décembre.

Outre mon remplaçant, je dus expliquer à un lieutenant d'active, fraîchement promu à ce grade, comment nous fonctionnions en patrouille, embuscades et opérations. Je leur expliquai aussi comment utiliser les cartes et le système de quadrillages (abscisses et ordonnées) qui nous permettait de donner sur demande de l'autorité notre position sur le terrain. Je dus lui donner aussi les indicatifs radio des différentes compagnies, des différentes sections et celui du commandant.

Détails amusant : Lorsque j'étais élève EOR à Tours, un soir, j'étais chef de poste de la garde montante. A la place d'un à droite-droite, j'avais annoncé à gauche-gauche devant le mât du drapeau, la garde s'était retrouvée dos au drapeau pour présenter les armes.

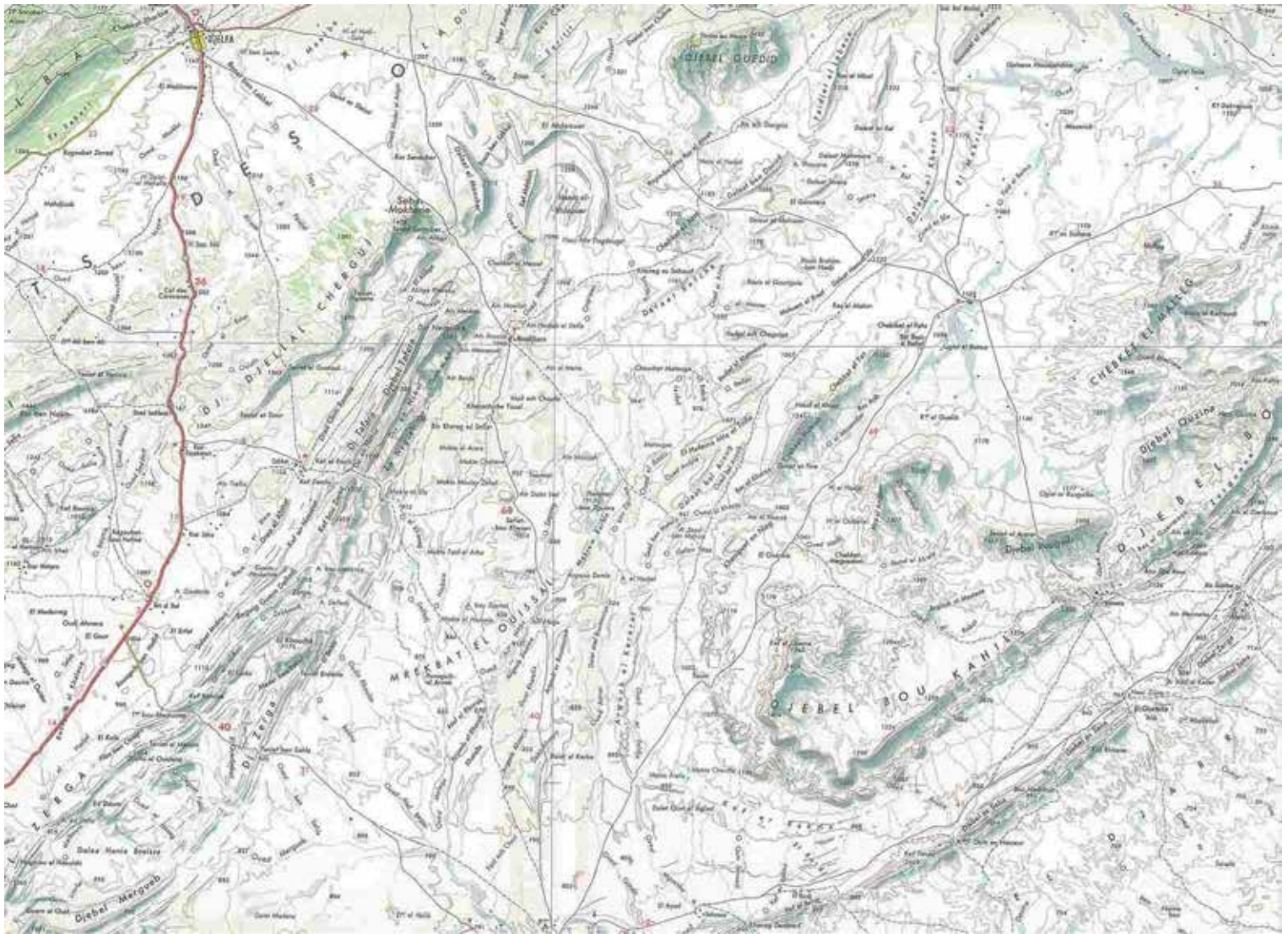
Le lieutenant d'active que je devais former était sous-lieutenant, officier de permanence de l'EAT le soir où je m'étais trompé en donnant des ordres et il m'avait assez sévèrement engueulé.

Je ne manquai pas l'occasion de lui rappeler le petit incident. Cela nous fit bien rire tous les deux.

Les jours suivants, je crois qu'il fut affecté à Aïn-Rich ou Aïn-Mellah.

Remarque : La semaine pluvieuse décrite ci-dessus fut horrible. Avec le sous-lieutenant Jean Jouhate nous nous installâmes pour dormir dans une remorque de jeep. Nous avons mis de la paille dans le fond de la caisse. Notre position n'était pas confortable dans la mesure où nous étions obligés de nous tenir en position fœtale pour dormir. La première nuit, alors que nous pensions être à l'abri de la pluie grâce à la bâche protectrice, nous fûmes réveillés par l'eau qui dégoulinait entre nous. La bâche servant de réceptacle devait bien contenir plusieurs dizaines de litres d'eau. Le liquide s'infiltrait au centre de la toile. Le remède fut trouvé en dressant au centre de la bâche une carabine USM1 qui nous servit de mât.

Les hommes de troupe n'ayant pas cette possibilité durent se protéger de la pluie en se servant de ces triangles de toile soi-disant imperméables qui servaient de poncho dans la journée et qui boutonnés par quatre devenaient une petite tente pour quatre gars, un fusil servant de mât. Ils eurent beau se confectionner des matelas faits de branchages ou d'alfa, ils furent trempés que ce soit par le haut ou par le bas. Paradoxalement il n'y eut aucun malade. Pas une bronchite, pas un petit rhume.



▲ La région sud-est de Djelfa et le fameux djebel Bou-Kahil

▼ Le 584^{ème} BT à Djelfa. Photo de Michel Bergandi. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



Quand nous rentrâmes à Bordj-de-l'Agha, nous fûmes accueillis en sauveurs. Le jour de notre départ, des permissionnaires rentrant de France avaient apporté avec eux le virus de la grippe. Presque tous les présents au Bordj étaient sévèrement malades, il n'y avait plus assez de personnel valide pour monter la garde. Le toubib avait été obligé de trier les moins malades ou les convalescents pour faire assurer le service.

Deuxième paradoxe : La semaine au froid nous avait tellement endurcis que pas un seul des participants à notre circuit touristique n'attrapa la grippe.

Bordj-de-l'Agha - 1^{er} novembre 1957

En ce moment, je suis dans ma chambre. Il est 19 heures 30 et le vacarme est du tonnerre, la radio marche, les copains racontent des histoires, nous discutons de tout et de rien mais surtout de la libération qui se confirme pour la fin novembre. Une bonne nouvelle pour vous, j'ai passé les consignes à mon remplaçant, désormais je ne vais plus sortir en opération.

Mercredi, je me suis rendu à Bou-Saâda pour y passer la visite médicale précédant la libération. L'appareil radio étant en panne, personne n'a passé la visite. Par contre, j'ai pris trois bons repas au Transat et subi 160 km de tape-cul.

En rentrant hier soir, j'ai appris que des bleus allaient arriver au bataillon et qu'il fallait un officier pour aller les chercher. Je me suis intéressé à la question et demain je prends l'avion pour Alger. De là, je recevrai des ordres afin de savoir si je pars sur la France en bateau ou en avion. Ma destination finale est Fribourg en Allemagne. Au retour, je dois embarquer le 13 à Marseille et je serai au Bordj dans les environs du 15 ou du 16 du mois. Je vais faire un petit voyage agréable, mais certainement fatigant. Si mon courrier se fait rare ne vous inquiétez pas.

J'ai reçu des nouvelles de Lunel, ils m'attendent mais certainement pas si tôt, je vais essayer de les voir en passant, je vous raconterai bientôt tout ça.

Le lieutenant Testud est rentré de sa courte permission assez mal en point. Il a eu la grippe doublée d'un abcès dans la gorge.

Remarque : Ayant passé les consignes à mon remplaçant, je n'avais plus de commandement, étant le seul dans ce cas de figure, j'étais libre et j'en avais profité pour me porter volontaire afin d'aller chercher la relève. Cette solution convint parfaitement au commandant.

Lunel (Hérault) - 8 novembre 1957

Ce matin, j'ai reçu la lettre de Maman du 6. Nous avons bien ri. Je pense que vous savez maintenant ce que je fais en France par ma lettre postée avant mon départ de Bordj-de-l'Agha. J'avais pensé qu'elle arriverait en même temps que la carte postale, dommage que ce soit le contraire qui se soit produit. Cela vous a retourné.

Ce soir je prends, à 21 h 30, le train pour Lyon, de là je changerai de train pour Mulhouse et Fribourg. Le 13 à Marseille, nous embarquerons pour Alger sur ce vieux clou de Sidi-Ferruch. Le détachement que je vais convoier prévu pour 100 gars a été ramené à 89.

Remarque : J'avais dû envoyer une carte postale mais d'où, Alger, Marseille, Lunel ? Je ne l'ai pas retrouvée avec les lettres.

Parti de Bordj-de-l'Agha le 2 novembre, je n'avais pas perdu de temps pour me rendre d'Alger à Lunel chez des amis de notre famille. Mon grand-père, tonnelier de son métier et originaire de Lunel (dans l'Hérault), avait eu un excellent ami tonnelier à Lunel. Ils étaient tous deux décédés depuis longtemps, mais leurs enfants et leurs petits-enfants, dont moi-même, avions gardé des relations privilégiées.



▲ *Le clairon, à 6 heures du matin*

Photos de Claude Faulet. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Le médecin, au premier plan*



Derniers souvenirs

À Fribourg, je pris en main le contingent de relève, je crois me souvenir que je leur présentais un petit topo sur nos activités, sur notre implantation, sur le climat et sur notre isolement.

J'insistai sur l'encadrement du Bataillon, sur la discipline et sur l'esprit de corps qui y régnait. Ils étaient intimidés, calmes et obéissants à tel point qu'à Lyon, alors que nous devions rester en gare pendant deux ou trois heures en attendant la correspondance pour Marseille, je les autorisai à faire un tour en ville.

J'avais constitué des groupes sous la responsabilité des plus gradés et tout se déroula pour le mieux. À Alger, ils reçurent de l'armement et quelques cartouches et je pense qu'un convoi de camions nous amena directement à Bordj-de-l'Agha.

Quelle fut mon occupation au Bordj jusqu'au 1^{er} décembre 1957, date de mon départ en permission libérable ? C'est le trou noir, mais je pense que je dû faire parti des gradés qui mettaient en condition les nouveaux arrivants.

La veille ou l'avant veille de mon départ définitif, je fis mes adieux à ma section qui partait en opération. Je restai seul devant l'entrée du Bordj, très ému, la larme à l'œil, j'attendis qu'elle disparaisse à l'horizon avant de regagner mon cantonnement. J'étais très triste tout comme le jour ou l'on perd à jamais un proche ou un ami très cher.

Je n'avais pas été volontaire pour venir au 584^{ème} BT. Finalement j'en étais devenu un membre à part entière et fier de l'être.



Le 30 novembre 1957, je fais mes adieux à ma section qui part en opération. Béret sur la tête, je suis à côté de mon remplaçant casqué devant nos Dodge 6x6

Souvenirs pêle-mêle

Les toubibs

Le premier que j'ai très peu connu et dont j'ai oublié le nom (Faure? Forré?) était extrêmement sympathique et bon vivant. C'était la joie de vivre personnifiée. Il avait soigné sur le terrain les premiers blessés du Bataillon après la prise de commandement du commandant Pouget et ce au mépris de tous les dangers et avec un courage qui tenait de l'admirable. Le commandant le traitait de fou inconscient tout en encensant son courage et son abnégation, il avait une grande admiration pour lui.

Le second avait remplacé le sous-lieutenant de réserve, il était lieutenant, il se nommait je crois Ameil et il était médecin militaire de carrière. Il fut, dès son arrivée, adopté par tous les officiers subalternes et mis dans tous les bons coups lorsqu'il s'agissait de faire une blague aux nouveaux arrivants. Je me souviens de l'arrivée de jeunes aspirants ou sous-lieutenants à la popote où l'un d'entre nous jouait le rôle du commandant. Un commandant aussi farfelu que possible, aux réactions, aux ordres et aux paroles déconcertants pour les nouveaux, tandis que le commandant Pouget, en veste blanche et une serviette sur le bras, assurait le service avec empressement et surtout une maladresse bien étudiée, le but étant de mettre dans l'embarras et hors d'eux les nouveaux arrivants au grand amusement de tous.

Notre nouveau toubib n'avait pas suivi de cours en ce qui concerne les armes et les explosifs, il eut droit dès son arrivée dans son antre à une grenade d'exercice au plâtre accompagnée, avant l'explosion, de grands cris : *Grenade ! à terre !* Il se releva doublement blanc. Pâle et blanchi.

Un autre jour, on glissa dans le trou de sa serrure un cordon Bickford allumé, pour lui faire croire qu'une bombe était à l'autre bout du cordon.

Il prit ces farces d'un goût douteux du bon côté et gagna ainsi notre estime.

Ma jeep

C'était une jeep comme toutes les jeeps, au GT 513 j'avais fait tellement de kilomètres au volant d'un engin similaire que je maîtrisais bien ce type de véhicule. Mon chauffeur au Bataillon étant novice me faisait compter tous les trous des pistes, souvent parce qu'il roulait trop doucement sur la tôle ondulée formée par les vents de sable.

Un jour où nous nous rendions à Ben-S'Rour, je pris le volant pour lui montrer comment rouler correctement. J'y allais gaiement, la voiture volait au dessus des ornières. Quelques jours avant il y avait eu de grosses pluies, je ne savais pas qu'une belle rigole avait traversé et creusé la piste. Je la vis au dernier moment. Freiner ? Trop tard. Nous risquions de piquer du nez et de nous retourner. J'accélérais à fond, l'avant voulut bien sauter la coupure, mais pas l'arrière qui tapa lourdement. Arrivé à Ben-S'Rour, je vis que la jeep n'était plus horizontale, l'arrière était surbaissé. En regardant de plus près, je m'aperçus que la courbure des deux lames maîtresses des ressorts avait été inversée. Nous rentrâmes à l'atelier vaille que vaille, les mécanos n'avaient jamais vu cela.

Quelques jours plus tard, nous roulons au milieu du massif du Messad, le chauffeur qui est maintenant au point suit la cadence. Un trou sur la chaussée lui fait donner un coup de volant pour l'éviter, il passe les roues de droite sur une petite touffe d'alfa qui paraît bien anodine, le côté droit de la jeep se soulève, je manque d'un poil d'être éjecté, de même pour l'occupant derrière moi. Un pneu a éclaté et le pot d'échappement traîne lamentablement sous la caisse. La touffe d'alfa cachait une grosse souche d'arbre. Après échange de la roue, nous rentrons au Bordj en échappement libre, nous étions à moitié sourds à l'arrivée.

Une autre fois, nous rentrons d'opération, sans crier gare, les roues motrices ne fonctionnent plus à l'arrière. Nous rentrerons avec la seule motricité avant. Tout va bien jusqu'au moment où nous devons traverser un oued. Les deux rives sont très raides, les véhicules qui nous ont précédés ont répandu de l'eau qui rend la montée boueuse et glissante, les roues avant de la jeep patinent, impossible de grimper. Après concertation avec le radio et le quatrième occupant de l'engin, nous nous asseyons tous trois sur le capot, les roues accrochent, ouf ! Le raidillon est franchi.

Le berger allemand du lieutenant Testud

J'adore les chiens, j'entraîne le petit le chiot qui a quelques mois à s'asseoir, à garder sur le haut de sa truffe un petit morceau de sucre qu'il surveille en louchant jusqu'à ce que je lui donne l'autorisation de le lancer en l'air pour le manger. Le lieutenant part pour une semaine en permission. Il me confie son chien. Quand il revient il est subjugué. Le petit chien est capable de monter et de redescendre l'espèce d'escalier raide comme une échelle qui conduit à la tour de garde centrale réservée à l'officier de permanence.

Le maréchal-des-logis

Un ancien maréchal-des-logis-chef de carrière a été rétrogradé (probable mais pas sûr), il est re-devenu maréchal-des-logis et il a été muté au bataillon par mesure disciplinaire (ce que je ne sais pas, d'autant plus que d'habitude il n'est pas sous mes ordres). Je suis officier de permanence, je couche dans la tour de garde, je dois effectuer plusieurs rondes dans la nuit et inspecter chaque fois tous les postes de garde.

Vers 23 heures, j'effectue une ronde, je ne croise pas le *margis* qui devrait être dans l'un des poste. Vers 1 heure du matin, je refais une ronde et demande à chaque sentinelle si le *margis* est passé mais personne ne l'a vu. Je refais un tour, il est introuvable.

Je me rends alors dans sa chambre, l'intéressé est dans son lit et en pyjama, s'il vous plaît, alors que pendant six heures il a pour consigne de circuler de poste en poste de garde pour stimuler les sentinelles. Je lui ordonne de prendre son service. Le lendemain, je suis obligé de faire un rapport. Le commandant, aussitôt au courant, convoque un conseil qui décide sur le champ de le rétrograder. Il se retrouve deuxième classe et il est muté aussitôt à la 3/584.

C'est un incident que j'ai mal vécu, mais la sécurité est primordiale en zone de risques que serait-il advenu de nous si tous avions fait comme lui ?

La mère du prisonnier

Un habitant des environs du Bordj a été arrêté et emprisonné car il a de grandes responsabilités dans la cellule FLN d'Oued-Chaïr et au-delà. Le service de renseignement n'a rien obtenu de lui, il meurt malencontreusement.

Ma section effectue dans les jours qui suivent une patrouille dans le groupe de mechtas d'où vient le prisonnier. Nous fouillons les maisons. J'entre dans l'une d'elle avec deux ou trois gars. Une femme assez âgée s'aperçoit que je donne des ordres et que je dois être le chef de patrouille. Elle s'avance en pleurant, elle gémit, me saisit les mains et parle, parle. Je ne comprends rien à ce qu'elle dit car bien que né en Algérie, ayant toujours vécu en ville européenne, je ne parle pas l'arabe.

L'interprète m'explique qu'elle me supplie de lui donner des nouvelles de son fils qui est emprisonné au Bordj. Quand je réalise qu'elle est la mère du prisonnier qui est décédé, je suis anéanti en voyant la douleur de cette pauvre femme. Je ne peux répondre à sa question. Piteusement, je lui fais répondre que je n'ai pas accès à la prison et que je ne peux pas la renseigner.

Je ne souhaite à personne de se trouver dans une pareille situation, c'est terrible et insoutenable.

La gnôle

Un groupe de permissionnaires de ma section vient de rentrer. Ce soir-là, comme je le fais souvent, je passe dans le dortoir. Un dégourdi qui rentre de Normandie me demande de trinquer avec lui et ses copains. J'accepte bien volontiers, il me sert un grand verre en pyrex (ces verres ventrus qu'on utilisait dans les réfectoires) presque plein d'un alcool qui a la couleur de l'eau. Je trempe mes lèvres dans le verre avec circonspection. J'ai la bouche en feu, ce qui est offert est offert, il faut assumer d'autant plus que tous les regards sont tournés vers moi. J'avale le tout puis j'affirme que j'apprécie et demande quel est ce type d'alcool et d'où il vient :

— *C'est du calva mon lieutenant, il vient de la propriété de mes parents.*

Je n'ai pas perdu la face et je viens d'acquérir une bonne dose de respect. Je quitte la chambrée et je vais vite me coucher car tout tourne autour de moi. Le bougre ayant apporté plusieurs bouteilles de son breuvage, j'évitais pendant plusieurs jours d'aller faire un tour dans la chambrée.

Repos

Nous avions peu de repos, même en dehors des opérations. Quand nous étions au Bordj il nous fallait améliorer le cantonnement, reboucher les ornières de la piste d'aviation, entretenir les armes, le linge et le matériel. Un jour sur deux ou presque, il fallait organiser des patrouilles à pieds dans les environs, si ce n'étaient les patrouilles, il fallait monter des embuscades parfois assez loin du cantonnement sans oublier les séances d'entraînement au tir. Quelques rares moments étaient consacrés à des parties de foot-ball ou à la pétanque Ajoutons à cela les tours de garde et l'écriture du courrier. Nous n'avions pas le temps de nous ennuyer.

Les munitions

La dotation en munitions pour l'entraînement au tir est plus que parcimonieuse. Il faut justifier les tirs et ramener les étuis vides pour pouvoir compléter les cartouchières.

Après un accrochage, certains chefs de section majeurent largement la quantité des munitions utilisées : cartouches de fusil, de mitraillettes, de pistolets, grenades à main ou à fusil. Une fois que chaque homme a sa dotation au complet, il nous reste du surplus que l'on utilisera pour l'exercice. Avec le sous-lieutenant Jean Jouhate, mon copain de chambre à Bordj-l'Agha, nous mettions en vrac dans ma cantine camouflée sous mon lit, un lot considérable de toutes ces munitions.

Si la cantine avait sauté, on n'aurait rien retrouvé de nos deux personnes. Quand nous avons été libérés, nous avons refilé le bébé et la combine à nos successeurs. Ont-ils fait comme nous ?

La carabine à infrarouge

À Ben-S'rour, la 2/584 avait reçu en dotation un fusil MAS 49 à lunette destiné à équiper un tireur d'élite. Après quelques réglages nous faisons sauter à chaque coup et à plus de 200 mètres une boîte de conserve de cinq litres.

Peu de temps après notre arrivée à Bordj-l'Agha, la compagnie fut dotée d'une carabine USM 1 avec lunette infrarouge. Elle n'était pas trop fonctionnelle car il fallait transporter en plus une sorte de sacoche contenant une batterie électrique d'alimentation. Néanmoins, nous pensions qu'elle pourrait être précieuse lors des sorties de nuit. Il fallait l'essayer rapidement. La nuit venue, le commandant Pouget entraîna avec lui les officiers présents au Bordj dans le verger situé au sud de notre camp où une cible avait été mise en place dans l'après-midi. À tour de rôle, nous pûmes nous familiariser avec cette nouvelle arme qui nous faisait découvrir jusqu'à environ 150 mètres un paysage fantasmagorique où dominait la couleur verte. Par contre, un homme ou un animal à sang chaud apparaissait nettement en rose ou en rouge selon la température que son corps dégageait. Chacun tira quelques cartouches, mais la batterie d'alimentation nous abandonna

car trop sollicitée. Par la suite, la carabine accompagna toutes les sections qui sortaient de nuit, le responsable de l'arme ayant pour mission de procéder, toutes les deux ou trois minutes, à un balayage circulaire rapide (pour ne pas épuiser la batterie) afin de savoir si nous étions éventuellement attendus ou suivis. Peu efficace en raison de son manque de puissance (je l'ai déjà dit) elle nous apportait un plus de sécurité non négligeable.

Quelques loisirs des officiers de la 2/584

Nous avons plusieurs manières de nous occuper.

La lecture des journaux que nous nous passions les uns aux autres nous occupait passablement. Nous possédions aussi chacun quelques livres préférés ou des livres achetés çà et là au gré de nos voyages, nous opérions alors comme avec les journaux.

Y avait-il une bibliothèque au Bataillon ? Si oui, je n'en ai aucune souvenance.

Lorsque nous n'étions pas en opération, nous consacrons la plupart de nos soirées aux jeux de cartes jusqu'à des heures avancées. Le lieutenant Primet nous avait initié à la canasta, nous en étions devenus des mordus. L'excitation du jeu nous donnait soif, nous buvions alors deux ou trois bières pour nous rafraîchir. Le dîner ayant été expédié entre 18 heures 30 et 19 heures, nous assouvissions une petite faim grâce à toutes les bonnes choses que nous recevions dans les colis qui nous étaient adressés. Dans la matinée, vers 9 heures, nous prenions un solide casse-croûte qui était presque un repas normal.

Lorsque j'étais entré à l'EAT je devais peser 63 kilos pour une taille de 1,765 mètres, ce qui m'avait valu d'être refusé en circulation routière parce que trop léger pour faire de la moto. Je pesais 68 kilogrammes en arrivant au 584^{ème} BT, quand je l'ai quitté j'en faisais 81. J'ajoute que je n'avais que du muscle, la vie trépidante que nous menions, la marche, le sport faisaient que nous ne risquions pas de faire du lard.

Cinquante-deux ans après

Lorsque j'évoque les souvenirs de mon service militaire c'est en premier lieu que je pense au 584^{ème} BT. Certes, j'ai fréquenté l'Ecole d'application du Train et le Groupe de transport 513, mais c'est dans ce Bataillon que j'ai eu le plus d'émotions, de souffrances, de joies, de peines et le sentiment de servir à quelque chose d'important.

Cependant je m'interroge et je me demande finalement à quoi a servi le sacrifice de trente-trois de nos frères d'armes morts au combat, à tout le sang versé par nos blessés sur les terres arides des djebels ? Toute cette douleur pour finalement aboutir au gâchis que l'on connaît.

La fuite en catastrophe vers la Métropole de toutes les familles françaises d'Algérie en raison des massacres divers et des enlèvements que cette population a subis pendant une grande partie de l'année 1962 et en particulier le 5 juillet 1962 à Oran où près de six cents européens disparurent dans des conditions atroces et inhumaines sous les regards atterrés de nos troupes impuissantes consignées dans leur cantonnement en raison des ordres donnés par le général Katz devenu commandant du corps d'armée d'Oran et appliquant à la lettre les ordres de neutralité venant de très très haut. Katz notre ancien colonel chef du COSA (Commandement Opérationnel du Sud algérien) pas ménagé du tout et considéré comme arriviste par le commandant Pouget dans son livre : *Bataillon RAS*.

Je n'oublie pas non plus les Harkis qui nous ont accompagnés. Que sont-ils devenus, ainsi que ceux qui avaient rejoint le 584^{ème} BT après mon départ ?

Je n'oublie pas non plus les populations algériennes qui ont subi des pressions de toutes parts et payé un lourd tribut à cette guerre dont les enjeux économiques et politiques nous dépassaient. Les historiens ont tout dit sur le sujet et je n'ai pas l'intention de m'étendre sur tout ce qui a été publié. Quand je pense au 584^{ème} Bataillon du Train, je ne peux m'empêcher de revoir, de sentir au-delà des grades qui nous séparaient, l'amitié et la complicité qui nous unissaient tous. Si dans certaines unités de l'armée les officiers de carrière regardaient avec condescendance les jeunes officiers de réserve, je n'ai jamais ressenti cela dans notre Bataillon. Ce fut peut-être la clef de notre détermination pour aller au combat.

Le commandant Pouget avait ses qualités et ses défauts, mais il nous commandait humainement avec assurance, perspicacité et surtout avec efficacité. S'il y avait eu au-dessus de lui des chefs dignes de ce nom, j'aurais probablement rempli et fait carrière dans l'armée. Ce ne fut pas le cas, le comportement de certaines vieilles badernes incompetentes me fit divorcer à jamais de la vie militaire, moi qui à l'âge de six ans voulait devenir... général !

Récit remanié légèrement avec ajouts de photos le 25 février 2015.

André Amadeuf



Je viens de faire mes adieux à ma section qui va partir en opération. Dernière vision de ma section avec qui j'avais vécu des épreuves inoubliables. En la voyant disparaître à l'horizon une intense émotion s'empara de moi, il me fallut plusieurs heures pour que je retrouve mes esprits !

Unité territoriale 383

Je fus rayé des contrôles le 7 janvier 1958 et je me retrouvais à Sidi-Bel-Abbès, affecté au Corps d'armée d'Oran. Je fus rappelé à l'activité au titre de l'Unité Territoriale 383 le 21 mars 1958. Je me présentai alors au commandant Tchernomazenco, commandant les Unités territoriales de Sidi-Bel-Abbès.

Les Unités territoriales avaient été créées par un Décret le 28 août 1955 suivi par des instructions du général Lorillot, commandant supérieur interarmées en Algérie, du 10 septembre 1955 et complétées par un nouveau décret le 13 octobre de la même année.

Comme au début de la conquête de l'Algérie, il s'agissait de faire participer la population européenne à la pacification. Les UT étaient chargées, en général, de surveiller et d'assurer la garde de certains bâtiments clefs comme les bureaux de poste, les tribunaux, les centres de communication, ainsi que des ouvrages d'art.

Dans certains cas rares, les UT pouvaient participer à des contrôles de population ou de véhicules sous la responsabilité de la police ou de la gendarmerie.

Quelques rares unités en Algérie furent spécialisées et participèrent activement à la lutte antiterroriste. Ce fut le cas d'une unité blindée, de deux unités d'aviation et d'un ou deux commandos. Sur une population européenne de 1 200 000 personnes, 200 000 hommes furent concernés par ces mesures. Nous étions militaires trois jours par mois. Toutes les classes sociales étaient mobilisées dès la fin du service militaire jusqu'à l'âge de 48 ans pour les hommes de troupe et les sous-officiers, les officiers pouvaient largement dépasser cette limite d'âge. Ce réservoir de soldats soulageait l'armée d'active qui pouvait ainsi mieux se concentrer aux opérations de maintien de l'ordre.



4 : M. MATTEI ? - 5 : Lieutenant DELORME - 6 : Capitaine ROUX - 7 : Commandant TCHERNOMAZENCO -
8 : Lieutenant AMADEUF

Le Train et les Bataillons de marche

Pour les lecteurs, mon récit : *Huit mois au 584^{ème} Bataillon du Train* aurait pu s'appeler : *Huit mois au 584^{ème} Bataillon de marche du Train* qui différencie totalement ce Bataillon de l'usage et missions des autres unités du Train des Equipages.

Un Régiment ou un Bataillon de marche est créé provisoirement, en vue d'opérations militaires, sur la base de recrutements non conventionnels qui peuvent être opérés par des prélèvements sur des unités régulières ou désorganisées comme pour le 228^{ème} RT qui fut dissous et reconstitué pour devenir le 584^{ème} Bataillon de Marche du Train. Ils peuvent être constitués de soldats restés en dépôt dans les casernes ou sortant des hôpitaux, de contingents de nouvelles recrues non formées ou de réservistes et enfin, par l'enrôlement de troupes coloniales.

Au 1^{er} novembre 1954, l'état-major général d'Alger, pour ses transports, disposait d'un Centre d'instruction du Train (CIT 10) installé à Beni-Messous, d'une Compagnie régionale de Transport (10^{ème} CRT) à Alger, de trois Escadrons (ET) stationnés à Constantine (25^{ème}), à Alger (27^{ème}) et à Oran (28^{ème}), d'une Compagnie de Circulation routière (CCR 210) basée à Beni-Messous, d'un Groupe de Transport (GT 520) basée à Beni-Messous, d'une Compagnie de livraison par air (2^{ème} CLA) basée à Sétif et de trois Compagnies d'auto-sahariennes (1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} CAST) basées dans les oasis de Laghouat, Ouargla et Colomb-Béchar. De trop faibles moyens pour un si vaste territoire.

L'afflux d'unités de toutes armes qui vont participer à la *pacification* va entraîner des besoins énormes de transport. D'où l'envoi ou la création en Algérie d'un grand nombre de Groupes de transports du Train équipés chacun de six pelotons de 20 camions (GMC ou Ford 598 WM).

Une mention spéciale pour le GT 513 aéroporté inclus dans la 25^{ème} Division aéroportée et le GT 507 (équipé de GMC) qui participera, bien que non aéroporté, à l'expédition de Suez en lieu et place du 513^{ème} équipé de camions Ford type 598 WM.

Après Suez, le 507^{ème} devint aéroporté et le 513^{ème}, toujours aéroporté, fut équipé de camions Simca-Ford à deux ponts moteurs et surtout aérotransportables et aérolarguables. Le 587^{ème} fut employé à la sécurisation des transports ferroviaires.

Ajoutons à ces unités les Compagnies de circulation routières 214, 219, 262, 263, 264, 269, 270 et 271.

De plus, des unités de transport saharienne au nombre de trois et deux compagnies de quartier général complétaient tout ce qui concerne le transport et la circulation routière

Pour quadriller le terrain, les troupes d'élites (Parachutistes, Légion étrangère) et les bataillons d'infanterie étaient insuffisantes en nombre. De plus, la pénurie de cadres d'infanterie endurcis et expérimentés fit qu'il fallut créer de nouvelles unités d'infanterie.

On vit fleurir les Commandos de l'Air, des bataillons et des compagnies de marche de l'Artillerie, des escadrons de Cavalerie pouvant combattre à pieds ou à cheval et des bataillons de marche du Train. A savoir : Les Bataillons de Marche du Train : 504, 519, 584, 585 et 587 qui, devenus de véritables bataillons d'infanterie, n'avaient plus rien à voir avec le transport routier ou la circulation routière.

Remarque : La deuxième compagnie du 584^{ème} Bataillon de marche du Train fut dotée de Dodge 6/6 et de jeeps afin d'intervenir au plus vite dans son secteur, sans attendre l'arrivée des camions de transport. Le 587^{ème} Bataillon fut employé à la sécurisation des transports ferroviaires (ouvertures des voies, protection statique ou roulante des trains).

Le commandant Jean Pouget



Extrait de *La guerre d'Algérie*, volume 2, *Le temps des léopards* par Yves Courrière :

Etre appelé ou rappelé en Algérie en ce début 1956 n'était pas de tout repos ni vraiment un plaisir. Les corps d'élite avaient des chefs compétents, le meilleur équipement, les meilleurs cantonnements.

Les appelés avaient en revanche tout l'inverse, on leur confiait des gardes sans intérêt avec des tenues en loques et, qui plus est, ils crapahutaient par tout les chemins la peur au ventre car personne n'avait prit la peine ni le temps de leur expliquer les événements ou de leur apprendre à se battre. Le camp d'Aïn-Rich, au sud de Bou-Saâda, était le plus flagrant exemple de la mauvaise volonté d'un encadrement idiot. On y avait parqué là environ 1 000 rappelés parisiens qui avaient saccagé une gare dans le trajet les menant à Marseille. Les officiers et les sous officiers avaient renoncé

JEAN POUGET



BATAILLON R.A.S.

ALGERIE

Presses de la Cité

Jean Pouget, né en 1920, sort de Saint-Cyr en 1942. Pendant l'occupation il rejoint le maquis du lieutenant Morel (Colonel Tom) en Haute-Savoie en décembre 1942, puis celui de Corrèze en 1944.

Entré dans la 1^{ère} Armée, il franchit le Rhin à la tête d'un peloton blindé de reconnaissance et il est grièvement blessé quelques jours avant l'armistice.

En Indochine, pendant qu'il est à l'état-major du général Navarre, il est parachuté, à sa demande, sur Dien-Bien-Phu alors que la bataille paraît déjà perdue. Fait prisonnier, il racontera ses souvenirs de captivité dans : Le Manifeste du camp n°1.

Il prend ensuite, en Algérie, le commandement du 584^{ème} Bataillon du Train à Bordj-de-l'Agha pour en faire au bout de quelques mois une unité d'élite. Il raconte brillamment cette aventure dans : Bataillon R.A.S.

Devenu civil, il est grand reporter au Figaro, et écrivain.

a donner quelque ordre et vivaient retranchés dans leur mess. On leur parachutait des caisses de ravitaillement et l'état-major essayait de les oublier.

Jean Pouget était parachutiste. Vers la fin de la bataille de Dien-Bien-Phu, alors que tout était fichu, il se fit parachuter sur le camp retranché pour y rejoindre ses camarades paras. A la chute du camp, ce fût les camps viets.

En arrivant à Aïn-Rich, Pouget traversa le camp sous les regards inquiets des rappelés.

— *Pas l'air commode le nouveau commandant.*

La tenue *léopard* ajustée au plus près du corps, le blouson largement ouvert sur la poitrine bronzée, les bottes de saut montant haut sur la cheville, la taille mince serrée par le ceinturon. Pouget en imposait.

Il rassembla tout le monde et devant le régiment dégrada plusieurs officiers et sous officiers.

— *Vous êtes indignes de votre mission, dégagez !*

Puis il se dirigea vers les cuisines qu'il jugea très sales. L'ignoble tambouille qui cuisait dans une gamelle sale fût jetée a terre d'un revers de main. L'adjudant responsable craignait que le commandant découvre qu'il se servait des fonds qu'on lui alloués pour nourrir les hommes afin de s'enrichir personnellement.

Pouget lui annonça :

— *Je ne vous demanderais pas vos comptes, ils doivent être aussi dégueulasse que votre cuisine, foutez le camp.*

Il désigna deux rappelés qui ricanait :

— *Je vous nomme sergent, deux sergents vaudront bien un adjudant comma ça, et faites nous de la bonne bouffe, elle sera la même pour vous que pour moi, l'intendant aura les ordres.*

Les rappelés commencèrent à voir d'un bon œil ce nouveau venu qui bouleversait leurs habitudes monotones, pourtant il restait encore pas mal d'hommes franchement hostile à Pouget :

— *On va pas se laisser avoir à tout ce chiqué !* Gueulait l'un d'entre eux.

Les autres approuvaient :

— *Oui c'est vrai la quille, la quille bordel !*

Pouget arriva dans le groupe, seul et sans armes, il se fit les trois plus énervés d'une seule châtaigne et les étendit KO, puis il sorti et ne leur adressa plus la parole jusqu'au lendemain. Au réveil le lendemain matin, il y avait du pain frais, du vrai café et de la confiture, le rassemblement fût ordonné.

Pouget s'adressa a son Bataillon :

— *Messieurs, je ne vous saluerai que quand vous ressemblerez à autre chose qu'à des clochards, si vous avez un peu de respect pour vous, allez vous laver, vous raser et vous habiller convenablement. Vous n'allez pas vivre comme des bêtes, vous devez être propre et je dois vous donner les moyens de vivre proprement. Je vous donne un foyer, vous aurez les fonds nécessaires et vous l'organiserez comme vous voudrez, pas un sous-officier n'y participera, vous n'avez qu'à élire deux types par compagnie.*

Quelques rappelés s'étaient mis au garde a vous, instinctivement. Dans la journée la plupart des hommes étaient lavés et rasés, les cheveux avaient été coupés. Pouget avait fait distribuer des treillis neufs.

Il expliqua à un lieutenant :

— *L'action psychologique c'est d'abord l'information, je veux qu'on écoute la radio, que des bulletins d'informations soient faits par les hommes, que nous organisions des conférences sur l'Algérie, sur les causes que défendent les fellaghas, sur les nôtres et que ce soit soigné ! Un officier qui vient expliquer à ses hommes pourquoi on fait la guerre en Algérie sans le savoir lui même, on l'envoie chier. Demain matin, tous les hommes et les officiers en armes, on part en opération à 5 heures.*

Les camions les conduisirent jusqu'à Djelfa ou Pouget alla saluer le commandant opérationnel pour le Sud-Algérien, Un secteur était tenu par un vieux colonel qui attendait là de passer général, en six mois il n'avait pas trouvé un rebelle dans le coin, alors qu'ils y faisaient ce qu'ils voulaient. À la sortie de l'entretien, Pouget s'aperçut que deux magasins avaient été pillés par ses rappelés. Il ne dit rien et rembarqua tout son monde dans les camions.

En plein djebel, par -12 degrés, il fit arrêter son convoi et annonça :

— *Deux magasins ont été pillés, je ne veux pas savoir par qui, il y a 120 km, on rentre à pied, ça vous réchauffera !*

Au cours de la marche, deux éclaireurs de pointe ramenèrent, un Musulman terrifié à Pouget. Il raconta que Si Ziane, un marabout menant la rébellion pour son propre compte, avait trouvé refuge avec ses hommes dans deux grottes toutes proches.

Ce fût la baptême du feu pour les rappelés, la fusillade fût brève mais intense et les hommes de Pouget anéantirent la bande sans une perte. Une section n'avait pas participé à l'assaut par lâcheté de son lieutenant. Pouget décida de jouer sa carte psychologique. Il désigna la section coupable :

— *Ici au Bataillon, nous n'avons pas besoin de saloperies comme vous, tous se sont battus comme des lions sauf vous, nous on prend les camions, vous dégagez, cinq cartouches par hommes et un bidon d'eau, vous n'avez plus votre place parmi nous.*

De retour à la caserne, Pouget fit faire des bérets kakis, que les hommes purent acheter et porter lorsque le commandant les en eut jugés dignes, c'était la rivalité entre ceux qui avaient le béret kaki et les autres. Il subsistait pourtant un noyau d'irréductibles, en passant avec un de ses lieutenants devant une tente, Pouget entendit :

— *Vous vous êtes laissés avoir comme des enfants de cœur, disait l'un d'eux à ses anciens amis. Vous me faites dégueuler, moi le commandant, je vais le buter, je vais me le faire au couteau.*

— *Conseil de guerre.* Murmura le lieutenant, celui là il est bon.

— *Restez tranquille, mon vieux.* Dit Pouget. *Laissez moi faire.*

Il entra sous la tente, les conversations cessèrent immédiatement. Dans un silence de mort, il se dirigea vers le rappelé et lui demanda.

— *C'est toi l'orateur ?*

Le jeune homme fit un signe de tête timide. Pouget lui balança alors une énorme paire de claques et conclut :

— *Deux baffes dans la gueule, c'est tout ce que ça vaut tes conneries.*

Puis il sortit sans ajouter un mot et ne reparla plus jamais de l'affaire.

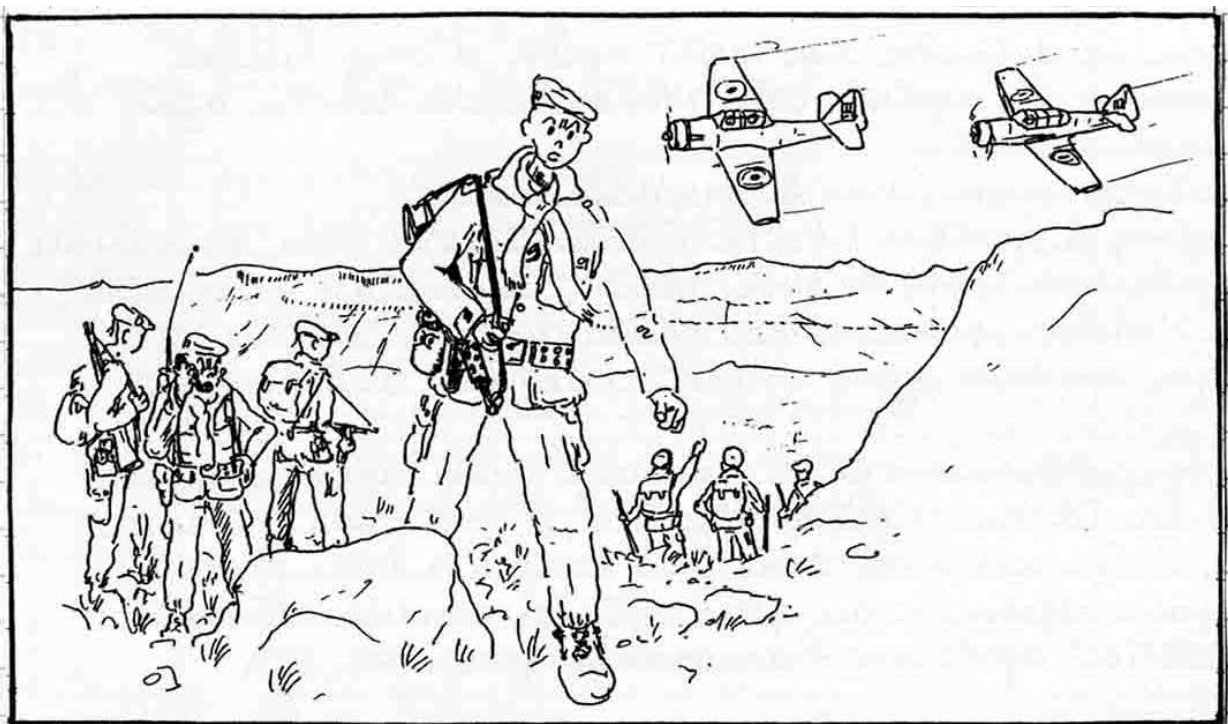
Celle-ci fit le tour du camp, tout le monde savait que le garçon risquait le tribunal militaire et la prison pour avoir menacé de mort un officier.

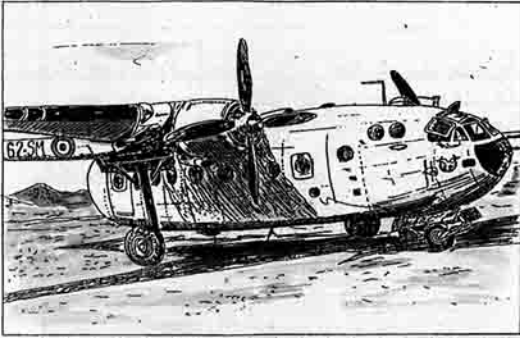
Ses hommes étaient conquis, ils adoraient Pouget.

Aviation à Bordj-de-l'Agha

Yves Augagneur a été soldat appelé au 584^{ème} BT en 1959. Il en a ramené un excellent livre de souvenirs : *Le temps de nos vingt ans* (Amazone), couvert de dessins exécutés de sa main, à la manière d'Hergé, dont voici quelques pages.

Passionné d'aviation et l'appareil photo toujours en bandoulière, il nous fait profiter des très bonnes photos qui suivent, prises sur l'aérodrome de Bordj-de-l'Agha.





"LE COURRIER"...

Une liaison aérienne est assurée deux fois par semaine par le groupe de transport "ANJOU"; elle apporte le ravitaillement frais et le courrier tant attendu par chacun de nous.

Une certaine effervescence règne au bordj "c'est le jour de l'avion"; c'est aussi celui du rendez-vous avec les liaisons de nos trois postes dispersés dans le secteur.

Dans "les piaules" (chambres), quelques-uns s'activent joyeusement; ils partent en "perm" (permission) pour une trentaine de jours, après plus d'un an de leur incorporation directe en Algérie. Par contre, ceux qui

arrivent ici après douze mois de service en France ou en Allemagne ne peuvent prétendre à cette "faveur". En 1958, le service militaire est de dix huit mois, mais à cause des événements, nous sommes maintenant vingt quatre, voire trente mois! et notre libération peut toujours être remise en cause suivant la situation. Avant son arrivée annoncée par radio, tout un dispositif est mis en place pour assurer la protection de l'avion, un Nord-Atlas 2501 pendant le temps de son escale. Enfin, il apparaît étincelant au soleil, le train sorti; il amorce sa descente pour se poser et s'immobiliser près du bordj en bout de piste. Aussitôt, à l'arrière, ses deux grandes portes s'ouvrent pour le déchargement des avions, le courrier est récupéré par le vaguemestre qui assure après triage sa distribution dans les compagnies.

Comme il se doit, l'équipage est toujours bien accueilli au bar et au mess des sous-officiers; il nous apporte des nouvelles de l'extérieur. Deux heures plus tard, de nouveau l'avion fait rugir ses deux puissants moteurs pour s'arracher de la piste, soulevant un énorme nuage de sable; il prend très vite de la hauteur; une dernière fois, des saluts s'échangent avant qu'il ne disparaisse à l'horizon au dessus des monts des Ouled-Nail, en direction d'Alger. Merci aux équipages qui prennent souvent des risques pour se poser au lieu de larguer le ravitaillement qui dans ce cas arrivait à terre en mauvais état; les tomates n'appréciaient pas ce type d'atterrissage!



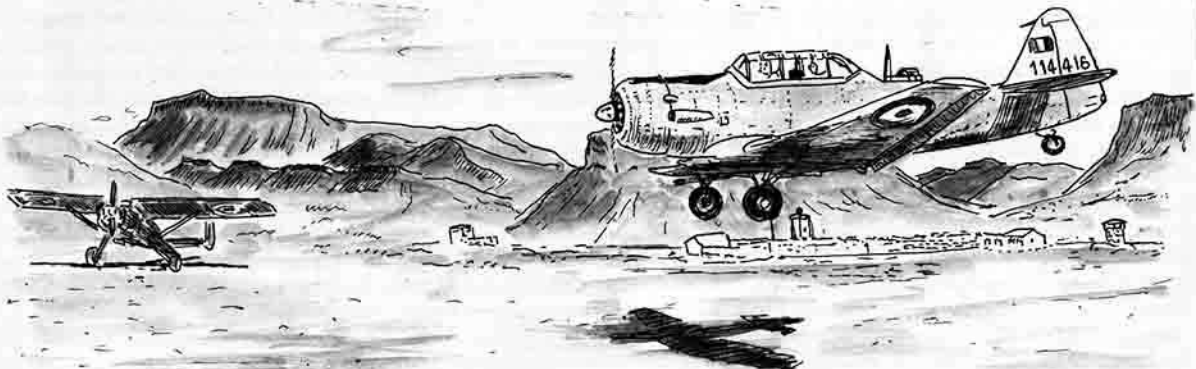
26

"OPÉ" HÉLIPORTÉE ...

Dans huit jours je suis libérable, aussi je ne participe plus aux opérations; c'est une tradition au bataillon! J'assume les services au bordj, ce qui soulage un peu les copains.

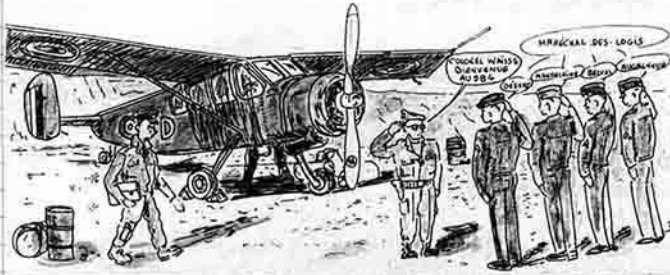
Depuis les opérations du printemps 1959, le secteur est relativement "calme" mais cette "paix" reste fragile, elle est à nouveau troublée avec le drame récent de notre camion qui a sauté sur la piste de Ben-S'Roum. La découverte d'autres mines posées sur les pistes dans le secteur, et plusieurs coupures de la route Bou-Saâda - Biskra, nous obligent un trafic radio repéré par notre réseau d'écoutes, tout cela prouve une certaine reactivité chez les fellas et la présence parmi-eux d'un spécialiste artificier qu'il faut neutraliser au plus vite. Cette nouvelle situation enclenche la mise en oeuvre d'une importante opération avec de gros moyens.

Au petit matin, une escadille de six T6 vient se poser sur la piste du bordj ainsi que plusieurs hélicoptères du type "mammouth" pour hélicopter les sections de nos trois compagnies sur les sommets du fameux djebel Fernane. Avant l'héliportage les T6 survolent et mitraillent copieusement les zones de largage pour "nettoyer" le terrain. D'autres unités arrivées de Bou-Saâda et de Djelfa investissent le massif; la légion monte à l'assaut des positions fortement tenues par les rebelles. Dans l'après-midi, j'assiste de loin au terrifiant spectacle d'un bombardement au "napalm". Ce n'est que le lendemain que cette katiba très combattive sera totalement anéantie, mais à quel prix!!



T6 En retour de mission: il est armé de deux ou quatre mitrailleuses et dispose d'un chargement de roquettes ou de bombes de 50 ou 100 Kg.

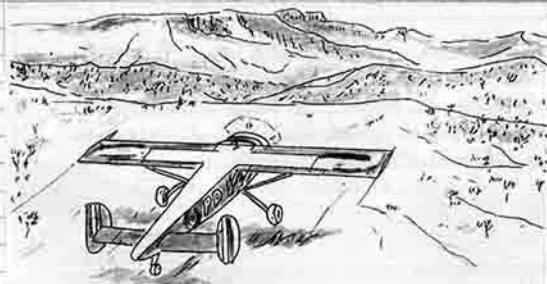
60



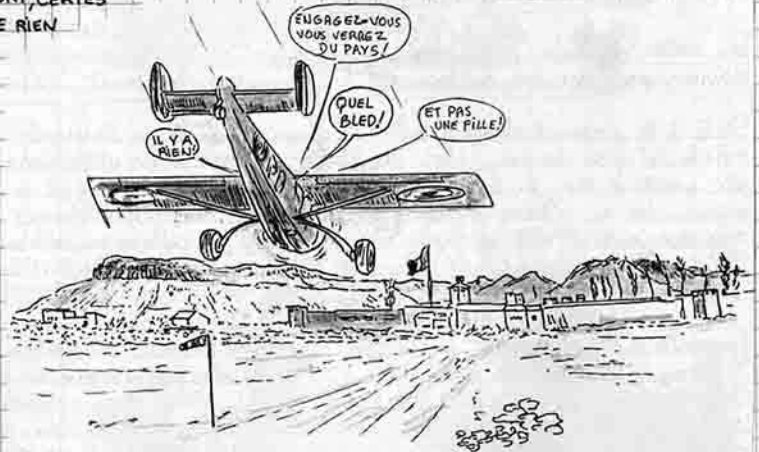
SUR LE PETIT TERRAIN D'AVIATION DE AIN-DIS, NOUS VOUS PRÉSENTONS AU COLONEL VAÏSSE, CHEF DE CORPS DU 584 ET. IL NOUS SOUHAÏTE LA BIENVENUE AU BATAILLON. QUATRE SOUS-OFFICIERS EN RENFORT, CERTES UN PEU FRAÏS, SANS EXPÉRIENCE, MAIS CELA VAUT MIEUX QUE RIEN POUR REMPLACER CEUX QUI SONT LIBÉRABLES!



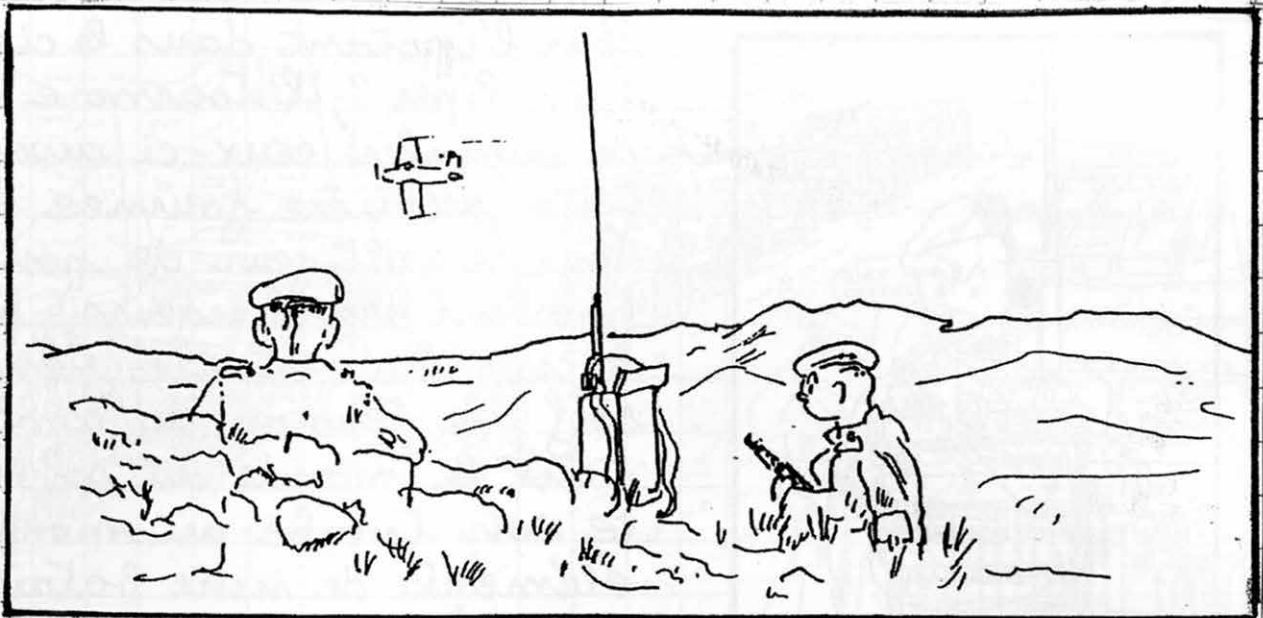
...L'AVION VOLE PLEIN SUD; NOUS SURVOLONS UN PAYSAGE DÉSERTIQUE "LES MONTS DES OULED NAÏL"



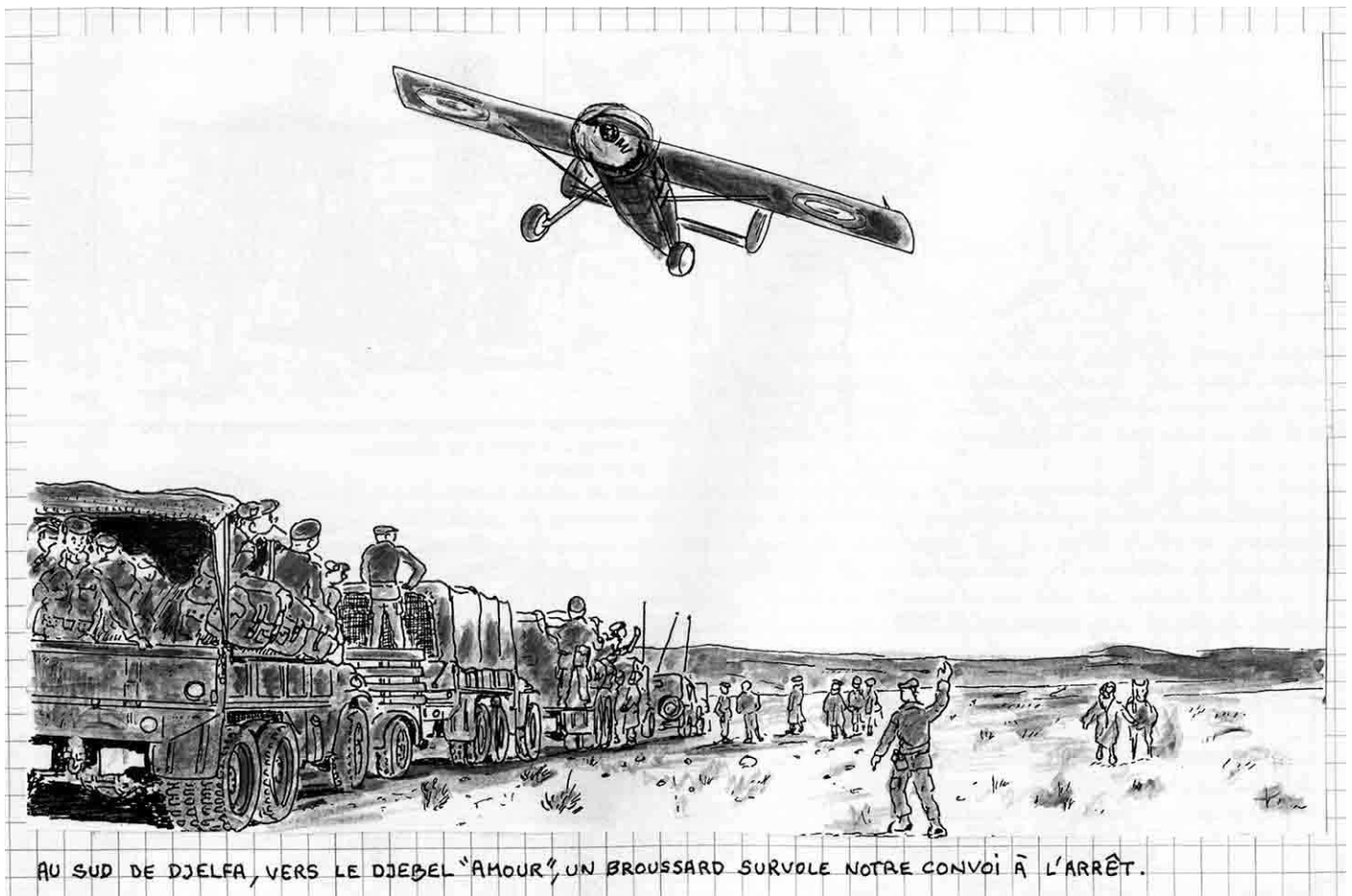
POUR MOI AUJOURD'HUI, C'EST LE BAPTÊME DE L'AIR. LE BROUSSARD S'ARRACHE DU SOL, DANS LE VROMBISSEMENT DE SON "PRATT ET WHITNEY" DE 450 CV.



APRÈS VINGT MINUTES DE VOL, L'AVION AMORCE SA DESCENTE POUR SE POSER SUR LA PISTE DU BORDJ. NOUS VOICI ENFIN AU TERME DU VOYAGE!



La Kratiba est accrochée, l'avion survole la zone; il signale les mouvements des fells aux unités. Au petit matin, les T6 reviennent fouiller le terrain. Le radio entre en contact avec la patrouille qui de nouveau survole le djebel



▼ *Noratlas du GT 3/62 Sahara.* Photo de Yves Augagneur





▲ *Broussard et H-34 à Bordj-de-l'Agha*
Photos de Yves Augagneur

▼ *Broussard de l'ELO 2/45*





▲ H-34
Photos de Yves Augagneur

▼ *Le canon de 30 mm et la mitrailleuse de 12,7 mm du H-34 Pirate*





▲ Piper L-21 du 1^{er} PMAH 20^{ème} DI venu de Djelfa

Photos de Paul Seveau et Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ L'arrivée du courrier par un SIPA 12 de l'EALA 3/71 basée à Djelfa (photo de Jacques Palmain)





▲ *H-34 sur un emplacement FLN*

Photos de Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *T-6 de l'EALA 15/72*





▲ ▼ *Noratlas du GT 2/62 Anjou et du GT 1/62 Algérie*
Photos de Paul Seveau. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT



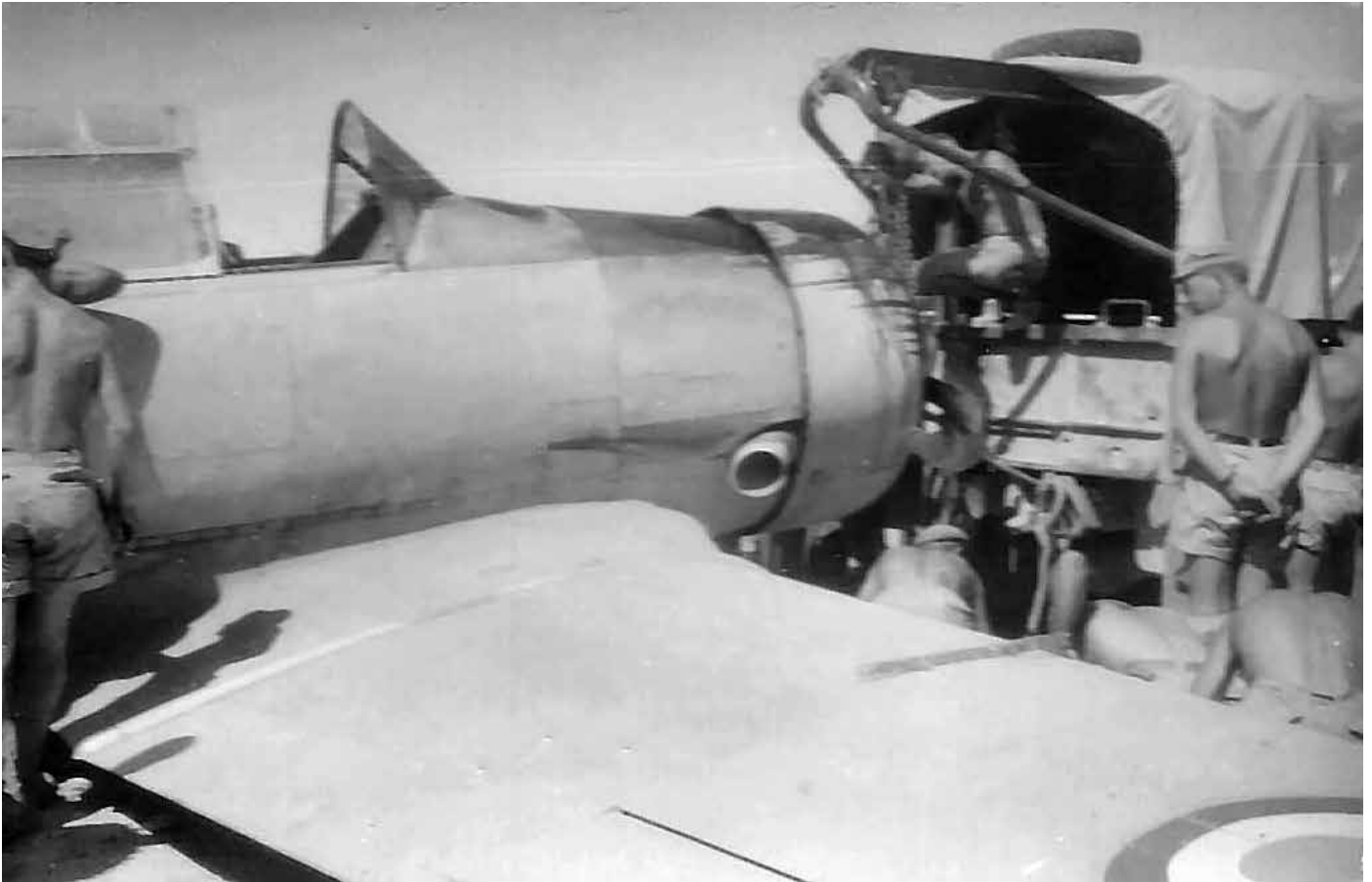


▲ *Le commandant Pouget reçoit une inspection venue en Siebel*

Photos de Paul Seveau et Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ *Bell 47 du GH 2. Photo Michel Bergandi. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT*





▲ Un T-6 de l'EALA 21/72, contraint de se poser sur le ventre le 13 mai 1959, après avoir reçu une balle dans une tige de culbuteur, est pris en charge par la dépanneuse
Photos de Pierre Decelle et René Hervé. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT

▼ Il est amené à Bordj-de-l'Agha





▲ ▼ *Remis sur pied, le T-6 est démonté pour être embarqué dans le Noratlas qui l'attend*

Photos de Claude Dhelin et Robert Vincent. Amicale des Anciens du 584^{ème} BT





▲ ▼ Janvier 1960 - T-6 de l'EALA 2/2. Photos de Yves Augagneur





▲ ▼ Janvier 1960 - T-6 de l'EALA 2/2 - Opération dans le djebel Fernane. Photos de Yves Augagneur





▲ ▼ Janvier 1960 - T-6 de l'EALA 2/2 - Opération dans le djebel Fernane. Photos de Yves Augagneur





Tableau de bord d'un T-6 de l'EALA 2/2. Photos de Yves Augagneur

Histoire de l'aviation en Algérie

Déjà parus :

- **L'aviation légère en Algérie (1909-1939)** (Pierre Jarrige)
- **L'aviation légère en Algérie (1945-1962)** (Pierre Jarrige)
- **Le vol à voile en Algérie (1862-1962)** (Charles Rudel, Pierre Jarrige)
- **L'ALAT en AFN** (Alain Crosnier, Pierre Jarrige)

Déjà parus en publications numériques :

- **Bidon 5** (Georges Estienne - Réédition augmentée)
- **Paris-Dakar-Tombouctou-Alger** (Ludovic Arrachart - Réédition augmentée)
- **Mémoires d'Albert Chaillot** (Henri Chaillot, Pierre Jarrige)
- **L'Aviation Militaire en Algérie (1912-1918)** (Pierre Jarrige)
- **Ceux de 14-18** (Pierre Jarrige)
- **Les ERALA d'Algérie** (Pierre Jarrige)
- **Bulletin d'information des Réservistes de la 5^{ème} RA** (Réédition)
- **1^{er} PMAH 20^{ème} DI** (Daniel Rougeau, Claude Leroy, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Livre d'Or du Djebel-Oum-Settas** (Reproduction)
- **L'ALAT vue par les dessinateurs** (AA.ALAT-Languedoc-Roussillon, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Touggourt** (Gustave Camlièri, Pierre Jarrige)
- **Maison-Blanche** (André Heinzelmann - Réédition augmentée)
- **Nanard fais nous un dessin !** (AA.ALAT-Est, Pierre Jarrige)
- **PMAH 19^{ème} DI** (Francis Beaulier, François de Pitray, Jean-Pierre Meyer, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Médecin en hélico** (Jean Massière, Pierre Jarrige)
- **A grands coups d'aile vers l'Afrique missionnaire** (Léon Bradfer, Henri Bradfer)
- **Les insignes de l'ALAT en AFN** (Christian Malcros)
- **Parachutisme prémilitaire à Mostaganem** (Bernard Faucher, Claude Marcellin, Jean-Claude Palisser, Pierre Jarrige)
- **Nord 3400 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilotes de la Promo 56Ebis** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Max Hoste MH 1521 Broussard dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilote de T-6** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Sikorsky H-19 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Emile Contant, pilote de la Grande Guerre** (Simone Gassier, Pierre Jarrige)
- **Westland WS 55 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Biroutage à Arzew en Piper L-18** (Jean-Claude Maillot, Pierre Jarrige)
- **Piper L-21 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **PMAH 10^{ème} DP** (Jean Gervais, Amédée Arzel, Claude Mourlanne, Joseph Estoup, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Stampe SV4C dans l'ALAT** (Christian Malcros)

- **Alouette II SA318C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Piper PA22 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **André Costa** (Pierre Jarrige)
- **La soufflerie de l'AIA d'Alger** (Marc Rapin, ONERA)
- **La véritable histoire de l'hélicoptère** (Yves Le Bec)
- **Pilote à El-Oued** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Tébessa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à El-Goléa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de la SGAA** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de l'Escadrille Mercure** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **NC 856 Norvigue dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Hiller UH-12 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Nord 3202 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Observateur-Pilote de l'ALAT** (François Bard, Pierre Jarrige, AA.ALAT-Languedoc-Roussillon)
- **Bell 47G-1 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Mes vingt ans en Algérie** (Ulysse Pérodeau, Pierre Jarrige)
- **Cessna L-19 Bird Dog dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Joliot-Golf** (Yves Le Bec)
- **Djinn dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Meeting National - Alger 1951** (Reproduction)
- **Meeting National - Oran 1952** (Reproduction)
- **Meeting National - Alger 1953** (Reproduction)
- **Meeting National - Alger 1959** (Reproduction)
- **Meeting National - Constantine 1953 - Bône 1954** (Reproduction)
- **L'album du lieutenant Bleubéret** (Yves Le Bec)
- **Commandant de PCA** (Lieutenant-colonel Louis Andlauer, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste prémilitaire** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste au 1^{er} RCP - Tome 1** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste au 1^{er} RCP - Tome 2** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste au 1^{er} RCP - Tome 3** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Piper L-18 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Gyrafrique** (Pierre Jarrige)



Pierre JARRIGE
www.aviation-algerie.com
 Janvier 2019
 ISBN 979-10-97541-09-5
 Reproduction autorisée
 Publication gratuite - Vente interdite